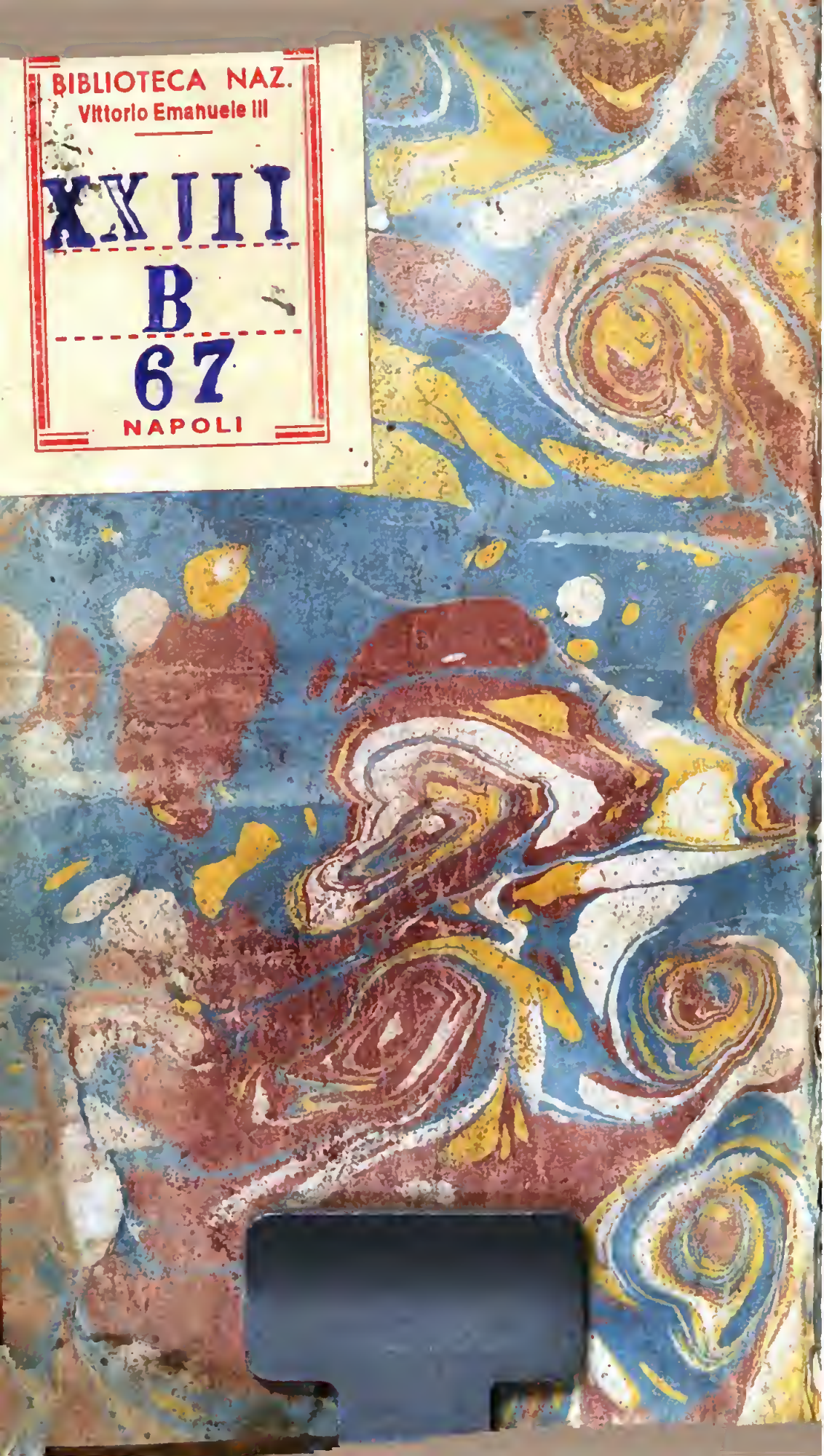
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
B
67
NAPOLI



XXIII.
B.
68

DE L'EDUCATION DES ENFANS,

Traduit de l'Anglois de M. LOCKE.

Par *M. COSTE.*

CINQUIE'ME EDITION.

l'Edition Angloise publiée après la mort de l'Auteur, qui l'avoit revûë, corrigée, & augmentée de plus d'un tiers.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez *HERMAN UYTWERF.*
M. DCC. XXXVII.

DE L'EDUCATION DES ENFANS.

SECTION XIII.

Qu'il ne faut pas souffrir que les Enfans s'accoûtument à pleurer.

§ CXIII. LEs Enfans pleurent fort facilement. C'est une méchante coûtume qu'il ne faut pas leur laisser prendre, non-seulement à cause du bruit tout-à-fait désagréable & choquant que cette criaillerie répand dans la Maison, mais pour des raisons encore plus importantes qui concernent les Enfans eux-mêmes, à qui nous devons sur-tout avoir égard dans leur Education.

Les pleurs des Enfans sont de deux sortes: ou ils sont l'effet de leur humeur opi-

niâtre & impérieuſe, ou de l'inclination qu'ils ont à ſe plaindre pour le moindre mal qu'ils reſſentent.

1. Ils ſont fort ſouvent de la premiere eſpéce. En ce cas-là les Enfans ne pleurent que pour ſe faire obéïr ; & leurs larmes ſont une preuve ſenſible de leur inſolence, & de leur opiniâtreté. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils ſouhaitent, ils veulent maintenir par leurs cris & par leurs larmes le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qui leur vient en fantaiſie. Ils prétendent par-là revendiquer ce droit, & donner, en quelque ſorte, acte de leurs plaintes contre l'opreſſion & l'injuſtice de ceux qui leur refuſent ce qu'ils ont envie d'avoir.

§. CXIV. 2. En ſecond lieu, les pleurs des Enfans ſont quelquefois l'effet d'un mal réel, qui les oblige à ſe plaindre.

Si l'on y prend bien garde, on peut diſcerner ces deux différentes ſortes de pleurs à l'air, au regard, à la contenance, & particulierement au ton de voix de celui qui ſe plaint. Mais il ne faut point permettre aux Enfans de verſer des larmes par aucune de ces deux raiſons, bien loin de les y inciter.

1. Pour les pleurs qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement, il ne faut point les ſouffrir dans les Enfans, car ce ſeroit flatter leurs deſirs, & entretenir en eux ces dangereuſes paſſions que nous devons principalement avoir en vûë de déraciner de leurs cœurs. Que s'il arrive, comme on le voit ſouvent, qu'un Enfant

vienne à pleurer en recevant quelque correction, cela anéantit dès-lors tous les bons effets que la correction pourroit produire; car un châtiment qui laisse les Enfans dans cette rebellion déclarée, ne sert qu'à les rendre plus méchans. Qu'on fasse des défenses aux Enfans, qu'on leur inflige des châtimens tant qu'on voudra, tout cela est mal apliqué & inutile, s'il ne sert point à dompter actuellement leur volonté, s'il ne leur aprend point à vaincre leurs passions; & si durant leur premiere jeunesse il ne leur fait recevoir avec soumission les remontrances de leurs Parens, pour les disposer par ce moyen à exécuter ce que leur propre Raison leur dictera dans la suite. Si après les avoir contrecarrez en quelque chose, on leur laisse la liberté d'en témoigner leur mécontentement par des larmes, ils se confirment par-là dans leurs inclinations, & dans leur mauvaise humeur, leurs pleurs étant comme une déclaration du droit qu'ils prétendent avoir de se conduire à leur fantaisie, & un signe de la resolution qu'ils prennent de satisfaire leurs desirs, à la premiere occasion. Et d'ici vous pouvez tirer une nouvelle raison de ne battre que rarement vos Enfans; car toutes les fois que vous en venez à cette extrêmité, ce n'est pas assez de les foüeter ou de les battre simplement, mais il faut continuer de les châtier jusqu'à ce que vous ayez fait plier leur volonté; & que par leur soumission ils soient devenus sensibles à la correction, ce que vous recon-

noîtrez ſans peine à la maniere dont ils obéïront à l'ordre que vous leur ferez d'arrêter leurs pleurs. Sans cela, le châtiment qu'on inflige aux Enfans n'eſt qu'une pure tyrannie, ſoutenuë & animée par la paſſion : ce n'eſt plus une correction, mais une véritable cruauté qui vous porte à maltraiter leur Corps ſans faire aucun bien à leur Ame. Comme ceci nous fournit une raiſon de ne battre les Enfans que fort rarement, il engage auſſi les Enfans à éviter d'être battus. Car lors qu'on vient à les châtier, ſi on le faiſoit comme je viens de dire, ſans emportement, d'une maniere modérée, mais qui produiſit pourtant ſon effet, non tout d'une ſuite, mais lentement & par intervales, en mêlant toujours les raiſonnemens aux coups, & en remarquant l'impreſſion que cela fait ſur leur eſprit ; & qu'on ceſſât entierement de les battre, lorſque le châtiment les auroit rendus ſouples, & leur auroit inſpiré un véritable déplaiſir de leur faute ; ſi, dis-je, l'on s'y prenoit de cette maniere, il arriveroit rarement qu'il fût néceſſaire de leur infliger de nouveau un ſemblable châtiment, car dès-lors ils prendroient ſoin d'éviter les fautes qui pourroient les y expoſer. D'ailleurs comme par ce moyen le châtiment ne ſeroit point perdu pour être trop leger ou pour avoir été ſans effet, auſſi ne ſeroit-il pas à craindre qu'il fût trop rude, ſi on ceſſoit de battre un Enfant, dès qu'on s'aperçoit que le châtiment a fait une ſalutaire impreſſion ſur ſon Eſprit ; car puiſque, ſoit en cenſu-

rant, soit en battant les Enfans, on doit toujours être aussi modéré qu'il est possible, lorsqu'on fait l'une ou l'autre de ces choses dans le feu de la colere, on garde rarement cette modération, mais au contraire on s'emporte ordinairement au-delà des justes bornes, quoi qu'au fond tout cela ne suffise pas pour produire l'effet qu'on desire.

§. CXV. En second lieu, la plûpart des Enfans sont portez à pleurer pour le moindre mal qu'ils ayent. Ils se plaignent, ils crient au moindre accident qui leur arrive; & il y en a peu qui évitent cet écueil, car comme c'est-là le premier moyen naturel qu'ils ayent de faire connoître leurs souffrances ou leurs nécessitez avant qu'ils puissent parler, la pitié qu'on se croit obligé d'avoir pour eux dans cet âge tendre & infirme, les entretient dans cette foiblesse, & les engage à continuer de recourir aux larmes, long-tems après qu'ils savent parler. C'est sans doute le devoir de ceux qui sont auprès des Enfans, d'avoir pitié d'eux lorsqu'ils souffrent quelque douleur, mais nullement de le leur témoigner. Secourez-les, soulagez-les autant qu'il vous sera possible, mais ne leur faites point paroître que vous êtes sensiblement touché de leurs maux. Ces plaintes attendrissent le cœur, & sont cause que le moindre mal qui leur arrive, pénétre fort avant dans cette partie qui seule est capable de sentiment, & y fait une playe plus profonde qu'il ne feroit autrement. Il faut que les Enfans s'endurcissent contre toute sorte de maux, &

ſur tout, contre (1) ceux du Corps. Ils ne doivent être ſenſibles qu'à la honte, & à ce qui intéreſſe l'honneur. Le grand nombre d'accidens fâcheux, auſquels notre vie eſt expoſée, nous oblige à n'être pas trop frapez de quelque petit mal particulier. Tout ce qui ne touche point notre Ame, ne fait qu'une legere impreſſion, & ne nous cauſe qu'une très-petite incommodité; ce n'eſt que la ſenſibilité de notre Eſprit qui produit & qui perpétuë le mal. La fermeté & l'inſenſibilité de l'Ame eſt le meilleur bouclier que nous puiſſions opoſer aux maux & aux accidens ordinaires de la vie; & comme c'eſt par l'exercice & par la coûtume qu'on peut acquérir cette vigueur de tempérament, mieux que par aucun autre moyen, il faut commencer au plûtôt à s'endurcir contre la douleur. Heureux celui qui y a été accoûtumé de bonne heure. Comme les larmes ſervent

(1) „ Qui d'un Enfant, *dit Montagne*, en veut faire „ un homme de bien, ſans doute il ne le faut épar- „ gner en cette jeuneſſe, & faut ſouvent choquer les „ régles de la Médecine :

Horat. lib. III. Od. II. 5.

Vitamque ſub dio & trepidi agat.
In rebus.

„ Ce n'eſt pas aſſez de lui roidir l'Ame, il lui faut „ auſſi roidir les muſcles; elle eſt trop preſſée, ſi elle „ n'eſt ſecondée, & à trop à faire ſeule de fournir à „ deux offices. —— J'ai vû des hommes, des fem- „ mes & des enfans, ainſi nez qu'une baſtonnade leur „ eſt moins qu'à moi une chiquenaude, qui ne remuent „ ni langue ni ſourcil aux coups qu'on leur donne —— „ Or l'accoûtumance à porter le travail, eſt accoû- „ tûmance à porter la douleur : *labor Callum obducit „ dolori.* Il le faut rompre à la peine & âpreté des exer- „ cices, pour le dreſſer à la peine & âpreté de la „ diſlocation de la colique, &c. ESSAIS *Liv.* I, *Ch.* XXV.

plus qu'aucune autre choſe que je ſache à augmenter dans les enfans cette moleſſe d'eſprit qu'il faut prévenir ou ſurmonter, lorſqu'elle paroît, auſſi n'y a-t'il rien qui puiſſe mieux la réprimer & l'anéantir entierement que de les empêcher de s'abandonner aux plaintes. Lorſqu'il leur arrive de ſe faire du mal en tombant ou en heurtant contre quelque choſe, au lieu de leur témoigner qu'on en eſt touché, il faut leur dire d'y retourner, & par-là on les guerira mieux de leur chûte qu'en les querellant, ou en les plaignant. Enfin quels que ſoient les coups qu'ils reçoivent, arrêtez leurs pleurs tout auſſi-tôt : par ce moyen ils ſeront plus tranquilles ſur l'heure, & deviendront moins ſenſibles pour l'avenir.

§. CXVI. Quant à la premiere eſpéce de pleurs, dont j'ai déja parlé, il faut employer la ſévérité pour les arrêter ; & ſi un regard ou un ordre exprès ne peuvent le faire, il en faut venir aux coups. Car comme ces pleurs procédent d'orgueil, d'opiniâtreté, & de malice, il faut dompter la volonté, où eſt la ſource du mal, & la faire plier par des moïens qui ſoient capables de produire cet effet. Mais pour les pleurs de cette derniére eſpece, leſquels pour l'ordinaire viennent d'une cauſe tout-à-fait opoſée, ſavoir d'une trop grande ſenſibilité, il faut recourir à des moyens plus doux pour les faire ceſſer. D'abord, le meilleur ſeroit peut-être de propoſer aux Enfans qui pleurent, des raiſons pour les obliger à ſe taire, ou de détourner leurs penſées ſur quelque nouvel objet, ou bien

de ſe moquer de leurs plaintes. Mais ici il faut avoir égard aux circonſtances de la choſe, & au tempérament particulier de l'Enfant. On ne ſauroit donner ſur cela des régles préciſes & invariables ; c'eſt une choſe qu'il faut laiſſer à la prudence des Parens ou des Gouverneurs. Mais je croi pouvoir dire en général, qu'il faudroit blâmer conſtamment les Enfans qui pleurent par trop de ſenſibilité, & qu'un Pere par ſes regards, par ſes paroles & par ſon autorité devroit toujours faire ceſſer actuellement leurs larmes, en mêlant à ſes regards, ou à ſes paroles un plus grand degré de ſévérité, ſelon que l'Enfant eſt plus âgé, ou d'une humeur plus rétive.

XIV. *De la Crainte & du Courage : moyen d'inſpirer ce dernier aux Enfans.*

Si un Enfant ſe jette témérairement dans le péril, ce qu'il faut faire pour le corriger de ce défaut.

§. CXVII. LA Lâcheté & le Courage ont une liaiſon ſi étroite avec les Qualitez dont je viens de parler, qu'il ne ſera pas mal d'en toucher ici un mot en paſſant. La Crainte eſt une Paſſion qui bien ménagée a ſes uſages. Et quoique pour l'ordinaire l'amour de notre propre conſervation rende cette Paſſion aſſez vigilante en nous, & la maintienne dans un aſſez haut point, il peut arriver pourtant qu'on tombe dans l'extrêmité opoſée, & qu'on péche par trop de hardieſſe : car il eſt auſſi déraiſonnable d'être téméraire & inſenſible au danger, que

de trembler & de frémir à l'aproche du moindre mal.

La crainte nous a été donnée pour exciter notre aplication, & pour nous tenir en garde contre les aproches du Mal : de ſorte que ne craindre point un mal prêt à éclater, & ne pas juger ſainement de l'importance d'un danger, mais s'y précipiter aveuglement ſans conſidérer quelles en peuvent être les ſuites, c'eſt agir en Bête féroce, & non pas comme une Créature raiſonnable. Ceux qui ont des Enfans de ce tempérament, n'ont qu'à leur ouvrir un peu les yeux, en les engageant à conſulter la Raiſon, dont ils ſeront bientôt diſpoſez à écouter les avis par l'amour de leur propre conſervation, à moins que quelqu'autre Paſſion ne les force (comme il arrive d'ordinaire) à courir à bride abattuë dans le Danger. L'averſion pour le Mal nous eſt ſi naturelle, que perſonne, je penſe, ne peut s'empêcher de la craindre ; la Crainte n'étant autre choſe qu'une inquiétude cauſée en nous par la penſée qu'il peut nous arriver quelque choſe de fâcheux. Ainſi l'on peut aſſûrer que toutes les fois qu'un homme ſe jette dans quelque danger, c'eſt ou par ignorance ou parce qu'il eſt maîtriſé par quelque autre Paſſion plus impérieuſe que la Crainte. Car perſonne n'eſt ſi ennemi de ſoi-même, qu'il s'expoſe au mal de gayeté de cœur, & qu'il recherche le danger pour l'amour du danger même. Si donc on s'aperçoit que c'eſt l'orgueil, la vaine gloire, ou l'emportement qui étouffent la Crainte

dans un Enfant, ou qui l'empêchent d'écouter ſes conſeils, il faut réprimer ces paſſions par des moyens convenables, afin qu'un peu de réflexion puiſſe modérer ſon ardeur, & l'obliger à conſiderer ſérieuſement en lui-même ſi l'entrepriſe mérite qu'il s'expoſe au danger qui en eſt inſéparable. Mais comme c'eſt une faute que les Enfans commettent rarement, je ne m'arrêterai pas à indiquer en détail les moyens de les en corriger. Les Enfans ſont communément ſujets au défaut opoſé, qui eſt un manque de fermeté; & par conſéquent il ſera néceſſaire d'inſiſter partieuliérement ſur cet article.

Moyen d'inſpirer du courage aux Enfans.

§. CXVII. La force d'Eſprit eſt comme le ſoutient & le rempart de toutes les autres vertus; & ſans le Courage à peine peut-on demeurer ferme dans ſon devoir, & remplir le caractere d'un véritable honnête-homme.

Le Courage qui fortifie l'homme contre les périls qu'il apréhende, & contre les maux qu'il ſent actuellement, eſt d'un grand uſage dans l'état où nous vivons ſur la Terre, expoſez de tous côtez à tant de différens aſſauts. C'eſt pourquoi il eſt fort néceſſaire que les Parens prennent ſoin d'armer leurs Enfans de ce bouclier auſſi-tôt qu'ils peuvent. J'avouë que le tempérament naturel eſt d'un grand ſecours dans cette affaire. Mais lors même qu'il vient à manquer, & que le cœur eſt de lui-même foible & timide, on peut encore le rendre par art plus ferme & plus hardi. J'ai déja remarqué ce qu'il faut faire pour

empêcher que le courage des Enfans ne ſoit amoli & abattu par des idées effrayantes dont on leur frape l'Eſprit, lorſqu'ils ſont encore tout jeunes, & par l'habitude qu'on leur laiſſe prendre de s'abandonner aux plaintes pour le moindre mal qu'ils ſouffrent. Voyons maintenant de quelle maniere nous pourrons endurcir leur tempérament, & leur élever le cœur lorſque nous les trouvons d'un naturel trop timide.

La véritable valeur conſiſte, ſi je ne me trompe, à ſe poſſéder tranquilement ſoi-même, & à demeurer conſtamment attaché à ſon devoir, de quelque mal qu'on ſoit preſſé, & à quelque danger qu'on ſoit expoſé. Il y a ſi peu d'hommes faits qui arrivent à ce point de perfection, que nous ne devons pas l'attendre des Enfans. Cependant il y a moyen de gagner quelque choſe ſur eux à cet égard: & qui s'y prendra comme il faut, pourra par des degrez inſenſibles les mener plus loin qu'on ne ſauroit croire.

C'eſt peut-être à cauſe qu'on néglige ſi fort les Enfans ſur cet important article quand ils ſont jeunes, qu'il y a ſi peu d'hommes faits qui poſſédent cette Vertu dans toute ſon étenduë. Je ne devrois pas dire ceci au milieu d'une Nation ſi naturellement brave que la nôtre, ſi je croyois que la véritable Valeur ne conſiſtât qu'à montrer du courage dans un champ de bataille, & à mépriſer la vie en preſence de Ennemis. Ce n'en eſt pas, je l'avouë, une des moindres parties, & l'on ne peut

refuſer à cette eſpéce de courage les louanges & les honneurs qui ſont toûjours dûs à ceux qui expoſent leur vie pour le ſervice de leur Païs. Mais ce n'eſt pourtant pas tout. Les dangers nous attaquent ailleurs que dans un champ de bataille ; & quoique la mort ſoit le plus épouvantable de tous les Objets, la Douleur, le Mépris & la Pauvreté ne laiſſent pas d'avoir un air affreux, & très-capable de déconcerter la plûpart des hommes qui voyent ces Maux tout prêt à fondre ſur eux : & s'il ſe trouve des gens qui en mépriſent quelques-uns, ils ſont pourtant fort épouvantez du reſte. Cependant la véritable valeur eſt préparée à toute ſorte de périls. Je n'entens pas par-là qu'elle ne doive être ſuſceptible d'aucun dégré de crainte : car où le danger paroît, il produit quelque apréhenſion dans tout eſprit qui n'eſt pas entierement ſtupide. Nous devrions reconnoître le danger par tout où il eſt véritablement ; & avoir un degré de crainte qui ſervit à nous tenir éveillez, à exciter notre attention, notre vigueur, & notre induſtrie, mais ſans nous empêcher de faire tranquilement uſage de notre Raiſon, & d'exécuter tout ce qu'elle nous ſuggere.

La premiere choſe qu'il faut faire pour procurer aux Enfans cette noble fermeté, c'eſt, comme il a été dit ci-deſſus, d'empêcher ſoigneuſement que leur Ame ne ſoit frapée, durant leur premiere jeuneſſe, d'aucune idée effrayante, ou par des diſcours capables de les épouvanter, ou par quelque Objet terrible, preſenté inopinément

à leur vûë pour les ſurprendre. Bien ſouvent on cauſe par là un ſi grand déſordre dans les Eſprits, qu'ils n'en reviennent jamais, de ſorte qu'à la moindre ſugeſtion ou aparence de quelque idée effrayante, les Eſprits ſe diſſipent encore, & retombent dans un pareil déſordre, le Corps s'affoiblit, l'Ame ſe trouble, & l'Homme eſt à peine capable d'aucune action raiſonnable. D'où que cela vienne, ou d'un mouvement habituel des Eſprits animaux produit par la premiere impreſſion violente qu'ils ont reçuë, ou de quelque changement arrivé à la conſtitution de l'Enfant, d'une maniere encore plus inexplicable, le fait eſt certain. Car on voit tous les jours des exemples de perſonnes qui durant tout le cours de leur vie ont l'Eſprit foible & timide, pour avoir été épouvantez dans leur jeuneſſe. Il ne faut donc rien négliger pour prévenir cet inconvenient.

Ce qu'on doit faire après cela, c'eſt d'accoûtumer inſenſiblement les Enfans aux Objets qui leur cauſent le plus de frayeur; mais en prenant bien garde de ne pas aller trop vîte, & de ne pas entreprendre cette cure trop tôt, de peur d'augmenter le mal au lieu de le guérir. Il eſt aiſé d'éloigner toute ſorte d'Objets effrayans de la vûë des Enfans qui ſont encore à la mammelle; car juſqu'à ce qu'ils puiſſent parler & comprendre ce qu'on leur dit, il ſeroit inutile de leur propoſer des raiſons pour leur faire voir qu'il n'y a rien à craindre de la part de ces Objets effrayans que nous voudrions leur rendre

familiers en les aprochant tous les jours plus près d'eux par des dégrez insensibles. Mais avec tout cela, s'il arrive qu'un Enfant qui est encore à la mammelle, ait été choqué de la vûë de certaines choses qu'on ne peut pas commodément dérober à sa connoissance, & qu'il donne des signes de crainte toutes les fois qu'elles paroissent devant ses yeux, il faut en ce cas-là, employer toute sorte de moyens pour diminuer sa frayeur, ou en détournant ses pensées ailleurs, ou en joignant à ces Objets des images plaisantes & agréables à voir, jusqu'à ce qu'ils lui soient devenus si familiers qu'ils ne lui fassent plus aucune peine.

Il est, ce me semble, assez facile d'apercevoir, que tous les Objets visibles qui ne blessent pas les yeux, sont tout-à-fait indifférens à des Enfans nouvellement nez; & que d'abord ils ne sont pas plus épouvantez de la présence d'un More ou d'un Lion, que de la vûë de leur Nourrice ou d'un Chat Qu'est-ce donc qui dans la suite leur fait craindre des choses d'une certaine figure & d'une certaine couleur? Rien que l'aprehension du mal que ces choses peuvent leur faire. Je croi pour moi, qu'un Enfant qui tetteroit tous les jours une nouvelle Nourrice, ne seroit non plus épouvanté de ce continuel changement de visages à six mois qu'à l'âge de soixante ans. Ainsi, la raison pourquoi il ne veut pas aprocher d'un Etranger, c'est qu'ayant été accoûtumé à ne recevoir de la nourriture & des caresses que d'une ou de deux person-

nes qui ſont ordinairement auprès de lui, il apréhende qu'en venant entre les bras d'un Etranger, il ne ſoit privé de ce qui lui donne du plaiſir & le nourrir, & qui pourvoit ſans ceſſe à des beſoins, qu'il reſſent fort ſouvent. C'eſt par la même raiſon qu'il a peur, quand ſa nourrice n'eſt pas avec lui.

La ſeule choſe que nous apréhendons naturellement, c'eſt la douleur ou la privation du plaiſir. Et parce que ces deux choſes ne ſont attachées à aucune figure, couleur ou grandeur des Objets viſibles, nous ne ſommes épouvantez d'aucuns de ces Objets qu'après qu'ils ont cauſé de la douleur, ou qu'on nous a perſuadé qu'ils pourront nous faire du mal. L'agréable lueur de la flamme & du feu charme ſi fort les Enfans que lorſqu'ils voyent du feu pour la premiere fois, ils ont toûjours envie de l'empoigner. Mais après qu'une conſtante expérience les a convaincus par la douleur piquante que le Feu leur a cauſé, combien il eſt cruel & impitoyable, ils craignent de le toucher, & l'évitent avec un très-grand ſoin. Tel étant le fondement de la Crainte, il n'eſt pas mal-aiſé de trouver d'où elle naît, & de quels moyens on doit ſe ſervir pour la diſſiper, lorſqu'elle eſt produite par des Objets dont on s'allarme à fauſſes enſeignes. Et lorſque l'Ame eſt une fois aguerrie contre ces Objets, & qu'elle a remporté une véritable victoire ſur elle-même, & ſur ſes frayeurs ordinaires dans de petites occaſions, elle eſt dès-là fort bien diſpoſée à

affronter des périls plus réels. Votre Enfant fremit & prend la fuite à la vûë d'une Grenouille: faites prendre une Grenouille à une autre perſonne, & lui ordonnez de la mettre à une bonne diſtance de votre Enfant. Accoûtumez-le premierement à jetter les yeux deſſus, & quand il peut la regarder ſans peine, à la ſouffrir plus près de lui, & à la voir ſauter ſans émotion: après cela, faites-la lui toucher legerement pendant qu'un autre la tient ferme entre ſes mains, continuant ainſi par dégrez à lui rendre cet animal familier, juſqu'à ce qu'il puiſſe le manier avec autant d'aſſûrance qu'il manie un Papillon ou un Moineau. Par la même méthode vous pourrez affranchir votre Enfant de toute autre frayeur chimerique, ſi vous prenez bien garde de n'aller pas trop vîte, & que vous n'exigiez point de lui un nouveau dégré d'aſſûrance, avant qu'il ſoit entierement confirmé dans celui qui précede immédiatement. C'eſt ainſi qu'il faut tâcher de diſcipliner ce jeune ſoldat, prenant ſoin d'ailleurs de ne pas lui faire regarder plus de choſes comme dangereuſes qu'il n'y en a effectivement. Remarquez-vous qu'il ſoit plus épouvanté de certains Objets qu'il ne devroit, engagez-le peu à peu à les enviſager de près, juſqu'à ce que libre de crainte, il ſorte triomphant de cette eſpéce de combat. En remportant ſouvent de telles victoires, il verra que les maux ne ſont pas toûjours ſi réels ou ſi grands que la peur nous les repreſente; & que le vrai moyen de les évi-

ter, n'eſt pas de fuïr, de ſe laiſſer troubler, confondre & abbattre par la crainte dans les occaſions où notre réputation & notre devoir nous obligent à ne pas abandonner l'entrepriſe que nous avons en main.

Mais puiſque la douleur eſt le grand fondement de la crainte des Enfans, ſi vous voulez les fortifier contre la crainte & le danger, accoûtumez-les à ſouffrir la douleur. Cette expedient paroîtra peut-être fort inhumain à des Peres & à des Meres, tout penetrez de tendreſſe pour leurs Enfans. Et la plûpart trouveront qu'il eſt contre toute raiſon d'expoſer un Enfant à la douleur pour tâcher de lui en rendre le ſentiment plus ſuportable. « C'eſt peut-» être un bon moyen, me dira-t'on, de» lui inſpirer de l'averſion pour celui qui» le fera ſouffrir, mais comment eſt-il» poſſible qu'on puiſſe jamais l'accoûtu-» mer par là à ſouffrir ſans répugnance?» Etrange méthode! Vous ne voulez pas» qu'on foüette ni qu'on châtie les Enfans» pour les fautes qu'ils viennent à com-» mettre, & vous voudriez qu'on les tour-» mentât pour le plaiſir de les tourmen-» ter, dans le tems qu'ils s'acquittent fort» bien de leur devoir.» Je ne doute point qu'on ne me faſſe de pareilles Objections, & qu'on ne m'accuſe de détruire ici moi-même ce que j'ai établi ailleurs. J'avouë que ce que je propoſe ici d'accoûtumer les Enfans à ſouffrir la douleur, doit être ménagé avec beaucoup de diſcretion; c'eſt pourquoi c'eſt un bonheur qu'il ne ſoit

aprouvé que de ceux qui examinent & pénétrent exactement les raiſons des choſes. Je ne ſerois pas d'avis qu'on battit beaucoup les Enfans pour les fautes qui leur échapent, parce que je ne voudrois pas qu'ils regardaſſent la douleur du Corps comme la plus grande des punitions. Et par la même raiſon je voudrois, que, lorſqu'ils font leur devoir, ils fuſſent expoſez quelquefois à la douleur, afin qu'ils puſſent s'accoûtumer à ſouffrir la douleur ſans la conſidérer comme le plus grand mal qui puiſſe leur arriver. L'exemple de *Sparte* ſuffit pour montrer, combien l'Education eſt capable de perfectionner les jeunes-gens à cet égard : & quiconque en eſt venu à ce point, de ne pas regarder la douleur du Corps comme le plus grand des maux, ou comme ce qu'il doit le plus aprehender, n'a pas fait de petits progrès dans la Vertu. Du reſte, je ne ſuis pas ſi fou que de propoſer l'uſage de la Diſcipline de *Sparte*, dans ce ſiécle, & ſous un Gouvernement tel que le nôtre ; mais je ne laiſſerai pas de dire que le vrai moyen d'inſpirer aux Enfans du courage & de la réſolution tout le reſte de leur vie, c'eſt de les accoûtumer peu-à-peu à ſouffrir patiemment & ſans ſe troubler quelques dégrez de douleur.

Pour cet effet, il faut en premier lieu ne pas leur témoigner qu'on les plaint, ni leur permettre de ſe plaindre eux-mêmes pour le moindre petit mal qu'ils ſouffrent. Mais c'eſt dequoi j'ai déja parlé * ailleurs.

* Ci-deſſus §. CXV.

L'on doit après cela, les expoſer tout

exprès la douleur. Mais il faut prendre ſon tems, & n'en venir là que lorſque l'Enfant eſt de bonne humeur, & qu'il eſt perſuadé de l'affection de celui qui le traite de cette maniere. On doit encore prendre bien garde de ne pas donner en cette occaſion la moindre marque de colere ou de chagrin, non plus que de compaſſion ou de repentir, & ſur tout de ne pas charger l'Enfant de plus qu'il ne peut endurer ſans gronder, ou ſans regarder ſous l'idée de punition le mal qu'on lui fait ſouffrir. J'ai vû donner de bons coups de gaule, avec le ménagement & les circonſtances que je viens de dire, à un Enfant qui n'en faiſoit que rire, quoiqu'il n'eût pû s'empêcher de verſer des larmes & d'être ſenſiblement affligé; ſi la même perſonne qui lui donnoit ſes coups, lui eût dit un mot un peu rude, ou l'eût regardé avec froideur pour le punir de quelque faute. Perſuadez une fois votre Enfant par vos ſoins & par des marques conſtantes d'affection, que vous l'aimez parfaitement: & ſoyez ſûr que vous pourrez l'accoûtumer par degrez à endurer, ſans aucune répugnance & ſans ſe plaindre, des choſes fort pénibles & fort rudes que vous trouverez à propos de lui impoſer. Ce qu'on voit faire tous les jours aux Enfans qui ſont à joüer enſemble, ſuffit pour vous en convaincre. Plus vous trouverez votre Enfant tendre & délicat, plus vous devez tâcher de l'endurcir à la peine, de la maniere que je viens de dire. Dans cette affaire le grand point conſiſte à

commencer d'abord par quelque choſe qui ne ſoit pas fort pénible, & à continuer par des dégrez inſenſibles, dans le tems que vous riez, que vous badinez avec lui, & que vous le loüez. Car s'il en vient une fois, à ſe croire aſſez récompenſé des fatigues ou de la douleur qu'il endure, par les éloges qu'on donne à ſon courage, & à trouver un ſujet de gloire dans ces épreuves de fermeté, en ſorte qu'il aime mieux paſſer pour brave & hardi, que d'éviter une petite douleur, ou de ſuccomber lâchement à ſes atteintes, comptez hardiment qu'avec le tems & par le ſecours de ſa raiſon qui ſe fortifie tous les jours, vous pourrez vaincre ſa timidité, & corriger la foibleſſe de ſa complexion. A meſure qu'il devient plus grand, pouſſez-le à des entrepriſes plus hardies que celles où ſon temperament le porte naturellement; & ſi vous remarquez qu'il évite de tenter une choſe dont il y a lieu de croire qu'il pourroit fort bien venir à bout, s'il avoit le courage de l'entreprendre, donnez-lui d'abord quelque aſſiſtance, & tâchez par degrez de l'y engager par un motif d'honneur; juſqu'à ce qu'enfin ayant acquis plus de fermeté par la pratique, il puiſſe faire la choſe ſans aucune peine: auquel cas ne manquez pas de le combler de loüanges, & de lui faire ſentir qu'il s'attire par là l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſent. Après qu'il aura acquis par ce moyen aſſez de réſolution pour n'être pas détourné de ce qu'il doit faire, par la crainte du danger, & que

dans des rencontres imprévûës ou hazardeuſes, la peur ne mettant plus ſon Eſprit & ſon Corps en déſordre, ne lui ôtera ni la capacité ni la volonté d'agir, dès lors on peut aſſurer qu'il a tout le courage qui convient à une Créature raiſonnable. Et c'eſt cette fermeté de Corps & d'Eſprit qu'on devroit tâcher de produire dans les Enfans par l'uſage, à meſure que l'occaſion s'en preſente naturellement.

XV. *Qu'il faut corriger les Enfans de l'inclination qu'ils ont à la cruauté.*

§. CXIX. JE parlerai maintenant d'un vice que j'ai ſouvent remarqué dans les Enfans, c'eſt *que, lorſqu'ils ont en leur puiſſance quelque pauvre Animal, ils ſont portez à le maltraiter.* S'il leur tombe entre les mains de petits Oiſeaux, des Papillons & autres petites Bêtes, il arrive ſouvent qu'ils les tourmentent; & les traitent avec la derniere cruauté, & cela avec une eſpece de plaiſir. Je ſerois d'avis qu'on obſervât les Enfans ſur cet article; & que ſi l'on découvre qu'ils ſoient ſujets à cette eſpéce de cruauté, on leur aprît à tenir une conduite toute opoſée; car la coûtume de tourmenter & de tuer des Bêtes, les rendra inſenſiblement durs & cruels à l'égard des hommes. Ceux qui ſe plaiſent à faire ſouffrir des créatures qui leur ſont inférieures, ou à les tuer, ne ſeront pas fort portez à avoir pitié de celles qui ſont de leur eſpéce. C'eſt ſur cela qu'eſt fondé

l'uſage établi en *Angleterre* d'exclure les Bouchers du nombre des Jurez choiſis pour les affaires criminelles où la condamnation emporte ſentence de mort. Il faut donc prendre ſoin d'élever d'abord les Enfans de telle ſorte qu'ils ayent horreur de tuer ou de tourmenter des animaux; & leur aprendre à ne pas gâter ou détruire la moindre choſe, ſi ce n'eſt pour la conſervation ou pour le bien d'une autre choſe qui ſoit d'une nature plus excellente. Et certainement, ſi chaque homme en particulier ſe croyoit obligé de contribuer autant qu'il eſt en ſon pouvoir, à la conſervation de tout le Genre Humain, comme en effet c'eſt là le Devoir de tous les homme, & le vrai Principe ſur lequel nous devrions tous régler notre Religion, notre Politique, & notre Morale, le Monde ſeroit bien plus tranquille & plus civiliſé qu'il n'eſt.

Mais pour revenir à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de loüer ici la prudence & la douceur d'une Femme de ma connoiſſance. Elle avoit accoûtumé de ſatisfaire toutes les petites envies de ſes Filles, de leur donner des Chiens, des Ecureuils, des Oiſeaux, & autres petites Bêtes qui ſervent d'amuſement aux jeunes Filles. Mais lorſqu'elles avoient une fois ces Animaux en leur puiſſance, elle les obligeoit à les bien entretenir, & à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne fuſſent point maltraitez : & ſi elles négligeoient d'en prendre ſoin, cela leur étoit compté pour une groſſe fau-

te : bien ſouvent on leur ôtoit ces petites Bêtes, ou du moins on les cenſuroit pour leur négligence. Par ce moyen ces jeunes Filles aprenoient de bonne heure à être exactes, & à avoir l'humeur douce & bienfaiſante. Et pour moi, je croi qu'on devroit accoûtumer les hommes à avoir, dès le berceau, de la tendreſſe pour toutes les Créatures douées de ſentiment, & à ne gâter ou détruire quoique ce ſoit. Je ne ſaurois me mettre dans l'Eſprit, que le plaiſir que les Enfans prennent à faire du mal (par où j'entens le plaiſir qu'il prennent à gâter les choſes ſans néceſſité, mais plus particulierement la joye qu'ils goutent à faire ſouffrir de la douleur à des Créatures vivantes) je ne ſaurois, dis-je, me figurer qu'une telle inclination leur ſoit naturelle; & que ce ſoit autre choſe qu'une habitude produite par l'exemple & par la converſation des hommes. On aprend ordinairement aux Enfans à ſe battre, & à rire lorſqu'ils font du mal aux autres, ou qu'ils voyent qu'il leur en arrive : & la conduite de la plûpart des perſonnes qui ſont auprès d'eux, les confirment dans cette malheureuſe diſpoſition d'Eſprit. Tout ce qu'on leur aprend de l'Hiſtoire, ne conſiſte preſque en autre choſe qu'en récits de combats & de maſſacres : & enfin les glorieux éloges dont on comble les Conquérans (vrais bourreaux du Genre-humain pour la plûpart) achevent de corrompre l'Eſprit des jeunes gens, qui dès-là ſe figurent que l'Art de tuer les hommes, eſt la choſe du monde la plus louable & la plus héroïque. Par

ce moyen la cruauté toute contraire qu'elle eſt à notre nature, s'empare inſenſiblement de nos cœurs : & ce que l'Humanité abhorre, la Coûtume nous le rend agréable, en nous le faiſant regarder comme un chemin qui conduit à la Gloire. Voilà comment la Mode & l Opinion générale font paſſer pour un plaiſir ce qui ne l'eſt point en ſoi, ni ne ſauroit l'être. C'eſt donc là un incouvenient auquel il faudroit remedier de bonne heure par toute ſorte de moyens, en ſubſtituant à la place de cette fatale paſſion, l'inclination contraire, qui eſt bien plus naturelle à l'homme, je veux dire la compaſſion & l'humanité; diſpoſitions qu'il faut tâcher d'entretenir dans les Enfans, mais toûjours par des voyes de douceur. Il ne ſera peut-être pas hors de propos d'ajoûter ici, qu'à l'égard des malheurs ou des accidens qui arrivent en badinant, par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent paſſer pour des effets de malice & d'une mauvaiſe intention, quoique peut-être ils ayent quelquefois des ſuites très-fâcheuſes, (1) il faut, ou n'en prendre point du

(1) Il me ſouvient ici d'un exemple de douceur qui pour être accompagné de circonſtances un peu differentes de celles que Mr *Locque* vient de propoſer, n'en eſt que plus propre à confirmer ſa Régle, c'eſt la maniere dont *Auguſte* en uſa avec l'Intendant de ſa Maiſon qui ſe promenant un jour avec lui, fut ſi fort troublé de crainte à la vûë d'un Sanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il ſe mit à couvert du danger en y expoſant l'Empereur lui-même. La faute étoit capitale par raport aux ſuites qu'elle pouvoit produire : mais *Auguſte* ne l'examinant que du côté de l'intention, ſe contenta de tourner la choſe en raillerie,

du tout de connoiſſance, ou n'en parler qu'avec beaucoup de douceur. Car à mon avis, on ne ſauroit inculquer trop ſouvent à ceux qui ſe chargent d'élever des Enfans, QUE, *quelque faute que commette un Enfant, & de quelque importance qu'elle ſoit, la ſeule choſe à quoi l'on doit avoir égard, lorſqu'on en prend connoiſſance, c'eſt à la cauſe qui l'a produite, & à l'habitude qui en peut naître.* C'eſt ſur cela, dis-je, qu'il faut régler la correction, ſans jamais permettre qu'un Enfant ſoit châtié pour quelque mal qu'il ait fait en badinant, ou par inadvertance. Les fautes qui viennent de la volonté, ſont les ſeules qu'il faut punir : & même ſi elles ſont de telle nature qu'elles puiſſent être corrigées par l'âge; ou qu'on n'ait aucun ſujet de craindre qu'elles produiſent de mauvaiſes habitudes, il faut paſſer par-deſſus, ſans faire ſemblant de les remarquer, de quelques fâcheuſes circonſtances qu'elles ſoient accompagnées d'ailleurs.

§. CXX. Un autre moyen d'inſpirer de l'humanité aux jeunes gens, & d'empêcher qu'ils n'en perdent jamais le goût, c'eſt de les accoûtumer à traiter civilement, & en paroles & en actions, leurs Inférieurs, le petit Peuple, & ſur tout les Domeſtiques. Car il n'eſt que trop ordinaire de voir dans de bonnes Familles

Il faut inſpirer aux Enfans des ſentimens d'humanité pour leurs inférieurs, & ſur tout pour le Domeſtiques.

Diomedem diſpenſatorem, à quo ſimul ambulante, incurrenti repentè fero apro per metum objectus eſt, maluit timiditatis arguere quam noxæ : reinque non minimi periculi, QUIA TAMEN FRAUS ABERAT, *in jocum vertit.* Suetonius in *Vitâ Auguſti*, Cap. LXVII.

que les Enfans de la Maiſon parlent aux Domeſtiques en termes inſolens & pleins de mépris, & les traitent d'une maniere hautaine & imperieuſe, comme s'ils étoient d'une eſpéce differente & fort inferieure à la leur. Que cette injuſte fierté ſoit produite en eux, ou par de mauvais exemples, ou par la ſuperiorité de leur fortune, ou par une vanité naturelle, il faudroit la prévenir, ou l'extirper dès qu'elle vient à paroître, ou ſubſtituer à la place un eſprit de douceur & d'humanité qui les rendent civiles & affables envers les perſonnes de la plus baſſe condition. Ils ne perdront rien par-là de leur ſupériorité. Au contraire, l'autorité qui eſt attachée à leur rang, n'en ſera que plus grande, leurs inférieurs joignant à la ſoumiſſion & à la déference extérieure qu'ils auront pour eux un amour & une eſtime ſincere pour leurs Perſonnes. Et en particulier les Domeſtiques le ſerviront avec plus d'empreſſement & de plaiſir, voyant qu'ils ne ſont point maltraitez à cauſe que la Fortune les a mis au-deſſous des autres hommes, &, pour ainſi dire, ſous les pieds de leurs Maîtres. Il ne faudroit jamais ſouffrir que la différence des conditions fit perdre aux Enfans le reſpect qu'ils doivent à la Nature Humaine. Plus ils ſont élevez & opulens, plus on devroit avoir ſoin de leur aprendre à être doux, tendres & obligeans envers ceux de leurs Freres qui ſont d'un rang inférieur, & plus mal partagez des biens de la fortune. Si dès le berceau l'on leur laiſſe la liberté de maltraiter certai-

nes personnes, parce qu'ils croyent avoir quelque peu de pouvoir sur eux en vertu de la Qualité de leur Pere, c'est tout au moins une marque de mauvaise éducation : mais si l'on n'y prend garde, cette licence augmentant, leur fierté naturelle les accoûtumera par dégrez à n'avoir que du mépris pour leurs inférieurs ; ce qui ne doit aboutir, selon toutes les aparences, qu'à l'opression & à la Cruauté.

XVI. *De la Curiosité des Enfans, comment elle doit être mise à profit.*

§. CXXI. LA *Curiosité* dont nous avons eû occasion de dire un mot* ailleurs, n'est dans les Enfans qu'un Desir de connoître : il faut donc tâcher de l'augmenter en eux, non-seulement à cause qu'elle donne de bonnes espérances de celui en qui elle se trouve, mais encore parce que c'est un excellent moyen que la Nature a ménagé pour dissiper l'ignorance dans laquelle ils viennent au Monde, & qui sans ce desir qui les porte à demander d'être instruits des choses, changeroit les Enfans en autant de Créatures stupides, & de nul usage. Voici, si je ne me trompe, les moyens d'exciter dans les Enfans cette sorte de curiosité, & de la tenir toûjours en mouvement & en action.

Curiosité nécessaire dans les Enfans. §. CIX.

1. Quelques Questions qu'un Enfant puisse faire, il n'en faut rejetter aucune avec mépris, ni permettre qu'on en fasse des railleries. Au contraire, il faut répondre

Moyens de l'entretenir en eux.

Premier moyen. à tout ce qu'il demande, & lui expliquer les choſes qu'il a envie de ſavoir de telle maniere, qu'on les lui rende auſſi intelligibles, que ſon âge & l'étenduë de ſes lumieres le peuvent permettre. Mais prenez garde de ne pas lui brouiller l'eſprit par des explications ou des idées qui paſſent ſon intelligence, ou en lui propoſant quantité de choſes qui n'ont aucun raport à ce qu'il a deſſein de ſavoir en ce tems-là. Lorſqu'il vous fait une Queſtion, remarquez plutôt ce qu'il veut dire, que les paroles dont il ſe ſert pour exprimer ſa penſée: & après que vous l'aurez pleinement inſtruit de ce qu'il vouloit ſavoir, vous verrez qu'il portera ſes penſées ſur de nouveaux objets; & qu'en répondant ainſi à toutes ſes Queſtions d'une maniere juſte & préciſe, vous pourrez le mener plus loin que vous n'oſeriez peut-être vous l'imaginer. Car la connoiſſance eſt auſſi agréable à l'entendement que la lumiere l'eſt aux yeux; & les Enfans en particulier ſe plaiſent extrêmement à acquerir de nouvelles connoiſſances, ſur tout, s'ils voyent qu'on écoute leurs demandes, & qu'on excite & loüe en eux le deſir qu'ils ont d'être inſtruits. Et je ne doute point qu'une des grandes raiſons pourquoi la plûpart des Enfans s'abandonnent entierement à de vains amuſemens, & employent tout leur tems à des bagatelles, c'eſt parce qu'ils ont vû qu'on mépriſoit leur curioſité, & qu'on ne faiſoit aucun cas de leurs Queſtions. Mais ſi on les avoit traitez avec plus de conſidération & de dou-

:eur ; & qu'on eût pris la peine de répon-
dre comme il falloit à leurs Queſtions d'u-
ne maniere ſatisfaiſante, je ſuis aſſûré qu'ils
n'auroient pas pris tant de plaiſir à reve-
nir toûjours aux mêmes jeux & aux mê-
mes divertiſſemens, qu'à aprendre, &
à faire tous les jours quelque progrès dans
la connoiſſance des choſes, en quoi ils
auroient trouvé ſans ceſſe de la nouveau-
té & de la varieté, deux circonſtances qui
plaiſent ſur-tout aux Enfans.

§. CXXII. 2. Non-ſeulement il faut répondre ſérieuſement aux Enfans, & les inſtruire de ce qu'ils deſirent ſavoir, comme ſi c'étoit une matiere qu'il leur importât de connoître, il faut, outre cela les exciter à cette eſpéce de curioſité par quelques louanges particulieres. Il faut parler devant eux de la connoiſſance que des perſonnes qu'ils eſtiment, ont de telles ou telles choſes: & comme nous ſommes tous, même dès le berceau, pleins de fierté & d'orgueil, il faut flâter leur vanité par des choſes qui les rendent gens de bien, & faire en ſorte que leur fierté les porte à des choſes qui puiſſent tourner à leur avantage. Sur ce fondement vous trouverez qu'il n'y a point de motif plus capable d'obliger l'Aîné d'une famille à aprendre quelque choſe, que de lui mettre dans l'eſprit de l'enſeigner lui-même à ſes Freres & à ſes Sœurs. Second moyen.

§. CXXIII. 3. En troiſiéme lieu, comme il ne faut jamais négliger les Queſtions que font les Enfans, auſſi faut-il prendre un grand ſoin de ne leur faire ja- Troiſiéme moyen.

mais des réponſes trompeuſes & illuſoires. Les Enfans connoiſſent facilement, quand on les mépriſe ou qu'on les trompe, & ils aprennent bien-tôt à être négligens, diſſimulez, & menteurs, voyant que d'autres tombent dans les mêmes défauts. Nous ne devons jamais parler contre la vérité dans aucune converſation que ce ſoit, mais moins encore avec des Enfans; car ſi nous leur faiſons quelque ſupercherie, non-ſeulement nous trompons leur attente, & empêchons qu'ils ne s'inſtruiſent, mais nous corrompons leur innocence, & leur enſeignons le plus dangereux de tous les vices. Les Enfans ſont autant de Voyageurs arrivez nouvellement dans un Païs étranger, qui leur eſt entierement inconnu; c'eſt pourquoi nous devons faire conſcience de les jetter dans l'erreur; & quoique leurs Queſtions ſemblent quelquefois d'une très-petite importance, il y faut répondre ſérieuſement. Car quelques indignes qu'elles nous paroiſſent d'être propoſées, à nous qui en connoiſſons le dénouëment depuis long-tems, elles ne laiſſent pas d'être importantes à l'égard de ceux à qui ce dénouëment eſt tout-à-fait inconnu. Comme les Enfans ignorent tout ce que nous ſavons le mieux; & que toutes les choſes qui ſe preſentent à eux, leur ſont d'abord inconnuës comme elles l'ont été autrefois à nous-mêmes; ceux-là ſont heureux qui rencontrent des gens aſſez obligeans pour s'accommoder à leur ignorance, & les aider à s'en dégager. Si vous ou moi devions aller maintenant habiter

lans le *Japon*, avec toute notre prudence & toutes nos lumieres, qui ſont peut-être la cauſe que nous ſommes ſi fort portez à mépriſer les penſées & les queſtions des Enfans; il eſt certain que ſi nous voulions nous informer de ce qu'il y a à connoître dans ce Royaume, nous ferions mille Queſtions qu'un *Japonnois* ſot & orgueilleux regarderoit comme ridicules & impertinentes, & qui ſeroient pourtant fort naturelles à notre égard. En ce cas-là nous ſerions tous aiſes de rencontrer quelqu'un qui eût aſſez de civilité & de complaiſance pour ſatisfaire à toutes nos Queſtions, & pour nous tirer de notre ignorance.

Dès que quelque choſe de nouveau ſe preſente aux yeux des Enfans, ils demandent ordinairement, *Qu'eſt-ce que c'eſt?* Queſtion qu'un étranger a accoutumé de faire, lorſqu'il voit une choſe qui lui eſt inconnnè. Par-là ils n'ont ordinairement en vûë que d'aprendre le nom de la choſe; de ſorte que pour l'ordinaire en leur diſant comment on l'apelle, on répond exactement à cette demande. Ce que les Enfans ont accoûtumé de demander enſuite, c'eſt, *A quoi ſert cela?* Il faudroit encore répondre ſincerement & exactement à cette queſtion. Pour cet effet, il faudroit leur aprendre l'uſage de la choſe, & leur expliquer comment on s'en ſert; & cela, d'une maniere proportionnée à leur capacité. Que ſi à l'occaſion de quelques autres circonſtances, ils viennent à vous faire quelque nouvelle demande pour

mieux connoître la choſe, vous ne devez point les laiſſer paſſer outre, que vous ne leur ayez donné tous les éclairciſſemens que leur eſprit eſt capable de recevoir, les engageant ainſi par vos réponſes à vous faire de nouvelles queſtions. Et peut-être qu'une ſemblable converſation ne paroîtra pas ſi ridicule & ſi frivole à un homme fait, qu'on ſe l'imagine ordinairement. Les queſtions que des Enfans curieux propoſent naturellement d'eux-mêmes, ſans que perſonne les leur ſuggere, donnent ſouvent occaſion de traiter des matieres qui peuvent exercer l'eſprit d'un habile homme. Je crois même que le plus ſouvent les queſtions inopinées que fait un Enfant, ſont plus inſtructives que des diſcours d'hommes faits, qui pour l'ordinaire parlent par routine, conformément à certaines Notions empruntées, & aux préjugez de leur Education.

Quatriéme moyen.

§. CXXIV. 4. Afin d'exciter la curioſité des Enfans, il ne ſeroit peut-être pas mal à propos d'étaler quelquefois devant eux des choſes étranges & nouvelles, pour leur donner occaſion de s'informer eux-mêmes de ces choſes. Que ſi par hazard leur curioſité les porte à demander ce qu'ils ne doivent pas ſavoir, il vaut beaucoup mieux leur dire ouvertement que c'eſt une choſe qui n'eſt point de leur compétence, que de leur donner le change par quelque fauſſeté, ou par des réponſes frivoles.

Une grande vivacité n'eſt pas

§. CXXV. L'extrême vivacité qui quelquefois éclate de fort bonne heure dans les Enfans, vient d'un principe qui ſe trouve

rarement joint avec un tempérament robuſte, ou avec un jugement ſolide. Si c'étoit une choſe à deſirer pour des Parens de voir leurs Enfans plus vifs & plus éveillez en converſation, je m'imagine qu'on pourroit trouver le moyen de leur procurer cette qualité : mais je ſupoſe qu'un Pere ſage & prudent aimera mieux que ſon Fils devenu homme fait, ſoit habile, utile à ſoi-même & à ſa Patrie, qu'agréable & divertiſſant dans les compagnies durant ſon Enfance. Et dans le fond je crois même qu'un Pere ne prend pas tant de plaiſir à voir ſon Enfant cauſer joliment, qu'à l'entendre bien raiſonner. Excitez donc la curioſité de votre Enfant autant que vous pourrez ; en ſatisfaiſant à toutes ſes demandes, & en lui formant le jugement autant qu'il en eſt capable. Si ſes raiſons ſont paſſables à certains égards, il l'en faut loüer : & s'il donne tout-à-fait à gauche, ramenez-le doucement dans le bon chemin, ſans le railler de la mépriſe qu'il vient de faire. Du reſte, s'il paroît empreſſé à raiſonner ſur tout ce qui ſe preſente à ſon eſprit, prenez garde, autant qu'il eſt en votre pouvoir, que perſonne n'étouffe cette inclination, ou ne la corrompe par des entretiens captieux & illuſoires. Car après tout, comme de toutes les Facultez de notre Ame, celle qui conſiſte à raiſonner, eſt ſans contredit la plus ſublime & la plus importante, elle mérite auſſi qu'on s'attache à la cultiver avec tout le ſoin poſſible ; puiſque le plus haut point d'excellence où l'Homme puiſſe arriver

un fort bon ſigne dans les Enfans.

dans ce Monde, consiste à perfectionner sa Raison, & à en faire un bon usage.

XVII. *De l'indifférence que certains Enfans ont pour s'instruire : Moyen de la corriger.*

De la nonchalance de certains Enfans.

§. CXXVI. ON remarque quelquefois dans les Enfans une disposition d'esprit directement contraire à ce tempérament actif qui porte à s'enquerir de tout ; je veux parler de cette *molle nonchalance qui leur fait regarder les choses d'un œil tout-à-fait indifférent, & leur inspire même une espéce de mépris pour leurs occupations.* Cette disposition est, selon moi, l'une des plus mauvaises qualitez que puisse avoir un Enfant, & des plus difficiles à corriger, lorsqu'elle est naturelle. Mais comme on peut s'y tromper en certaines rencontres, il faut tâcher de bien connoître cette indifference que les Enfans ont pour leurs Livres ou pour leurs occupations, & qu'on peut quelquefois trouver à redire dans un Enfant. Sur le premier soupçon qu'a un Pere que son Enfant ne soit d'une humeur paresseuse & indifferente, il doit l'observer avec soin, pour savoir s'il est froid & indifferent dans tout ce qu'il fait, ou bien s'il n'est lent & paresseux qu'à l'égard de certaines occupations, mais ardent & empressé pour d'autres. Car quoi qu'on s'aperçoive, qu'il n'étudie sa leçon que négligemment, & qu'il laisse écouler, sans rien faire, une bonne partie du tems qu'il passe dans sa Cham-

re ou dans ſon Cabinet, on n'en doit pas conclure tout auſſi-tôt que cela vient de ſon tempérament négligent & pareſſeux. C'eſt peut-être par un pur effet de ſon jeune âge qu'il en uſe ainſi, & parce qu'il préfére à ſes études certaine choſe qui occupe toutes ſes penſées; & que d'un autre côté il ne prend pas plaiſir à étudier ſa leçon par une raiſon fort naturelle, qui eſt, qu'on l'y oblige comme à une choſe indiſpenſable. Pour diſtinguer exactement ce qui en eſt, obſervez votre Enfant dans ſes jeux & dans ſes divertiſſemens, lorſqu'il eſt hors du lieu où il eſt obligé d'étudier, & qu'il a une pleine liberté de s'occuper à ce qu'il veut: examinez, dis-je, s'il eſt vif & agiſſant dans ce tems-là; s'il ſe propoſe quelque deſſein, & s'il en pourſuit l'exécution avec aplication & avec ardeur juſqu'à ce qu'il en ſoit venu à bout, ou bien, s'il laiſſe paſſer le temps négligemment ſans ſonger à rien faire. Si cette humeur froide & lente ne paroît en lui que lorſqu'il eſt après à étudier ſa leçon, je crois qu'on peut l'en corriger aiſément; mais ſi c'eſt un effet de ſon tempérament, il faudra prendre un peu plus de peine pour le guérir de ce défaut.

Moyen de la corriger ſi elle n'eſt pas univerſelle.

§. CXXVII. Si par l'empreſſement que votre Enfant fait paroître pour ſes divertiſſemens, ou pour quelque autre choſe à quoi il aplique ſon eſprit dans les intervalles de temps qui s'écoulent entre les heures de ſes occupations, vous êtes convaincu qu'il n'eſt pas porté de lui-même à la fainéantiſe, mais qu'il n'y a que le dé-

goût qu'il a pour ſes Livres qui le rende négligent & pareſſeux, lorſqu'il eſt obligé d'étudier ſa leçon; il faut commencer par lui repreſenter doucement, combien cette conduite eſt déraiſonnable, & à quels inconvéniens elle l'expoſe, puiſqu'il perd par-là une bonne partie de ſon temps qu'il pourroit employer à goûter un véritable plaiſir; mais ſouvenez-vous bien de lui dire cela avec beaucoup de douceur & de modération, ſans y inſiſter beaucoup la premiere fois, vous contentant de lui propoſer ces raiſons communes en peu de mots. Si cela fait effet ſur ſon eſprit, vous ſerez venu à bout de cette affaire par les moyens qu'on doit le plus ſouhaiter d'employer en ces ſortes d'occaſions, je veux dire la raiſon & la douceur. Mais ſi cette premiere tentative ne vous réuſſit point, tâchez de lui faire honte de ſa maniere d'agir, en le raillant de ſa lenteur. Pour cet effet, demandez-lui chaque jour lorſqu'il vient à table, pourvû qu'il n'y ait aucun Etranger, combien de temps il a employé à ſes occupations, & s'il n'a pas fait ſa tâche dans le temps qu'on a droit de ſupoſer qu'il l'auroit dû l'achever, faites lui-en la guerre, tournez en ridicule cette négligence, mais ſans ajoûter aucune cenſure. Contentez-vous ſeulement de le regarder dès-lors avec froideur. Continuez d'en uſer ainſi avec lui juſqu'à ce qu'il change de conduite; & ayez ſoin que durant tout ce temps-là, ſa Mere, ſon Gouverneur, & tous ceux qui ſont auprès de lui, faſſent la même choſe. Que ſi cela ne produit

point l'effet que vous desirez, dites-lui qu'il ne sera pas inquiété davantage par un Gouverneur qui prenne soin de son Education; que vous ne voulez plus dépenser de l'argent pour tenir une personne auprès de lui sans rien faire; mais que, puisqu'il aime mieux s'amuser à tel ou tel jeu (quel qu'il soit) que d'étudier sa leçon, il ne doit pas employer son temps à autre chose. Après cela, obligez-le serieusement à s'apliquer au jeu qui lui plaît le plus, & cela constamment le matin & l'après-midi, jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté, & qu'il veuille à quelque prix que ce soit donner certaines heures du jour à l'Etude, au lieu de les employer à ses divertissemens. Mais en lui imposant la nécessité de s'amuser ainsi à certains jeux, il faut nécessairement le voir faire vous-même, ou en charger quelque autre personne qui puisse réglément lui voir fournir cette tâche, de sorte qu'il n'ait pas la liberté de s'en dispenser. Je vous dis d'observer vous-même votre Enfant, parce que c'est une chose bien digne des soins d'un Pere (quelque affaire qu'il ait d'ailleurs) d'employer deux ou trois jours pour guérir son Enfant d'un aussi grand défaut qu'est une molle indifference pour ses occupations.

§. CXXVIII. C'est ainsi qu'il faut s'y prendre à mon avis, si la négligence d'un Enfant n'est pas un effet de la constitution générale de son tempérament, mais simplement d'une adversion particuliere ou acquise qu'il a pour l'Etude; c'est ce que vous devez prendre soin d'examiner & de

distinguer exactement. Mais quoi que vous ayez les yeux sur lui pour observer à quoi il employe le temps que vous laissez à sa disposition, il ne faut pourtant pas qu'il s'aperçoive que vous ou quelque autre personne pensiez à rien de tel. Cela seul peut l'empêcher de suivre son inclination; car étant tout occupé de ses desseins, mais n'osant les mettre en exécution de peur que vous n'en soyez instruit, il peut négliger de faire d'autres choses pour lesquelles il n'a pour lors aucun goût; & ainsi paroître paresseux, froid & indifferent, quoique dans le fond toute sa nonchalance ne vienne que de ce qu'il a l'esprit apliqué à quelque chose qu'il n'ose faire, de crainte que vous ne le voyez, ou que vous n'en soyez informé. Pour bien éclaircir ce point, l'épreuve doit être faite lorsque vous êtes absent, & que votre Enfant n'a pas le moindre soupçon que qui que ce soit ait les yeux sur lui. Dans ce tems de liberté il faut que quelqu'un à qui vous puissiez vous fier, observe comment il employe son loisir, & si, lorsqu'il est ainsi abandonné à lui-même pour suivre librement ses inclinations, il laisse passer le tems dans l'inaction & dans une molle nonchalance. Par l'usage qu'il fera de ce tems de liberté, vous distinguerez sans peine, si c'est son humeur lente & paresseuse, ou bien l'adversion qu'il a pour les Livres, qui lui fait perdre le tems qu'il devroit employer à l'Etude.

Moyens de corriger un

§. CXXIX. Si c'est quelque défaut dans sa Constitution qui lui ait apesanti

l'eſprit, de ſorte que cette molleſſe lui ſoit naturelle, il n'eſt pas facile de manier un tel tempérament qui ne promet rien du tout : car comme cette diſpoſition produit dans l'eſprit des Enfans une grande indifférence pour ce qui eſt à venir, on ne ſauroit les mettre en mouvement par les deux grands reſſorts des actions humaines, *le deſir* & *la prévoyance*. Cela étant, il s'agit de trouver le moyen de planter & de faire croître ces deux choſes dans un fonds qui leur eſt naturellement contraire. Dès que vous êtes convaincu que votre Enfant eſt dans le cas, vous devez vous informer ſoigneuſement s'il prend plaiſir à quelque choſe, & ce que c'eſt qu'il aime le plus. Et ſi vous pouvez découvrir qu'il ait quelque inclination particuliere, augmentez-la le plus que vous pourrez, & ſervez-vous-en comme d'un moyen pour le mettre en action, & lui faire naître l'envie de s'apliquer à quelque choſe. S'il aime la louange, le jeu, les beaux habits, &c. ou que d'autre part, il redoute la douleur, qu'il craigne de vous déplaire, & de perdre vos bonnes graces, &c. quoique ce ſoit qu'il affectionne le plus, hormis la pareſſe qui ne peut jamais le mettre en action, ſervez-vous-en comme d'un moyen pour lui réveiller l'eſprit, & pour l'engager à ſe donner du mouvement. Car ayant à faire à un Enfant d'une humeur ſi *nonchalante*, vous ne devez pas apréhender d'allumer par là dans ſon cœur un trop violent deſir, comme il arriveroit en toute autre rencontre. C'eſt-là au contraire

Enfans d'une pareſſe générale, qui tire ſon origine du tempérament.

ce qui vous manque pour pouvoir le réveiller de ſon aſſoupiſſement ; & c'eſt par conſéquent que vous devez tâcher d'exciter & d'augmenter en lui : car qui n'a point de deſir, ne ſauroit avoir de l'aplication à quoi que ce ſoit.

Il faut l'occuper à quelque travail corporel.

§. CXXX. Si cela ne ſuffit pas pour rendre votre Enfant diligent & actif, engagez-le à quelque travail corporel, par où il puiſſe s'habituer à faire quelque choſe. A la vérité, le meilleur moyen de l'accoûtumer à exercer & apliquer ſon eſprit, ſeroit de l'occuper fortement à quelque étude particuliere : mais parce que l'attention qu'il pourroit y donner, eſt une choſe inviſible, & que perſonne ne ſauroit dire quand il attache véritablement ſon eſprit, ou qu'il néglige d'y penſer, vous devez imaginer quelque travail corporel, auquel il faut le tenir régulierement & conſtamment occupé. Et ſi ce travail eſt un peu trop rude & honteux, la choſe n'en ira pas plus mal : car comme ce travail le dégoûtera plûtôt, il lui fera naître le deſir de reprendre ſes Livres. Mais lorſque vous en venez-là, ne manquez pas de lui impoſer une tâche à remplir néceſſairement dans un certain eſpace de tems, de ſorte qu'il n'ait pas la liberté d'être oiſif. Du reſte après l'avoir engagé par cet artifice à s'apliquer à l'Etude, vous pouvez lorſqu'il aura apris ſa leçon dans le tems preſcrit, le décharger par forme de récompenſe d'une partie de l'autre travail que vous lui aviez impoſé, & continuer d'en diminuer le poids à meſure

ue vous voyez qu'il s'aplique à l'Etude vec plus d'ardeur, & enfin l'en diſpenſer bſolument, lorſque cette molle indiffe-ence qu'il avoit pour ſes Livres, aura en-ierement diſparu.

XVIII. *Qu'il ne faut pas contraindre les Enfans à s'occuper aux choſes qu'on veut leur faire aprendre.*

CXXXI. NOus avons déja remarqué que la diverſité des ccupations, & la liberté eſt ce qui plaît e plus aux Enfans, & que c'eſt-là ce qui eur fait trouver du plaiſir à leurs jeux or-linaires. Ainſi l'on ne devroit point leur aire une occupation de leur leçon, ou de uelque autre choſe que ce ſoit qu'on euille leur faire aprendre. Mais c'eſt ce ue leurs Parens, leurs Gouverneurs & eurs Maîtres oublient aiſément. L'impa-ience qu'ils ont de les voir apliquez à ce u'ils doivent faire, ne leur permet pas de es tromper par cet innocent artifice; & es Enfans de leur côté diſtinguent d'a-ord par les ordres réïterez qu'on leur lonne, ce qu'on exige & ce qu'on n'exi-e pas d'eux. Lors donc qu'il arrive que aute d'avoir mis cet artifice en uſage, un Enfant vient à contracter de l'adverſion our ſes Livres, il faut prendre un autre our pour remédier à cet inconvénient. uiſqu'il n'eſt plus tems alors de lui fai-e regarder l'Etude comme un jeu, vous levez l'y engager par une méthode toute ontraire. Obſervez pour cet effet quel eſt

le jeu qui lui plaît le plus : ordonnez-lui de s'y apliquer, & faites-le jouer tant d'heures par jour, non pas comme pour le punir par là de l'inclination qu'il a pour ce jeu, mais comme si vous vouliez lui imposer cette tâche sous l'idée d'un Devoir dont vous prétendez qu'il s'acquitte exactement. Cela fera, si je ne me trompe, que dans peu de jours il contractera un si grand dégoût pour le jeu qu'il aimoit le plus, qu'il ne s'y plaira plus tant qu'à l'étude ou à quelque autre chose; sur tout, si en s'apliquant à l'étude il peut se dispenser d'une partie de cette tâche; & qu'on lui permette d'employer à la lecture de ses Livres ou à quelque autre semblable occupation, véritablement utile, une partie du tems qu'il est obligé de donner au jeu. Du moins cet expédient est, ce me semble, beaucoup plus propre à porter les Enfans à ce qu'on veut, que tous les châtimens qu'on pourroit leur infliger, ou que toutes les défenses qu'on pourroit leur faire, qui pour l'ordinaire ne servent qu'à exciter en eux de plus violens desirs pour la chose défenduë. Car lorsqu'une fois vous avez assouvi leurs desirs (ce qu'on peut faire sans danger à l'égard de toutes choses, excepté le boire & le manger) jusqu'à les dégoûter par là de ce que vous voudriez leur faire éviter, vous leur en avez inspiré assez d'aversion pour ne devoir plus tant apréhender que dans la suite ils le recherchent avec le même empressement.

§. CXXXII. C'est, je croi, une chose

assez connuë qu'en général les Enfans n'aiment pas à demeurer sans rien faire. Cela étant, tout votre soin doit être de les occuper toûjours à des choses qui puissent leur être de quelque utilité. Et pour cet effet vous ne devez pas leur faire une occupation, mais un sujet de divertissement de toutes les choses à quoi vous souhairez qu'ils s'apliquent. Le moyen d'en venir là, sans qu'ils puissent s'apercevoir que vous vous en mêliez en aucune maniere, c'est de leur inspirer du dégoût pour ce que vous ne voudriez pas qu'ils fissent, en les chargeant expressément de le faire sous tel ou tel prétexte, jusqu'à ce qu'ils en soient las. Si, par exemple, votre Enfant se plaît à fouetter son sabot, & qu'il y employe trop de tems, ordonnez-lui de le fouetter tant d'heures par jour : ayez soin qu'il n'y manque pas; & vous verrez qu'ennuyé en peu de tems de cet exercice il aura envie de l'abandonner. Comme vous lui ferez par ce moyen une occupation onéreuse des jeux qui vous déplaisent, il s'attachera de lui-même avec plaisir aux choses que vous souhaiteriez qu'il fit; sur tout, si elles lui sont proposées comme une récompense de ce qu'il a rempli sa tâche au jeu qui lui a été prescrit. Car si on lui ordonne de fouetter chaque jour son sabot aussi long-tems qu'il faut pour qu'il soit fatigué d'une telle occupation, ne croyez-vous pas qu'il souhaitera sincerement ses Livres, & qu'il s'apliquera avec ardeur à les lire, si vous lui promettez cet amusement pour récompense d'avoir

fouetté vigoureuſement ſon ſabot durant tout le tems que vous lui avez preſcrit ? Les Enfans ne demandent qu'à être en action, & ne mettent pas grande différence entre les diverſes choſes qu'ils font, pourvû qu'elles conviennent à leur âge. Ce n'eſt que ſur l'opinion d'autrui qu'ils eſtiment l'une plus que l'autre ; de ſorte que ce que les perſonnes qui ſont auprès d'eux, leur propoſent ſous l'idée de récompenſe, leur paroîtra tel effectivement. Par cette adreſſe, il dépend de leurs Gouverneurs de les faire *ſauter à cloche-pied*, pour les récompenſer de la peine qu'ils prennent de *danſer* régulierement, ou au contraire de les faire danſer régulierement pour les récompenſer de ce qu'ils ſautent *à cloche-pied* ; de leur faire trouver plus de plaiſir à fouetter un ſabot, ou à lire un Livre ; à jouer à la foſſette ou à étudier le Globe ; car les Enfans ne ſouhaitent que d'être occupez, pourvû que ce ſoit à des choſes auſquelles ils s'imaginent être portez de leur propre mouvement ; & qu'ils regardent la liberté qu'ils ont de s'y apliquer, comme une faveur qui leur eſt accordée par leurs Parens, ou par d'autres perſonnes qu'ils reſpectent, & dont ils voudroient gagner les bonnes graces. Cela poſé, des Enfans qu'on éleveroit enſemble ſelon cette méthode, & qu'on empêcheroit de ſe corrompre par le mauvais exemple des autres, aprendroient, je penſe, avec autant d'ardeur & de plaiſir à lire, à écrire, & toutes les autres choſes qu'on voudroit leur enſeigner, que les autres Enfans

aprennent leurs Jeux ordinaires: & l'Aîné étant une fois conduit de cette maniere, la choſe ayant comme paſſé en coûtume dans la Famille, il ſeroit auſſi difficile de les empêcher d'aprendre ces choſes, qu'il l'eſt communément de détourner les Enfans de leurs Jeux.

Il faut permettre aux Enfans d'avoir les choſes qui ſervent à leurs Jeux.

§. CXXXII. Les Enfans devroient, à mon avis, avoir des Jouets, & de differente eſpéce: mais il faudroit que leurs Gouverneurs, ou quelque autre perſonne les euſſent en garde; & que l'Enfant n'eût qu'une ſorte de Jouet à la fois, de ſorte qu'on ne lui en donnât un ſecond qu'après qu'il auroit rendu le premier. Par ce moyen les Enfans aprennent de bonne heure à prendre garde de ne pas perdre ou gâter les choſes qu'ils ont en leur pouvoir; au lieu que s'ils ont pluſieurs ſortes de Jouets à leur diſpoſition, ils ne ſongent qu'à folatrer ſans en prendre aucun ſoin, par où ils ſe font dès leur Enfance une habitude d'être prodigues & diſſipateurs. Ce ſont là, je l'avouë, des choſes peu conſidérables en elles-mêmes, & qui paroîtront indignes des ſoins d'un Gouverneur: mais rien de ce qui peut contribuer à former l'eſprit des Enfans, ne doit être négligé; & tout ce qui entend à établir en eux des habitudes, bonnes, ou mauvaiſes, eſt digne du ſoin & de l'aplication de leurs Gouverneurs, & ne ſauroit être mépriſable dans ſes conſéquences.

Sur les Jouets des Enfans, il me reſte à remarquer une choſe qui n'eſt pas, à mon avis, indigne du ſoin de leurs Parens. Quoi

que je tombe d'accord que les Enfans doivent avoir différentes eſpéces de Jouets, je ne croi pourtant pas qu'il faille leur en acheter aucun. Cela fera qu'ils ne ſeront pas ſurchargez, comme il arrive ſouvent, de cette grande varieté de babioles, qui ne ſert qu'à leur inſpirer un fol amour pour le changement, & pour la ſuperfluité; & à leur remplir l'eſprit d'inquiétude, & de vains deſirs d'avoir toûjours quelque choſe de plus ſans ſavoir quoi, & ſans être jamais contens de ce qu'ils ont. Les Jouets que bien des gens ont ſoin de préſenter aux Enfans de qualité pour faire leur cour à leurs parens, nuiſent beaucoup à l'ame de ces tendres Créatures. On les rend par-là fiers, vains & avares, preſqu'avant qu'ils ſachent parler. J'ai connu un jeune Enfant ſi confondu par le nombre & la varieté de ſes Jouets qu'il fatiguoit chaque jour ſa Gouvernante, du ſoin d'en faire la revûë. Il étoit ſi accoûtumé à cette abondance, que ne croyant jamais avoir aſſez de Jouets, il étoit toûjours après à en demander de nouveaux. *Quoi plus ? Quoi plus ?* diſoit-il à tout moment, *Que me donnera-t'on de nouveau* ? N'étoit-ce pas-là un bon moyen de moderer ſes deſirs, & de lui aprendre à ſavoir vivre content de ſa condition ?

Mais, direz-vous, comment les Enfans auront-ils donc des Jouets, ſi l'on ne leur en achete aucun ? Il faut qu'ils s'en faſſent eux-mêmes, ou du moins, qu'ils mettent la main à l'œuvre pour cela. Juſqu'alors ils n'en devroient point avoir ; &

vant ce tems-là, ils n'auront pas grand
eſoin de Jouets travaillez avec beaucoup
'art. De petits Cailloux, un morceau de
apier, le trouſſeau de clefs de leur Me-
e, & telle autre choſe avec quoi ils ne
uroient ſe faire du mal, tout cela ſert
utant à divertir de petits Enfans, que tou-
s les curieuſes bagatelles qu'on leur ache-
e bien cher dans des Boutiques, & qu'ils
âtent & briſent tout auſſi-tôt. Les En-
ns ne ſont jamais triſtes ou chagrins faute
'avoir ces ſortes de Joüets, à moins qu'on
e leur en ait déja donné. Lorſqu'ils ſont
etits, ils ſe divertiſſent de tout ce qui
ur tombe ſous les mains : & à meſure
u'ils deviennent grands, ils ſe feront bien-
ôt des Jouets eux-mêmes, ſi l'on ne s'eſt
is imprudemment en dépenſe pour leur
n fournir. A la vérité, lorſqu'ils commen-
nt à travailler à quelque Jouet de leur
vention, il faudroit les diriger & les ai-
er dans leur travail. Mais on ne devroit
oint ſonger à leur en fournir, tant qu'ils
tendent les bras croiſez, que, ſans qu'ils
donnent aucune peine, d'autres travail-
ront à leur en faire. D'ailleurs, ſi lorſ-
u'ils s'amuſent eux-mêmes à faire des
ouets, ils ſont arrêtez par quelque dif-
ulté, & que vous les aidiez à s'en tirer,
; vous en aimeront davantage que ſi
ous leur achetiez des Jouets du plus haut
ix. Il faut pourtant leur en donner quel-
es-uns que leur adreſſe ne ſauroit leur
ocurer, comme des *ſabots*, des *volans*,
s *batoirs*, & autres telles choſes qui ſer-
nt à leur exercer le Corps; il eſt, dis-je,

néceſſaire qu'ils ayent ces ſortes de Jouëts, non pour varier leurs amuſemens, mais pour faire exercice. Encore devroit-on avoir ſoin de les leur donner auſſi ſimples qu'il eſt poſſible. Ainſi, après leur avoir fait préſent d'un ſabot, il faudoit leur laiſſer le ſoin de ſe pourvoir eux-mêmes d'un bâton & d'une courroye pour le fouëtter : & s'ils attendent nonchalamment que ces choſes leur tombent des nuës, il ne faut pas faire ſemblant de le voir. Ils s'accoûtumeront par-là à chercher eux-mêmes ce qui leur manque, à moderer leurs deſirs, à penſer, à s'apliquer, à être inventifs & bons ménagers: qualitez qui leur ſeront d'un grand uſage pendant la meilleure partie de leur vie, & qui par conſéquent ne peuvent leur être enſeignées trop tôt, ni prendre de trop fortes racines dans leur Ame. Tous les Jeux, tous les divertiſſemens des Enfans devroient tendre à former en eux de bonnes & d'utiles habitudes : autrement, ils leur en communiqueront de mauvaiſes. Car tout ce que font les Enfans, laiſſe ſur cet âge tendre des impreſſions qui les portent au bien ou au mal; & rien de ce qui peut avoir une telle influence, ne devroit être négligé.

XIX. *Du* MENSONGE ; *combien on doit avoir ſoin d'en corriger les Enfans.*

Quels ſoins il faut prendre pour remedier.

§. CXXXIV. IL me reſte à parler d'un défaut dont on conviendra ſans peine qu'il faut tâcher de corriger les Enfans. C'eſt le *Menſonge*. Comme rien

en n'eſt ſi propre à couvrir prompte- pêcher les Enfans de mentir.
ient & ſans embarras une faute qu'on
ient de commettre, que de mentir; &
ue cet expédient eſt ſi fort à la mode
armi toute ſorte de perſonnes, il eſt très-
ifficile qu'un Enfant évite le menſonge,
oyant l'uſage qu'on en fait en toutes ren-
ontres. Auſſi, à peine peut-on, ſans un
rand ſoin, l'empêcher d'y tomber. Mais
l'autre part, le menſonge eſt ſi odieux, il
ſt la ſource de tant de maux, qu'il cache
ous ſon ombre après leur avoir donné
aiſſance, qu'on devroit faire concevoir
ux Enfans une extrême horreur pour ce
ice. Il en faudroit toûjours parler devant
ux, lorſque l'occaſion s'en préſenteroit,
omme de la choſe la plus execrable du
nonde, comme d'une qualité ſi indigne
l'une homme de bonne Maiſon, qu'il n'y
perſonne en quelque eſtime dans le mon-
le, qui puiſſe ſouffrir qu'on l'accuſe de
nentir; en un mot, comme d'un vice
ui deshonore entiérement un homme,
ui le dégrade, & le met au rang de ce
u'il y a de plus bas & de plus mépriſa-
le parmi la plus vile Populace; & qui
ar conſéquent ne peut être ſouffert dans
ne perſonne qui veut fréquenter d'hon-
êtes gens, ou qui a quelque réputation
ménager. Après cela, la premiere fois
ue vous ſurprendrez votre Enfant en
uelque menſonge, il vaut mieux en pa-
oître étonné comme d'une choſe tout-à-
ait étrange & monſtrueuſe, que de l'en
enſurer comme d'une faute ordinaire. Si
ela ne ſuffit pas pour l'empêcher d'y re-

tomber, il faut qu'il essuie une rude réprimande; & que par une suite nécessaire il soit regardé avec indifférence, & avec mépris par son Pere, par sa Mere, & par tous ceux qui étant dans la Maison ont pris connoissance de ce qu'il vient de faire. Et si cela ne suffit pas pour le corriger de cette mauvaise inclination, il en faut venir aux coups: car après qu'un Enfant a été ainsi averti par dégrez de ne point mentir, une menterie prémeditée doit toûjours être considérée comme une vraye obstination, (1) qu'il ne faut plus laisser impunie.

Comment on doit recevoir les excuses des Enfans.

§. CXXXV. Les Enfans apréhendant qu'on ne voye leurs défauts à découvert, seront portez comme le reste des Enfans d'Adam, *à les couvrir de quelque excuse.* C'est un vice qui pour l'ordinaire aproche du mensonge, & y conduit insensiblement; & auquel par conséquent il ne faut pas permettre qu'ils s'abandonnent. Cependant, il seroit plus à propos de les en corriger en leur en faisant honte, qu'en les traitant rudement. Lors donc qu'on examine un Enfant sur quelque chose, s'il

(1) *Montagne*, aussi bien que M. *Locke*, ne compte parmi les défauts qu'on doit châtier dans les Enfans que le Mensonge & l'Opiniâtreté. „ Je trouve, *dit-il*, „ qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux Enfans „ des erreurs innocentes, très-mal à propos, & qu'on „ les tourmente pour des actions téméraires, qui n'ont „ ni impression ni suite. La menterie seule, & un peu „ au dessous, l'opiniâtreté, me semblent être celles „ desquelles on devroit à toute instance combattre „ la naissance & le progrès, elles croissent quant & „ eux. ESSAIS, *Livre I, Chapitre* IX.

ommence par une excuſe, il faut l'exor-
er doucement à dire la vérité; après quoi
s'il perſiſte à ſe tirer d'affaire par une
fauſſeté, il le faut châtier. Mais s'il con-
feſſe la choſe ſans détour, ne manquez
pas de le loüer de ſon ingenuité, & de lui
pardonner ſa faute, quelle qu'elle ſoit,
& ſouvenez-vous ſur tout de la lui par-
donner abſolument ſans la lui reprocher,
ni lui en parler jamais. Car ſi vous vou-
lez lui faire aimer la ſincerité, & le por-
ter à s'en faire une habitude par une pra-
tique conſtante, vous devez non-ſeule-
ment prendre ſoin qu'elle ne lui cauſe ja-
mais la moindre incommodité, mais en-
core joindre à l'entiere impunité qui doit
toûjours accompagner cette confeſſion li-
bre de ſes fautes, quelques marques d'a-
probation, pour l'engager à continuer
d'en uſer de la même maniere. Que s'il ſe
rencontre que ſon excuſe ſoit de telle na-
ture que vous n'y puiſſiez rien reconnoître
de faux, prenez-la pour véritable, ſans
témoigner en aucune maniere qu'elle vous
ſoit ſuſpecte. Car il eſt de la derniere im-
portance qu'il maintienne ſa réputation
auprès de vous dans un dégré auſſi par-
fait qu'il eſt poſſible, parce que, s'il
vient une fois à s'apercevoir que vous
n'avez plus bonne opinion de lui, vous
perdez auſſi-tôt un des meilleurs moyens
de le conduire à votre fantaiſie. Ne lui
donnez donc pas ſujet de croire qu'il paſſe
pour un menteur dans votre eſprit, tant
que vous pourrez l'éviter ſans le flâter. Et
s'il lui échape quelques petits menſonges,

laiſſez-les paſſer, ſans faire ſemblant d'y prendre garde. Mais du reſte ſi vous le reprenez une fois d'avoir dit une menterie, réſolvez-vous à ne lui en plus pardonner aucune, dès que vous le trouverez en faute, & que vous le lui donnerez à connoître. Car comme le Menſonge lui a été défendu, & que c'eſt un Vice qu'il peut fort bien éviter, s'il ne s'y porte volontairement; y retomber c'eſt une vraie opiniâtreté, & qui mérite par conſéquent une peine proportionnée à la grandeur de la faute.

§. CXXXVI. Voilà ce que j'avois à dire ſur la Méthode qu'on devroit obſerver en général pour bien élever un jeune-homme de bonne Maiſon. Quoique je croye pouvoir avancer qu'on en peut faire uſage dans tout le cours de l'Education des Enfans, je n'ai garde de m'imaginer que ce ſoit là tout ce qui peut être néceſſaire par raport aux différens dégrez de leur âge, & à leur temperament particulier.

XX. *Des Devoirs particuliers des Enfans, & premierement de la* VERTU.

MAIS après avoir poſé ces maximes générales, je m'en vais parcourir d'une maniere un peu plus particuliere les principaux Points de l'*Education des Enfans*.

Les principaux Articles de l'inſtruction des Enfans.

§. CXXXVII. Je crois que tout ce qu'un honnête-homme, qui prend quelque ſoin de l'Education de ſon Enfant, peut lui ſouhaiter, outre les Biens qu'il lui laiſſe, ſe réduit à ces quatre Choſes, la

Vertu, la *Prudence*, la *Politeße*, & le *Savoir*. Je ne m'attacherai point ici à examiner ſcrupuleuſement, ſi quelques-uns de ces mots ne ſignifient pas quelquefois une ſeule & même choſe, ou ſi l'un emporte l'autre néceſſairement. Il me ſuffit ici de prendre ces mots dans leur ſens vulgaire, qui, je penſe, eſt aſſez clair pour me rendre intelligible, & j'eſpere qu'on n'aura pas de peine à comprendre ma penſée.

La Vertu eſt le plus important.

§. CXXXVIII. Je mets la *Vertu* au premier rang, comme la plus excellente de ces choſes, la plus avantageuſe à l'Homme, & en particulier à une perſonne de bonne Maiſon; comme une qualité qui eſt abſolument néceſſaire pour lui acquerir l'eſtime & l'affection des autres hommes, & pour le rendre agréable ou ſuportable à lui-même, & ſans laquelle il ne ſauroit être heureux, à ce que je croi, ni dans ce Monde, ni dans l'autre.

§. CXXXIX. Pour premier fondement de la Vertu qu'on doit exciter dans le cœur d'un Enfant, il faut lui donner de bonne heure une véritable idée de Dieu, comme d'un Etre ſuprême & indépendant, qui a fait toutes choſes, duquel nous tenons toute notre félicité, qui nous aime, & nous donne tout ce que nous poſſédons; en conſéquence de quoi il faut lui inſpirer de l'amour & du reſpect pour un Etre ſi parfait & ſi bon. D'abord, il faut s'en tenir-là, ſans lui expliquer davantage cette matiere, de peur qu'en parlant trop tôt des Eſprits à votre Enfant, & qu'en ſe hâtant à contre-tems de lui faire connoître

la nature incompréhensible de cet Etre infini, il ne s'en forme des idées fausses ou intelligibles. Lors donc que vous lui parlerez de Dieu, dites-lui seulement qu'il a fait & qu'il gouverne toutes choses, qu'il entend tout, qu'il voit tout, & qu'il comble de toute sorte de biens ceux qui l'aiment & qui obéissent à sa volonté. Votre Enfant ayant apris à se former une telle idée de Dieu, vous verrez que de lui-même il aura assez tôt de nouvelles pensées de ce Souverain Etre. Et si vous vous apercevez que ces nouvelles pensées ne soient pas tout-à-fait justes, il faut les redresser aussi-tôt. Pour moi, je croi, qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'en général les hommes s'arrêtassent à l'idée de *Dieu* que nous venons de proposer, sans s'enquerir trop curieusement des proprietez d'un Etre que tout le monde doit regarder comme incompréhensible : car il y a quantité de gens qui n'ayant ni assez de force ni assez de netteté d'Esprit pour distinguer ce qu'ils peuvent connoître d'avec ce qui passe leur intelligence, se jettent par cette curiosité mal-entenduë dans la Superstition, ou dans l'Atheïsme, faisant Dieu semblable à eux-mêmes, ou n'en reconnoissant point du tout, parce qu'ils ne peuvent se le représenter sous aucune autre idée. Et je suis fort porté à croire, que, si les Enfans sont constamment entretenus soir & matin dans des actes de dévotion par des prieres qu'ils feront à Dieu comme à l'Auteur de leur Etre, à leur Conservateur & leur Bienfaicteur, suivant quelque Formu-

faire clair & court, proportionné à leur âge & à leur capacité, cela contribuera beaucoup plus à leur donner de vrayes notions de Religion & de Vertu, que si on leur embarrassoit l'esprit de recherches curieuses sur la nature impénétrable du Souverain Etre.

Il faut être réservé à parler des Esprits aux Enfans.

§. CXL. Après que peu à peu & par dégrez, selon que vous l'en trouverez capable, vous lui aurez fixé dans l'esprit une telle idée de Dieu, & que vous lui aurez apris à le *prier* & le *benir* comme l'Auteur de son Etre & de tout le bien qu'il fait, ou dont il peut joüir, évitez de lui parler d'autres *Esprits*, jusqu'à ce qu'il soit engagé à s'en enquerir, parce qu'il en entendra dire à une certaine occasion qui doit être marquée ci-après, & parce qu'il en trouvera dans l'Histoire de l'Ecriture Sainte.

Combien il est dangereux de leur faire peur des Esprits, des Spectres, &c.

§. CXLI. Mais même alors, & durant tout le tems de sa jeunesse, ayez soin d'empêcher que son Ame, si susceptible en ce tems-là de toutes sortes d'impressions, ne soit frapée par des idées d'esprits, de Fantômes, ou de quelque autre chose de terrible paroissant dans l'obscurité. C'est à quoi il risquera d'être exposé par l'imprudence des Domestiques qui pour tenir les Enfans en crainte & en sujettion, ont accoûtumé de leur parler du Lutin, du *Moine-bourru*, & de tels autres noms qui emportent l'idée de certains Etres terribles & mal-faisans, & de leur persuader qu'ils ont grande raison de les redouter, lorsqu'ils sont seuls, & particu-

lierement dans les ténébres. Il ne faut rien épargner pour prévenir cet inconvenient. Car quoique par ce ridicule expédient, les Domeſtiques puiſſent détourner les Enfans de certaines petites fautes, le remede eſt dans le fond beaucoup pire que le mal, l'Eſprit des Enfans recevant par-là des idées qui ne ceſſent de les effrayer toutes les fois qu'elles ſe préſentent à eux. Et ces penſées *fantaſtiques* étant une fois admiſes dans ces Ames tendres, & y étant fortement empreintes par la terreur qui les accompagne, elles s'y enracinent ſi profondément, qu'il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de les en effacer. D'ailleurs, elles ſont très-ſouvent ſuivies de viſions étranges qui font que les Enfans ne ſauroient être ſeuls, ſans trembler; & qu'ils ont peur de leur Ombre & des Ténébres pendant tout le reſte de leur vie. J'ai connu des hommes faits, qui ayant été frapez de ces Idées effrayantes dans leur premiere jeuneſſe, m'ont avoüé, que, quoique leur Raiſon corrigeât ce qu'il y avoit de faux dans ces ſortes d'idées, & qu'ils fuſſent aſſûrez qu'on n'avoit aucun ſujet d'aprehender des Etres inviſibles dans les Ténébres, plutôt que dans la Lumiere, néanmoins à chaque occaſion qui s'en préſentoit, ces mêmes Idées étoient toûjours prêtes à s'emparer d'abord de leur imagination prévenuë; de ſorte qu'ils ne les pouvoient éloigner qu'avec peine. Il me ſouvient à ce propos d'une Hiſtoire fort remarquable & très-aſſurée, qui vous ſera voir combien ces Idées

effrayantes qui s'impriment de bonne heure dans l'Esprit, y restent long-tems enracinées. Dans une Ville qui est dans les parties occidentales de l'*Angleterre*, il y avoit un homme hors du sens que les Enfans avoient accoûtumé de tourmenter toutes les fois qu'ils le rencontroient. Un jour ce Fou voyant dans la Ruë un de ces Enfans, entra dans la Boutique d'un Armurier qui étoit près de là, & se saisissant d'une épée nuë, courut après lui. L'Enfant le voyant venir dans cette posture, se mit à fuir pour sauver sa vie; & heureusement il courut avec assez de vigueur pour attraper la Maison de son Pere, avant que le Fou pût l'atteindre. La Porte n'étant fermée qu'au loquet, il l'empoigne aussitôt; & alors il commença à tourner la tête pour voir si celui qui le poursuivoit étoit fort près de lui. Le Fou étoit précisément à l'entrée du porche, tout prêt à le ftaper de son épée; & l'Enfant eut justement le tems d'entrer dans la Maison, & de fermer la porte pour éviter le coup. Quoique son Corps n'eût reçu aucun mal, son Esprit fut vivement frapé de cette avanture. La peur qu'il eut, y fit une si profonde impression, que l'idée lui en resta plusieurs années, & peut-être toute sa vie. Car racontant lui-même la chose lorsqu'il étoit homme fait, il disoit que depuis cet accident il ne se souvenoit pas d'être encore jamais venu devant cette Porte, en quelque tems que ce fût, sans regarder derriere lui, quelque affaire qu'il eût dans l'Esprit, ou du moins, sans penser un peu

à ce Fou avant que d'entrer dans la Maiſon.

Si on laiſſoit les Enfans ſeuls, ils ne ſeroient pas plus effrayez des ténebres de la nuit, que de la plus brillante clarté du Soleil. Ces deux tems leur plairoient également, chacun à ſon tour; le premier pour dormir, & l'autre pour joüer. Dans leurs diſcours ils ne diſtingueroient point l'un de l'autre, comme ſi l'un étoit accompagné de plus de danger & de choſes plus effrayantes que l'autre. Mais ſi par malheur il ſe trouve auprès d'eux des gens aſſez fous pour leur faire accroire qu'il y a quelque difference entre être dans les ténebres, & fermer ſimplement les yeux, vous devez leur ôter cette imagination de l'Eſprit le plûtôt que vous pourrez, & leur aprendre, QUE *Dieu qui a fait toutes choſes pour leur bien, a fait la nuit, afin qu'ils puiſſent dormir plus tranquillement; & qu'il n'y a rien dans les Ténebres qui puiſſe leur nuire, puiſqu'ils ſont toûjours ſous ſa protection.*

Du reſte, il ne faut differer à donner aux Enfans une plus ample connoiſſance de Dieu & des bons Eſprits, juſques au tems que nous marquerons dans la ſuite: & pour ce qui eſt des Malins Eſprits, vous ferez bien d'empêcher, ſi vous pouvez, que votre Enfant ne s'en forme point de fortes idées, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez avancé en âge pour entrer dans cette ſorte de connoiſſance.

§. CXLII. Après avoir inſpiré à votre Enfant des Principes de Vertu, en lui donnant une véritable idée de Dieu, telle qu'el-

le nous eſt ſagement propoſée dans le *Symbole des Apôtres*, aurant que ſon âge le peut permettre, & en l'accoûtumant à prier cet Etre ſuprême: ce qu'il faut faire enſuite, c'eſt de l'obliger exactemenr *à dire la vérité*, & de le porter par toute ſorte de moyens *à être doux & bienfaiſant*. Faites-lui entendre qu'on lui pardonnera plûtôt vingt fautes, qu'une ſeule dont il voudra s'excuſer en déguiſant la vérité. Et ſi vous lui aprenez bien-tôt à être doux & bienfaiſant, vous lui inſpirerez de bonne heure les ſentimens qu'il doit avoir pour être un jour véritablement honnête-homme: car généralement parlant, *toutes les injuſtices viennent de ce que nous nous aimons trop nous-mêmes, & que nous n'aimons pas aſſez les autres.*

C'eſt-là tout ce que je dirai en général ſur cette matiere, & qui ſuffit pour jetter dans le cœur d'un Enfant les premieres ſemences de la Vertu. A meſure qu'il avance en âge, il faur remarquer de quel côté le porte ſon inclination naturelle, & ſelon qu'elle l'éloigne du vrai ſentier de la Vertu, en le faiſant pancher plus qu'il ne faur d'un côté ou d'autre, l'on doit employer les remédes les plus capables de le ramener dans le bon chemin. Car parmi les Enfans d'*Adam*, il y en a peu d'aſſez heureux pour n'être pas nez avec quelque foible: & c'eſt à déraciner ce foible ou à le contrebalancer qu'il faut s'attacher dans l'Education des Enfans. Mais je ne ſaurois entrer dans un plus grand détail ſur ce ſujet, ſans paſſer les bornes que je me ſuis

preſcrites dans ce petit Ouvrage. Mon deſſein n'eſt pas de faire un Diſcours ſur toutes les Vertus & ſur tous les Vices, ni de montrer comment on peut acquerir chaque Vertu, & ſe guérir de chaque Vice en particulier, quoique j'aye remarqué quelques-unes des fautes les plus ordinaires aux Enfans, & les moyens qu'il faut employer pour les en corriger.

XXI. *De la Prudence.*

§. CXLIII. LA *Prudence* que je prens dans un ſens vulgaire, pour l'Art de conduire ſes affaires dans ce Monde avec habileté, & avec prévoyance, la Prudence, dis-je, priſe en ce ſens, eſt tout enſemble l'effet d'une bonne diſpoſition naturelle, d'une forte aplication d'Eſprit & de l'expérience; & par conſéquent, au-deſſus de la portée des Enfans. La principale choſe qu'on puiſſe faire pour eux à cet égard, c'eſt de les empêcher, autant qu'on peut, de recourir à la *Fineſſe*, qui tâchant de contrefaire la Prudence, en eſt pourtant fort differente, ſemblable à un Singe qui malgré la reſſemblance qu'il a avec l'homme, deſtitué de ce qui pourroit le faire réellement homme, n'en eſt que plus difforme. La Fineſſe n'eſt qu'un manque d'intelligence, qui ne pouvant aller à ſes fins par des voyes directes, tâche d'y parvenir par l'artifice & par la tromperie: & le mal eſt qu'elle ne ſert qu'une fois, & qu'elle eſt toûjours préjudiciable dans la ſuite. Il n'y

Il faut inſpirer la Prudence aux Enfans, autant que leur âge en eſt capable.

point de faux prétexte qu'on puiſſe propoſer avec aſſez de précaution & d'adreſſe pour empêcher qu'il ne ſoit découvert.(1) Jamais homme n'a été ſi fin qu'il ait pû le cacher abſolument : & lorſque des gens ont une fois reconnus pour tels, chacun les fuit, chacun ſe défie d'eux ; & tout le monde s'empreſſe à ſe liguer pour leur faire tête, & pour les détruire. Au contraire un homme ouvert, raiſonnable & prudent, eſt favoriſé d'un chacun, & va directement à ſon but. Or le vrai moïen de diſpoſer un Enfant à avoir un jour de la prudence, c'eſt de l'accoutumer à avoir de véritables notions des choſes, & à n'être pas ſatisfait qu'il ne les ait effectivement ; c'eſt d'élever ſon Eſprit à de grandes & nobles penſées, & de lui inſpirer de l'éloignement pour le Menſonge, & pour la Fineſſe compagne inſéparable du Menſonge. Pour le reſte qui ne s'aprend qu'à force de tems, d'expériences & de réflexions, qu'en converſant avec les hommes, en obſervant leur tempérament & leurs deſſeins, il ne faut pas l'attendre d'un Enfant ſans expérience & naturellement imprudent, ni d'un Jeune-homme fougueux & inconſidéré. Tout ce qu'on peut faire pendant ce tems-là, c'eſt, comme j'ai déja dit, d'accoûtumer les Enfans à dire la vérité, à ſe ſoumettre à la Raiſon ; & à réfléchir, autant qu'il eſt poſſible, ſur leurs propres actions.

(1) *On peut être plus fin qu'un autre ; mais non pas plus fin que tous les autres.* Reflexions Morales de Mr DE LA ROCHEFOUCAULT.

XXII. 3. *de la* CIVILITE' *& de la* POLITESSE.

Du soin qu'il faut prendre pour rendre les Enfans civils & polis.

§. CXLIV. LA qualité que doit avoir après cela un Jeune-homme de bonne-Maiſon, c'eſt la *Politeſſe*, qui convient à des perſonnes bien élevées. Il y a deux ſortes de défauts où l'on tombe manque d'*Education* : l'un eſt une pudeur niaiſe; & l'autre une négligence choquante, qui fait qu'on n'a des égards pour perſonne : défaut qu'on évitera en obſervant exactement cette ſeule Régle, *de n'avoir mauvaiſe opinion de ſoi, ni des autres.*

§. CXLV. La premiere partie de cette Régle ne doit pas être expliquée par opoſition à l'humilité, mais à une aſſurance raiſonnable. Quoique nous ne devions pas nous flater juſques au point de n'eſtimer que nous-mêmes, ou de nous préférer aux autres à cauſe de quelque avantage que nous croyons avoir ſur eux, mais recevoir modeſtement les honneur qu'on nous rend, lorſqu'ils nous ſont dûs, il eſt pourtant néceſſaire que nous aïons aſſez bonne opinion de nous-mêmes pour faire les choſes à quoi nous ſommes obligez & qu'on attend de nous, pour les faire, dis-je, ſans peine & ſans embarras devant quelques perſonnes que ce ſoit, en conſervant toûjours à chacun le reſpect qui lui eſt dû ſelon ſon rang & ſa qualité. Lorſque le commun Peuple, & ſur-tout les

Enfans ſe trouvent avec des Etrangers, ou avec des perſonnes qui ſont au-deſſus d'eux, une honte ruſtique éclate pour l'ordinaire dans toutes leurs manieres. Le déſordre qui paroît d'abord dans leurs penſées, dans leurs paroles & dans leurs regards, les déconcerte ſi fort, qu'ils ne ſont plus capables de faire quoique ce ſoit, ou du moins de le faire avec cette liberté & cette grace, qui ne manque jamais de plaire, & ſans quoi l'on ne ſauroit être agréable. Le ſeul moyen de les corriger de ce défaut, comme de tout autre méchant pli, c'eſt de leur faire prendre par l'uſage une habitude toute contraire. Mais comme nous ne ſaurions nous accoûtumer à la converſation des Etrangers & des Perſonnes de qualité, ſans être dans leur compagnie, rien ne peut diſſiper cette eſpéce de ruſticité, que de fréquenter différentes compagnies, & qui ſoient compoſées de perſonnes au-deſſus de nous.

§. CXLVI. Au lieu que le défaut dont nous venons de parler, conſiſte en ce que nous nous faiſons une trop groſſe affaire de la maniere dont nous devons nous conduire avec les autres hommes, l'autre défaut que produit une mauvaiſe Education, conſiſte au contraire en ce que nous paroiſſons nous mettre trop peu en peine de plaire, & de témoigner du reſpect à ceux avec qui nous avons à faire. Deux choſes ſont néceſſaires pour éviter ce dernier inconvénient : La premiere, de n'avoir aucun panchant à offenſer perſonne;

& la ſeconde, de trouver le moyen le plus inſinuant de faire paroître cette diſpoſition d'Eſprit. Par la premiere les hommes paſſent pour Civils; & par la derniere pour gens polis. La politeſſe eſt une grace, une bienſéance qui accompagne les regards, la voix, les paroles, les geſtes, & tout le maintien d'une perſonne; qui nous rend agréables en compagnie, & qui fait que ceux avec qui nous converſons, ſont contens, & à leur aiſe. C'eſt pour ainſi dire, un langage par lequel on exprime les ſentimens de civilité & d'honnêteté qu'on a dans le cœur; & qui dépendant entierement de l'uſage de chaque Païs comme les autres Langues, (1) ſe doit aprendre par régles & par pratique; & ſur-tout en obſervant & en fréquentant ceux qui paſſent dans le Monde pour être tout-à-fait polis & bien élevez. L'autre devoir dont le principe réſide dans le fond du cœur, c'eſt une bienveillance générale pour tout le monde; c'eſt cette humanité qui inſpire à tous ceux qui en ſont

(1) C'eſt à peu près ce qu'a penſé ſur tout ceci le pénétrant & délicat *La Bruyere*. Le tour fin & ſingulier qu'il donne à ſes penſées, me fait croire que je puis citer hardiment ſes paroles ſans qu'on ſe plaigne de la repétition. „ L'on peut, *dit-il*, définir l'Eſprit de „ politeſſe, l'on ne peut ne fixer la pratique. Elle „ ſuit l'uſage & les coûtumes reçûës: elle eſt attachée au tems, aux lieux, aux perſonnes. L'Eſprit tout ſeul ne la fait pas deviner; il fait qu'on „ la ſuit par imitation, & qu'on s'y perfectionne... „ Il me ſemble que l'Eſprit de politeſſe eſt une certaine attention à faire que nos paroles & par „ nos manieres les autres ſoient contens de nous, „ & d'eux-mêmes. *Ch.* V. DE LA SOCIETÉ.

énétrez la précaution de ne pas faire aroître par leur conduite qu'ils négligent u mépriſent qui que ce ſoit, mais plûôt de témoigner à chacun par tous les noyens qui ſont en uſage dans le Païs où ls ſe trouvent, toute l'eſtime & tous les gards qui lui ſont dûs, ſelon ſa condiion, & le rang qu'il tient dans le monle. En un mot, la Civilité eſt une diſoſition d'Eſprit qui nous engage à nous onduire de telle maniere que notre compagnie ne ſoit à charge à perſonne.

Je remarquerai à ce propos quatre Qualitez, directement contraires à cette Veru, qui eſt la premiere & la plus charnante de toutes les Vertus ſociables. C'eſt l'une de ces quatre ſources que découe communément l'incivilité. (1) Je les ropoſerai donc ici, afin qu'on prenne oin de préſerver ou de délivrer les Enans de leur mauvaiſe influence.

1. La premiere eſt cette *ferocité* naturele qui fait qu'un homme eſt ſans comlaiſance pour les autres hommes, de ſore qu'il n'a aucun égard à leurs inclina-

(1) *La Bruyere* a renfermé en peu de mots la natue & les principales cauſes de l'incivilité. Le paſſage ſt ſi beau que je ne ſaurois m'empêcher de le mettre ci. „ L'incivilité, *dit-il*, n'eſt pas un Vice, elle eſt „ l'effet de pluſieurs Vices : de la ſotte Vanité, de l'i„ gnorance de ſes Devoirs, de la Pareſſe, de la Stupi„ dité, de la Diſtraction, du Mépris des autres, de la „ Jalouſie. Pour ne ſe répandre que ſur les dehors, el„ le n'en eſt que plus haiſſable, parce que c'eſt toû„ jours un défaut viſible & manifeſte. Il eſt vrai ce„ pendant qu'il offenſe plus ou moins, ſelon la cauſe „ qui le produit. *Ch.* XI, DE L'HOMME.

tions, à leur tempérament, ou à leur état. Le vrai caractere d'un homme groſſier & ruſtique, c'eſt de ne point faire de réflexion ſur ce qui plaît ou déplaît à ceux avec qui il ſe trouve : mais il n'eſt que trop ordinaire de voir des gens qui avec des habits à la mode reſſemblent à des Païſans par cet endroit-là, je veux dire, qui s'abandonnent ſans retenuë à leur humeur, ſoumettant à leurs bizarres fantaiſies tous ceux qui ſe rencontrent ſur leur chemin, ſans ſe mettre aucunement en peine comment ils le prendront. C'eſt une Brutalité que tout le monde voit, & déteſte, car qui pourroit s'en accommoder ? & par conſéquent, quiconque veut perſuader aux autres qu'il a la moindre teinture d'*Education*, ne ſauroit ſe rendre coupable d'un tel vice ; puiſque l'eſſence & la vraye fin de l'éducation, c'eſt d'adoucir la férocité naturelle des hommes, & de vaincre la rudeſſe de leur tempérament, afin qu'ils puiſſent s'ajuſter à ceux avec qui ils ont à faire.

2. Un autre défaut contraire à la Civilité, c'eſt le *Mépris*, ou le manque de reſpect qui ſe découvre par les regards, les paroles, ou les geſtes ; & qui déplaît toûjours, d'où qu'il vienne. Car perſonne ne peut voir ſans peine, qu'on le mépriſe.

3. L'*Eſprit de critique* eſt encore directement contraire à la Civilité. Que les hommes ſoient coupables ou non, ils n'aiment pas qu'on relève leurs fautes, & qu'on

les expoſe en plein jour à leurs propres yeux, ou devant d'autres perſonnes. Un reproche eſt toujours accompagné de quelque honte; & la découverte, ou même l'imputation de quelque défaut, fait toûjours de la peine à la perſonne qui en eſt le ſujet. La *Raillerie* eſt un des moyens les plus rafinez d'expoſer les fautes d'autrui. Mais parce qu'elle eſt ordinairement accompagnée d'eſprit & d'un tour d'expreſſion délicat; & qu'elle divertit la Compagnie, on s'imagine fauſſement qu'elle n'a rien d'incivil, pourvû qu'elle ſoit renfermée dans de certaines bornes. De-là vient qu'elle s'introduit dans la converſation des perſonnes du premier rang, & que ceux qui ont du talent pour la raillerie, ſont écoutez favorablement en compagnie, & généralement aplaudis par de grands éclats de rire de tous ceux qui donnent dans leur ſens. Mais les Railleurs devroient conſidérer que s'ils réjoüiſſent le reſte de la Compagnie, c'eſt aux dépens d'une perſonne qu'ils tournent en ridicule, & qui par conſéquent en doit ſouffrir, à moins que la choſe dont il eſt raillé, ne ſoit en effet un vrai ſujet de loüange. Car en ce cas-là, les idées agréables qui conſtituent la raillerie, n'étant pas moins flâteuſes que divertiſſantes, la perſonne raillée y trouve ſon compte; & prend part au divertiſſement tout auſſi-bien que les autres. Mais parce que tout le monde n'a pas l'adreſſe de bien manier une affaire ſi délicate, où la moindre mépriſe peut tout gâter, je croi que ceux qui ſont bien ai-

ſes de ne pas ſe broüiller avec perſonne, & qu'en particulier tous les jeunes gens devroient s'abſtenir abſolument de railler, puiſque par une petite mépriſe ou par une mauvaiſe interprétation, la Raillerie peut laiſſer dans l'Eſprit de ceux qu'elle attaque, un perpétuel ſouvenir d'avoir été expoſez d'une maniere piquante, quoi que ſpirituelle, pour quelque défaut digne de cenſure, dont ils ſe ſentent effectivement coupables.

Outre la Raillerie, une autre eſpéce de critique qui marque une méchante Education, c'eſt l'*Eſprit de contradiction*. La complaiſance ne nous impoſe pas la néceſſité d'aprouver ſans ceſſe les raiſonnemens ou les contes qu'on fait en notre preſence, ni même de laiſſer paſſer ſans rien dire tout ce qui ſe debite dans les Compagnies où nous nous rencontrons. La Vérité & la Charité nous obligent quelquefois à réfuter les opinions des autres, & à redreſſer leurs mépriſes: & la Civilité ne s'opoſe point du tout à cela, pourvû que nous le faſſions avec toutes les précautions que les circonſtances exigent néceſſairement. Mais on voit des gens poſſedez, pour ainſi dire, d'un Eſprit de contradiction, qui ſans conſidérer ſi ce qu'on dit en compagnie eſt bien ou mal dit, ne ceſſent de contredire (1) une partie de ceux

(1) „ Le ſilence & la modeſtie, *dit* MONTAGNE, „ ſont qualitez très-commodes à la converſation. On „ dreſſera cet Enfant à être épargnant & ménager de „ ſa ſuffiſance, quand il l'aura acquiſe, & à ne ſe „ formaliſer point des ſottiſes & fables qui ſe diront

qui la compoſent, ou peut-être tout chacun à ſon tour. Ce procédé eſt ſi viſiblement injurieux qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit choqué. Et en général on eſt ſi porté à ſoupçonner, que toute opoſition à ce qu'un autre dit, part d'un Eſprit de critique; & il eſt ſi rare que la critique ſoit reçûë ſans quelque eſpéce de mortification, qu'il ne faut ſe déclarer contre les ſentimens d'autrui, que de la maniere la plus obligeante, & dans les termes les plus doux qu'on puiſſe imaginer, de ſorte qu'il ne paroiſſe aucun empreſſement à contredire dans tout le reſte de notre conduite, qui pour cet effet doit être accompagnée de vrayes marques de reſpect & de bienveillance, afin qu'en remportant l'avantage de mieux raiſonner, nous ne perdions pas l'eſtime de ceux qui nous écoutent.

4. Une humeur vetilleuſe qui ſe choque de la moindre choſe, eſt encore un défaut fort contraire à la Civilité, non-ſeulement parce qu'elle nous engage à faire des choſes mal-ſéantes, & à employer des expreſſions groſſieres & choquantes, mais encore parce que c'eſt une accuſa-

„ en ſa preſence : car c'eſt une incivile importunité „ de choquer tout ce qui n'eſt pas de notre apétit. „ Qu'il ſe contente de ſe corriger ſoi-même. Et ne „ ſemble pas reprocher à autrui, tout ce qu'il refu„ ſe à faire, ni contrarier aux mœurs publiques. *Li„ cet ſapere ſine pompâ, ſine invidiâ* Fuye ces images re„ genteuſes du monde, & inciviles, & cette puérile „ ambition, de vouloir paroître plus fin, pour être „ autre ; & comme ſi ce fût marchandiſe mal-aiſée „ que répréhenſions & nouvelletez, vouloir tirer de„ là nom de quelque peculiere valeur, ESSAIS, *Liv. I. Chap. XXV.*

tion & un reproche tacite de quelque incivilité que nous trouvons à redire en ceux qui ſont l'objet de notre chagrin. Or un tel reproche ne peut que faire de la peine : outre qu'il ne faut qu'une perſonne de cette humeur dans une Compagnie pour y mettre le deſordre & en troubler toute l'harmonie.

Comme la Félicité que les hommes recherchent conſtamment, conſiſte dans le plaiſir, il eſt aiſé de voir pourquoi les gens civils ſont mieux reçûs dans le monde, que ceux qui peuvent être utiles. L'habileté, la ſincérité, & la bonne intention d'un homme de poids & de mérite, ou même d'un véritable Ami, dédommagent rarement de l'inquiétude que produiſent ſes graves & ſolides remontrances. La Puiſſance, les Richeſſes, & la Vertu elle-même ne ſont eſtimées qu'entant qu'elles contribuent à notre Félicité. Et par conſéquent celui qui veut perſuader à d'autres qu'il a leur félicité à cœur, s'y prend fort mal, ſi en leur rendant ſervice, il le fait d'une maniere propre à les choquer, & à leur déplaire. Et au contraire quiconque ſait plaire à ceux avec qui il converſe, ſans s'abaiſer à des flâteries lâches & ſerviles, a trouvé l'Art de vivre dans le monde, & le vrai moyen d'être eſtimé, & bien reçu par tout où il ſe trouvera. Il faudroit donc avant toutes choſes n'épargner aucun ſoin pour faire en ſorte, que la Civilité devint habituelle aux Enfans & aux jeunes gens.

§. CXLVIII. Un autre défaut con-

traire à la véritable Politeſſe, c'eſt un excès de cérémonies, & un attachement opiniâtre à engager une perſonne à recevoir un honneur qui ne lui apartient pas, & qu'il ne peut accepter ſans paſſer pour fou, ou ſans ſe couvrir de confuſion. Il ſemble qu'en cela on a plutôt en vûë de chagriner un homme, que de l'obliger; ou du moins qu'on veut faire voir par cette eſpéce de combat qu'on eſt au-deſſus de lui. Enfin, à regarder cette conduite par ſon plus bel endroit, il eſt certain qu'elle n'eſt propre (1) qu'à embarraſſer; & qu'ainſi elle ne peut être la marque d'une bonne éducation, dont l'uſage & la fin n'eſt que de faire enſorte que les autres hommes ſe plaiſent dans notre compagnie. On trouve peu de jeunes gens ſujets à ce défaut, mais s'ils y tombent jamais, ou qu'ils paroiſſent y avoir quelque panchant, il faut les en avertir, & leur faire voir que c'eſt une Civilité malentenduë. Ce qu'ils doivent ſe propoſer dans la converſation, c'eſt de faire paroître du reſpect, de l'eſtime, & de la bienveillance pour tout le monde, en traitant chacun en particulier avec toutes les honnêtetez qui leur ſont dûës ſelon les régles de la Civilité. Faire cela ſans être ſoupçonné de flâterie, de diſſimulation, & de baſſeſſe, c'eſt un grand Art; & rien ne peut nous l'enſeigner que le Bon-ſens,

Un excès de Civilité, blamable.

(1) C'eſt ce qu'avoit obſervé *Montagne* qui dit plaiſamment a ce ſujet, *J'ai vû des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoiſie.* ESSAIS Liv. I. *Ch. XIII.*

la Raiſon, & le commerce des honnêtes gens (1): & du reſte la choſe eſt d'un ſi grand uſage dans la vie Civile, qu'elle mérite bien que nous l'étudions avec quelque ſoin.

§. CXLVIII. Quoique cet Art porte le nom de bonne Education, comme ſi le principal effet de l'Education conſiſtoit à avoir des manieres polies & engageantes, il ne faudroit pourtant pas, comme je l'ai déja remarqué, tourmenter beaucoup les Enfans ſur cet article, je veux dire, pour les obliger à lever le chapeau, & à faire la révérence dans les régles. Aprenez-leur, ſi vous pouvez, à être modeſtes & bien-faiſans; & l'on ne trouvera point cela à dire en eux, la Civilité n'étant autre choſe dans le fond qu'une aplication à ne faire paroître dans la converſation aucun mépris pour qui que ce ſoit. Quant aux moyens les plus autoriſez de faire connoître ſes ſentimens, nous en avons déja parlé. Ces moyens ſont auſſi particuliers & auſſi différens en différentes parties du Monde, que les Langues qu'on y parle; & à le bien prendre, il eſt auſſi inutile & auſſi déraiſonnable de preſcrire des Régles, & de faire de grands Diſcours aux Enfans ſur ce ſujet, qu'il le ſeroit de

(1) Ces ſecours ſont admirables ſans doute, pourvû qu'on ait le cœur bien fait, & qu'on ſoit veritablement incapable de donner dans la diſſimulation & dans la flâterie. Mais ſans cela les réflexions les plus ſolides, & les meilleurs exemples ſeront toûjours inutiles: car pour paroître vertueux, il faut l'être effectivement.

de donner de tems en tems une ou deux Régles ſur la Langue Eſpagnole à une perſonne qui ne fréquente que des *François*. Recommandez tant qu'il vous plaira, la Civilité à votre Enfant ; telle ſera la Compagnie qu'il fréquentera, telles ſeront ſes manieres. Prenez-moi un Laboureur de votre voiſinage, qui ne ſoit jamais ſorti de ſa Paroiſſe, faites-lui tant de diſcours que vous voudrez pour lui donner un extérieur agréable, il reſſemblera à un Courtiſan par le langage, tout auſſi-tôt que par les manieres, c'eſt-à-dire qu'à ces deux égards il n'aura jamais plus de politeſſe que ceux qu'il fréquente ordinairement. Ainſi tout le ſoin qu'on peut prendre des Enfans à cet égard, ſe réduit à les tenir le plus qu'on peut en bonne compagnie, juſqu'à ce qu'ils ſoient en âge d'être mis ſous la conduite d'un Gouverneur qui ſoit lui-même poli & bien élevé. Et pour vous dire librement ma penſée, ſi les Enfans ne font rien par opiniâtreté, par orgueil, ou par quelqu'autre méchant principe, peu importe, de quelle maniere ils lévent le chapeau, ou font la révérence. Si vous pouvez leur aprendre à aimer & à reſpecter les autres hommes, ils trouveront bien, lorſqu'ils ſeront d'âge pour cela, le moyen de le faire ſentir obligeamment à chacun ſelon les manieres auſquelles ils auront été accoûtumez. Pour ce qui eſt des mouvemens du Corps, un Maître à danſer leur enſeignera, comme j'ai déja dit, ce qui ſied le mieux à cet égard, quand il en ſera tems. Du reſte, lorſqu'ils

ſont encore jeunes, on n'attend pas d'eux qu'ils s'attachent fort exactement à toutes ces cérémonies; on leur permet au contraire d'être négligens ſur cet article: & cette négligence ſied auſſi-bien aux Enfans que les complimens aux grandes perſonnes; ou ſi elle paſſe pour un défaut dans l'eſprit de certaines gens fort délicats, je ſuis aſſuré du moins, que c'eſt un défaut auquel il ne faudroit pas prendre garde, & qui ne devroit être corrigé que par le tems & par la converſation des honnêtes gens. Je ne crois donc pas que vous deviez vous donner la peine de chagriner ou de cenſurer ſur cela votre Enfant, comme j'en vois ſouvent qu'on tourmente pour ces ſortes de choſes. Mais s'il fait paroître dans ſes manieres quelque marque d'orgueil ou de mauvais naturel, c'eſt dequoi vous devez le corriger à quelque prix que ce ſoit, ou par des raiſons, ou en lui faiſant honneur d'un tel procédé.

Quoi qu'on ne doive pas embarraſſer beaucoup les Enfans de régles & de préceptes ſur ce qui regarde les *manieres*, lorſqu'ils ſont encore fort jeunes, il y a pourtant une ſorte d'incivilité que les jeunes gens contractent fort aiſément, ſi on ne les en détourne de bonne heure: c'eſt *un empreſſement à interrompre ceux qui parlent, & à les arrêter en les contrediſant.* Je ne ſai ſi cet empreſſement de jeunes gens à relever ce qui ſe dit en leur preſence, & à ne pas laiſſer échaper la moindre occaſion de faire paroître leur eſprit, vient de la coûtume de diſputer, ſi fort établie dans les

Ecoles, & de la réputation d'eſprit & de ſavoir qu'on y attache ordinairement, comme ſi la Diſpute étoit la ſeule preuve d'habileté; mais je trouve que les Savans de profeſſion ſont le plus blâmez de ce défaut. Du reſte, rien n'eſt plus groſſier que d'interrompre quelqu'un au milieu de ſon diſcours: car ſi nous ne tombons pas dans l'inconvénient ridicule de répondre à un homme avant que de ſavoir ce qu'il veut dire, du moins nous déclarons nettement par là que nous ſommes dégoûtez de l'entendre plus long-tems; & que mépriſant ce qu'il dit, comme peu propre à ſervir d'entretien à la Compagnie, nous demandons audience pour dire des choſes qui ſont beaucoup plus dignes de leur attention. Un tel Procédé eſt viſiblement l'effet d'un grand mépris des autres, & ne peut qu'être très choquant: c'eſt néanmoins ce qu'emporte preſque toûjours la licence qu'on ſe donne d'interrompre. Et ſi l'on joint à cela, comme c'eſt l'ordinaire, la cenſure de quelque faute, ou une oppoſition formelle à ce qui vient d'être dit, c'eſt une marque d'orgueil, & d'entêtement de ſoi-même, encore plus inſupportable, puiſqu'en ce cas-là nous nous érigeons nous-mêmes en Docteurs; prenant liberté de redreſſer les autres ſur quelque point de fait, s'ils ſont engagez dans le récit d'une hiſtoire, ou d'expoſer les actes de jugement que nous croyons qu'ils viennent de commettre.

Je ne veux pas dire par-là qu'on dût bannir des Converſations la diſpute & la dif-

férence des sentimens. Ce seroit se priver du plus grand fruit de la Société, & de l'instruction qu'on peut retirer de la Compagnie des gens d'esprit; car leurs raisonnemens oposez nous montrant les choses par leur differens côtez, contribuent par cela même à nous les faire connoître, au lieu que la considération de leurs differens aspects, & tant de differens degrez de probabilitez que cette opposition presente à l'Esprit, seroit perduë pour nous, si en conversation chacun étoit obligé d'aprouver l'opinion de celui qui parle le premier. Ce n'est pas l'opposition aux sentimens d'autrui que je blâme, mais la maniere de contredire. Il faut aprendre aux jeunes-gens à ne pas s'empresser de dire leurs avis qu'ils ne soient priez de le faire, ou que les autres n'ayent achevé de parler; & à ne déclarer alors leur pensée qu'en forme de question, pour être instruits, & non pour instruire les autres. Ils devroient s'abstenir (1) d'affirmer les choses positivement & d'un ton de maître; & se contenter de proposer modestement leurs questions comme des gens qui veulent aprendre, lorsque le silence général

(1) „ J'aime, *dit le bon Montagne*, ces mots qui amo„ lissent & modérent la témérité de nos Propositions: *à* „ *l'avanture*, *aucunement*, *je pense*, & semblables, & si „ j'eusse eû à dresser des Enfans, je lui eusse tant mis „ en la bouche, cette façon de répondre, en quêtan„ te, non résolutive: *Qu'est ce à dire? Je ne l'entends* „ *pas: Il pourroit être: Est-il vrai?* qu'ils n'eussent plû„ tôt gardé la forme d'aprentis à soixante ans, que „ de representer les Docteurs à dix ans, comme ils „ font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la con„ fesser. ESSAIS. *Liv.* III. *Chap.* II.

de toute la Compagnie leur en fournit le moyen.

Cette modeſtie, qui ſied ſi bien à leur âge, n'obſcurcira point leurs talens, & ne diminuera en aucune maniere la force de leurs Raiſons, mais leur procurera au contraire une attention plus favorable, & donnera plus de poids à leurs paroles. Une méchante raiſon, une obſervation triviale ainſi propoſée avec quelque préambule civil qui marque de la déférence & du reſpect pour les ſentimens d'autrui, leur fera plus d'honneur que beaucoup d'eſprit & de ſavoir accompagné d'une conduite groſſiere, inſolente, & tumultueuſe, qui ne manque jamais de choquer les auditeurs, & de leur donner mauvaiſe opinion de celui qui a des manieres ſi déſagréables, quoiqu'il remporte l'avantage d'avoir mieux raiſonné que perſonne.

Il faudroit donc obſerver de près les jeunes-gens ſur cet article, s'opoſer de bonne heure au penchant qu'ils ont à contredire & à interrompre; & leur faire prendre l'habitude opoſée dans toutes leurs converſations; & avec d'autant plus de ſoin, qu'il n'eſt que trop commun parmi nous de voir des hommes faits, & d'un rang diſtingué, qui en converſation s'empreſſent de prendre la parole, s'interrompent à tout moment les uns les autres, & diſputent d'une voix haute & emportée. Les *Indiens* que nous nommons *Barbares*, font paroître bien plus de civilité & de bienſéance dans leurs entretiens, s'écoutant l'un l'autre tour à tour, ſans ouvrir la

bouche, que celui qui a la parole, n'ait entierement achevé de parler, & répondant alors tranquillement, ſans bruit & ſans paſſion. Si l'on en uſe autrement dans cette Partie du Monde ſi civiliſée, ce qui fait qu'on n'a pas encore réformé parmi nous ce reſte de barbarie, c'eſt ſans doute le peu de ſoin qu'on prend de l'Education des Enfans à cet égard. N'étoit-ce pas, à votre avis, un ſpectacle bien plaiſant de voir deux Femmes de qualité aſſiſes par accident aux deux côtez opoſez d'une chambre que le reſte de la Compagnie occupoit tout autour, entrer en diſpute, & s'emporter ſi fort que faiſant avancer peu à peu leurs chaiſes dans la chaleur de la conteſtation, elles ſe trouverent bientôt tout près l'une de l'autre au milieu de la Chambre, où pendant un aſſez long-tems ſemblables à ces Coqs qu'on fait battre au milieu d'un amphithéâtre, elles continuérent leur diſpute avec beaucoup de fureur, ſans avoir le moindre égard pour le reſte de la Compagnie qui ne pouvoit s'empêcher de ſourire à la vûë d'un tel combat? Je tiens la choſe d'une perſonne de qualité qui étoit préſente, qui nemanqua pas de faire réflexion ſur les indécences, où l'on peut être entraïné par la chaleur de la diſpute: & puiſque la Coûtume n'enfournit que trop d'exemples, il faudroit prendre d'autant plus de ſoin de les prévenir dans les Enfans. Il n'y a perſonne qui ne condamne ces indécences dans les autres, quoi qu'il ne les aperçoive point en lui-même; & bien des gens qui les voyent en eux-

mêmes, & qui desirent de s'en corriger, ne sauroient pourtant secouer le joug d'une méchante coûtume, changée en habitude par la négligence de ceux qui ont été chargez du soin de leur Education.

§. CXLIX. Ce qui a été dit ci-dessus de l'effet que produit la Compagnie qu'on fréquente, nous ouvriroit un champ bien plus vaste, & nous feroit voir que l'influence de la Compagnie s'étend beaucoup plus loin, si nous prenions la peine de suivre exactement cette pensée. Car la conversation ne nous communique pas seulement ces manieres extérieures en quoi consiste la Civilité; son influence passe plus avant, & pénétre jusques dans l'intérieur de l'ame: & peut-être que si l'on réduisoit à leur juste prix la Morale, & les différentes Religions du monde, on trouveroit que la plus grande partie des hommes ont adopté les opinions & les cérémonies pour lesquelles ils sont prêts à mourir, plûtôt parce qu'elles sont reçûës dans le Païs où ils vivent, & aprouvées par les personnes de leur connoissance, que par aucune raison qui les persuade de la vérité de ces choses. Je ne dis ceci que pour vous montrer de quelle importance je croi qu'est pour votre Enfant, durant tout le cours de sa vie, la Compagnie qu'il fréquentera; & par conséquent avec combien de circonspection il faudroit ménager ce seul article, qui est plus capable d'influer sur sa conduite, que tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs.

Reflexion faite en passant sur l'influence de la Compagnie qu'on fréquente.

XXIII. 4. *Du Savoir.*

Ce qu'il faut aprendre aux Enfans.

§. CL. VOus vous étonnerez peut-être que je mette *le Savoir* au dernier rang des choſes néceſſaires à un Enfant bien élevé, ſur tout ſi je vous dis que, ſelon moi, c'eſt effectivement la choſe (1) la moins importante. Ceci paroîtra étrange dans la bouche d'un homme de Lettres. Comme le Savoir eſt d'ordinaire le point capital, pour ne pas dire le ſeul, dont on fait une affaire aux Enfans, (car on ne penſe preſque à autre choſe, lorſqu'on parle de leur Education) ce que je viens de dire ne peut qu'être fort contraire aux idées communes. Quand je conſidere combien on prend de peine pour enſeigner un peu de Latin & de Grec aux Enfans, combien on employe d'années à cela, & combien ce ſoin entraîne après ſoi de bruit

(1) *Montagne* eſt préciſément du même avis : Il le dit & redit, & toûjours avec une nouvelle grace. „ Il „ me ſemble, *dit-il*, que les premiers diſcours, de- „ quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent „ être ceux qui réglent ſes mœurs & ſon ſens, qui lui „ aprendront à ſe connoître, & à ſçavoir bien mou- „ rir & bien vivre. Entre les Arts libéraux, commen- „ çous par l'Art qui nous fait libres. Ils ſervent tous „ vraiement en quelque maniere à l'inſtruction de no- „ tre vie & à ſon uſage : comme toutes autres choſes „ y ſervent en quelque maniere auſſi. Mais choiſiſſons „ celui qui y ſert directement & profeſſoirement. — „ Après qu'on lui aura apris ce qui ſert à le faire plus „ ſage & meilleur, on l'entretiendra ſur ce que c'eſt „ que Logique, Phyſique, Géométrie, Rhétorique ; „ & la Science qu'il choiſira, ayant déja le jugement „ formé, il en viendra bien-tôt à bout. ESSAIS, *Liv.* „ *I. Ch.* XXV.

& d'embarras ſans produire aucun fruit, je ſuis tenté de croire que leurs Parens regardent encore avec une eſpéce de frayeur reſpectueuſe la Verge des Maîtres d'Ecole, qu'ils conſiderent comme l'unique moyen qu'on puiſſe employer pour bien élever des Enfans ; comme ſi toute leur Education ne conſiſtoit qu'à aprendre une ou deux Langues. Et le moyen que ſans cela l'on pût permettre qu'un Enfant fût aſſujetti à un Eſclavage de Galérien pendant les huit ou dix plus belles années de ſa vie, pour attraper une ou deux Langues, qu'on peut aprendre, ſi je ne me trompe, avec beaucoup moins de peine & de tems, & preſque en badinant.

Cela étant, pardonnez-moi ſi je dis, que je ne ſaurois penſer ſans émotion, que pour former & polir l'eſprit d'un jeune-homme de bonne-Maiſon, il faille le mettre dans un College avec une troupe d'autres Enfans, & le faire travailler à coups de fouët, comme s'il devoit faire ſes Claſſes, *en paſſant*, pour ainſi dire, *par les baguettes*. Quoi donc, *me direz-vous*, ne voulez-vous pas que mon Enfant aprenne à lire & à écrire ? Faut-il qu'il ſoit plus ignorant que le Clerc de notre Paroiſſe, qui prend * *Chapelain* & *Corras* pour les meilleurs Poëtes du Monde, & dont il rend les Ouvrages encore plus mauvais qu'ils ne ſont, par la maniere déſagréable dont il les lit ? N'allez pas ſi vîte, je vous prie. Savoir lire & écrire, avoir de l'érudition, tout cela eſt néceſſaire, j'en conviens ; mais ce n'eſt pourtant pas-là ce qui

* Il y a dans l'Anglois *Hopchins & Sternhold*, méchans Poëtes Anglois.

nous importe le plus. Et en effet, ne conviendrez-vous pas avec moi qu'il faudroit être tout-à-fait déraiſonnable, pour ne pas eſtimer infiniment plus un homme vertueux ou habile dans les affaires de la vie qu'un homme ſimplement ſavant? Ce n'eſt pas qu'à mon avis, le Savoir ne contribue beaucoup à la production de ces deux qualitez dans des Eſprits bien diſpoſez. Mais il faut avoüer auſſi que dans d'autres perſonnes qui n'auront pas ces bonnes diſpoſitions, la Science ne ſert qu'à les rendre plus ſots, ou plus méchans. (1) Je vous dis ceci, afin que, lorſque vous viendrez à penſer à l'Education de votre Enfant, & que vous jetterez les yeux ſur un Maître ou ſur un Gouverneur, pour lui en confier le ſoin, vous n'examiniez pas uniquement, comme c'eſt l'ordinaire, s'il ſait bien le Latin & toutes les fineſſes de la Logique. La Science doit être recherchée, non pas directement & pour elle-même, mais ſimplement comme un moyen pour acquerir quelque choſe de plus excellent. Pour cet effet cherchez quelque perſonne qui ait (2) toute la pru-

(1) C'eſt ainſi que les inſtructions de Seneque, bien loin d'adoucir le tempérament de *Neron*, ne ſervirent qu'à donner de nouvelles forces à ſa férocité naturelle, comme a très-bien remarqué *Auſone* dans ſon Remerciment à Gratien *Seneca arguetur*, dit il, *non eruditiſſe indolem Neronis, ſed armaſſe ſævitiam.* Pag. 240. *Edit. Scaligeri.*

(2) „ Je voudrois auſſi, *dit* MONTAGNE, qu'on „ fût ſoigneux de lui choiſir un conducteur qui eût „ plûtôt la tête bien faite, que bien pleine: & qu'on „ y requît tous les deux, mais plus les mœurs & l'en„ tendement que la Science. qu'il ne lui deman„ de pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais

dence néceſſaire pour bien former les mœurs de votre Enfant. Mettez-le en part où vous puiſſiez, autant qu'il eſt poſſible, mettre ſon innocence à couvert, le porter au bien, corriger & vaincre par des voyes douces les mauvaiſes inclinations, auſquelles il peut être ſujet, & lui faire prendre de bonnes habitudes. C'eſt-là le point capital de l'Education des Enfens; & lorſqu'on y a pourvû, la Science peut s'acquerir comme par ſurcroît, & fort facilement, à mon avis, en ſuivant certaines méthodes.

§ CLI. Lorſqu'un Enfant ſait parler, il eſt tems qu'il commence d'aprendre à lire. Mais ici permettez-moi de vous repéter une choſe qu'on peut oublier fort aiſément, c'eſt, qu'il faut n'épargner aucun ſoin pour faire en ſorte que la lecture ne ſoit pas une occupation à ſon égard, & qu'il ne la conſidere point comme une tâche à fournir néceſſairement. Naturellement nous aimons la liberté; cette paſſion naît avec nous, comme je l'ai déja remarqué: c'eſt pourquoi nous avons de l'averſion pour pluſieurs choſes, par la ſeule raiſon qu'elles nous ſont commandées. Pour moi, j'ai toûjours crû, qu'on pourroit engager les Enfans à ſe faire un plaiſir & un divertiſſement d'aprendre tout ce qu'on voudroit leur enſeigner, & à ſouhaiter d'être inſtruits: ſi on leur propoſoit l'étude comme une choſe honorable,

Un Enfant doit commencer d'aprendre à lire, lorſqu'il ſait parler.

„ du ſens & de la ſubſtance: & qu'il juge du profit „ qu'il aura fait, non par le témoignage de ſa mémoi„ re; mais de ſa vie. ESSAIS, *Liv.* I. *Ch.* XXV.

agréable & divertiſſante par elle-même, ou bien comme une récompenſe qui leur ſeroit accordée pour avoir fait quelque autre choſe, & qu'on eût ſoin de ne les jamais quereller ou châtier pour avoir négligé de s'y apliquer. Ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que parmi les *Portugais* les Enfans ſont ſi fort accoûtumez à aprendre, comme à l'envie, à lire & à écrire, qu'on ne ſauroit les en détourner: ils s'empreſſent à l'aprendre les uns des autres, & avec autant d'ardeur, que ſi on le leur défendoit. Sur quoi il me ſouvient qu'étant dans la Maiſon d'un de mes Amis, dont le plus jeune de ſes Enfans qui portoit encore la robe, & auquel ſa Mere montroit à lire, n'aimoit pas à dire ſa leçon & ne s'y reſolvoit qu'avec peine, je m'aviſai de l'y obliger autrement que par devoir. Pour cet effet commençant à diſcourir entre nous, en ſa préſence; de ſorte qu'il pût nous entendre, ſans pourtant faire ſemblant de prendre garde à lui, nous dîmes, » Que c'étoit le privilege des Héritiers & des » Ainez de la Maiſon d'être ſavans, que » par-là ils paroiſſoient avec éclat dans le » monde, & étoient aimez de tous ceux » qui les connoiſſoient, mais que pour les » Cadets, on leur faiſoit grace de leur » donner quelque éducation: que de leur » aprendre à lire & à écrire, c'étoit faire » pour eux plus qu'il ne leur étoit dû; » & que, s'ils vouloient, ils pouvoient » être ignorans & groſſiers comme des Païſans ». Cela fit une ſi profonde impreſ-

ſion ſur l'eſprit de ce jeune Enfant que depuis il eut envie d'aprendre. Il alloit de lui-même auprès de ſa Mere pour lire, & il ne laiſſoit point en repos ſa Gouvernante qu'elle ne lui eût entendu dire ſa leçon. Je ne doute point qu'on ne pût ſe ſervir de quelque expédient pareil à celui-là avec d'autres Enfans; & qu'après avoir connu leur humeur, on ne pût leur inſinuer quelques penſées qui leur fiſſent naître du deſir pour la Science, & les engageaſſent à rechercher comme une eſpéce de jeu ou de divertiſſement. Mais en ce cas-là il faut prendre ſoin, comme j'ai déja dit, de ne leur impoſer aucune des choſes qu'on veut leur aprendre, comme une tâche à fournir néceſſairement, ni de leur en faire un ſujet de chagrin. Pour faire aprendre l'Alphabet aux Enfans en ſe jouant, on peut ſe ſervir de Dez & d'autres ſemblables choſes, où les Lettres faſſent partie du jeu; & inventer dans cette vuë vingt autres moyens qui conviennent à leur humeur particuliere.

§. CLII. Ainſi à la faveur de quelque innocente ruſe on peut faire que les Enfans aprennent à connoître les Lettres de l'Alphabet, & à lire, ſans regarder cette occupation que comme un véritable jeu, & par ce moyen ſe divertir effectivement à une choſe pour laquelle d'autres ſont foüettez. On ne doit charger les petits Enfans de rien qui ſente le travail ou qui ſoit fort ſérieux: c'eſt un joug que leur eſprit ni leur corps ne peuvent point porter. Il eſt préjudiciable à leur ſanté: &

je ſuis certain que ce n'eſt que pour avoir été forcez de s'attacher à leurs Livres dans un âge ennemi de toute contrainte, que la plûpart des Enfans haïſſent les Livres, & la Science durant tout le reſte de leur vie. Il en eſt de cela comme de l'indigeſtion qui laiſſe après ſoi une averſion invincible pour la viande dont l'eſtomac a été ſurchargé.

§. CLIII. J'ai donc penſé que ſi les jeux étoient tournez de ce côté-là, au lieu que d'ordinaire ils ne tendent à rien, on pourroit trouver pluſieurs moyens d'aprendre à lire aux Enfans, pendant qu'ils s'imagineroient ne faire autre choſe que joüer. On pourroit faire, par exemple, une Boule d'yvoire ſemblable à celle dont on ſe ſert * en certains jeux, laquelle eût trente-deux faces, ou plûtôt vingt-quatre ou vingt-cinq; & ſur pluſieurs de ces faces on coleroit un A, ſur pluſieurs autres un B, ſur d'autres un C, & ſur d'autres un D. Je ſerois d'avis que d'abord on ne ſe ſervît que de ces quatre Lettres; & peut-être même ſeroit-il mieux de n'en employer que deux au commencement, & que lorſque l'Enfant les connoîtroit parfaitement bien, on en ajoûtât une autre, & enſuite d'autres par dégrez, juſqu'à ce qu'y avant une Lettre ſur chaque face, tout l'Alphabet fut imprimé ſur la Boule. Avant que l'Enfant joüe à ce jeu, il faudroit que d'autres perſonnes y joüaſſent; car dans le fond on peut auſſi-bien joüer à qui jettera le premier un A ou un B, qu'à qui jettera ſix ou ſept points aux Dez.

* Il y a dans l'Angleterre *dans la Lotterie du Royal Oach.* C'eſt un jeu de hazard qui n'eſt connu qu'en *Angleterre*, & où l'on ſe ſert d'une Boule d'yvoire qui a trente-deux faces ſur

Or ce jeu étant une fois en uſage parmi vous, ne ſollicitez pas votre Enfant d'y joüer, de peur que vous ne lui en faſſiez une affaire : car il faudoit qu'il n'en entendit jamais parler que comme d'un jeu de perſonnes faites ; & en ce cas-là je ne doute point que de lui-même il ne s'y attache avec plaiſir. Mais afin qu'il ait plus de ſujet de s'imaginer que c'eſt un jeu auquel on l'admet quelquefois par grace, lorſque le jeu eſt fini, il faudra mettre la Boule en un lieu ſûr, où il ne puiſſe point atteindre, de peur que l'ayant à toute heure en ſon pouvoir, il ne vînt à s'en dégoûter. Et pour faire qu'il s'y aplique toûjours avec une égale ardeur, mettez-lui dans l'eſprit que c'eſt un jeu qui n'apartient proprement qu'à des perſonnes audeſſus de lui.

lesquelles ſont graves divers nombres.

§. CLIV. Lorſque par ce moyen il connoîtra les Lettres, il peut, en les aſſemblant, aprendre à lire, ſans ſavoir comment il l'a fait, ſans avoir jamais été repris ou chagriné pour cela ; & ſans contracter aucune averſion pour les Livres à cauſe des rudes traitemens qu'ils lui auroient attiré. Si vous obſervez les Enfans, vous verrez qu'ils prennent beaucoup de peine pour aprendre pluſieurs jeux, qu'ils regarderoient comme une occupation & une tâche, & qu'ils prendroient en averſion, ſi on leur ordonnoit de s'y apliquer. Je connois une Perſonne de grande qualité, plus illuſtre par ſon Savoir & par ſa Vertu, que par ſa Naiſſance & par le haut rang qu'elle tient dans l'Etat, qui s'étant

fans y prendroient autant de plaiſir qu'aux choſes à quoi ils ont accoûtumé de paſſer leur temps, ſi les hommes étoient ſeulement la moitié auſſi empreſſez à marcher devant, que ces petits ſinges ſeroient portez à ſuivre. Ainſi, je m'imagine que quelques ſages *Portugais* introduiſirent parmi les Enfans de leur Païs cette coûtume dont j'ai oüi parler, qui fait, comme je diſois tout à l'heure, que les Enfans y ſont ſi empreſſez à aprendre à lire & à écrire, qu'il eſt comme impoſſible de les en empêcher. Il y a de même certains lieux en *France* où les Enfans s'enſeignent les uns les autres à chanter & à danſer, pour ainſi dire, dès le berceau.

§. CLVI. Pour revenir aux Lettres qu'on peut coler ſur des Dez, ou ſur d'autres Corps à pluſieurs faces, afin d'aprendre à lire aux Enfans, il vaudroit mieux ſe ſervir d'abord de caracteres, ſemblables à ceux d'une Bible *in-folio*, ſans y mêler aucune Lettre capitale. Lorſqu'une fois votre Enfant ſaura lire ce qui eſt imprimé avec ces ſortes de caracteres, il connoîtra bien-tôt les Lettres capitales, & dans le commencement il ne faut pas l'embaraſſer de différens caracteres. Avec ces ſortes de Dez vous pouvez auſſi faire un Jeu tout-à-fait ſemblable à celui du *Royal-Oak*, (qui mettroit une nouvelle variété dans la choſe) & y joüer pour des Ceriſes, pour des Pommes, &c.

§. CLVII. On pourroit inventer avec des Lettres, vingt autres Jeux, que ceux qui aprouvent cette méthode, pourront

imaginer ſans peine, & apliquer à cet uſage, s'ils en ont envie. Mais pour moi je crois que l'invention des quatre Dez dont nous venons de parler, eſt ſi aiſée à pratiquer, & ſi utile, qu'il ſeroit difficile d'en trouver une meilleure; & qu'à peine peut-il arriver qu'il ſoit néceſſaire d'en employer quelque autre.

§. CLVIII. En voilà aſſez ſur la méthode que vous pouvez obſerver pour aprendre à lire à votre Enfant. Du reſte, ne l'y obligez jamais par force, ou en le querellant. Servez-vous, ſi vous pouvez, de quelque artifice pour l'y engager, mais ayez ſoin de ne lui en pas faire une occupation. Il vaut mieux qu'il employe un an de plus à aprendre à lire, que ſi par ce moyen il prenoit la lecture en averſion. Si vous avez quelque démêlé avec lui, que ce ſoit ſur des choſes importantes, qui regardent la vérité & les bonnes mœurs; mais ne vous amuſez pas à le chagriner ſur l'a, b, c. Employez toute votre adreſſe à faire en ſorte que ſa volonté ſe ſoûmette à la raiſon. Aprenez-lui à aimer l'honneur & la véritable Louange, à craindre fortement d'être regardé avec mépris ou avec indifférence, ſur tout par vous & par ſa Mere; après quoi, tout le reſte viendra aiſément de lui-même. Mais en ce cas-là, vous ne devez pas, à mon avis, le gêner par des régles ſur des choſes indifférentes, ou le cenſurer pour chaque petite faute qu'il fera, ou peut-être même pour des fautes qui pourroient paroître fort conſidérables à d'autres perſon-

nes. Mais je me ſuis déja aſſez étendu ſur cet Article.

§. CLIX. Lorſque par ces moyens doux & faciles un Enfant commence à ſavoir lire, il faut lui mettre entre les mains quelque joli Livre proportionné à ſa capacité, dans lequel il trouve des choſes qui puiſſent l'attacher, & le récompenſer de la peine qu'il prend de le lire, mais qui ne ſoient pourtant pas de telle nature qu'elles lui rempliſſent la tête d'idées tout-à-fait creuſes, de principes corrompus, ou de pures bagatelles. Dans cette vûë, je crois qu'on ne peut lui donner un meilleur Livre que les *Fables d'Eſope*, qui étant propres à divertir & à occuper l'eſprit d'un Enfant, peuvent pourtant fournir de bonnes réflexions à un homme fait. Et s'il les conſerve dans ſa mémoire tout le reſte de ſa vie, il ne ſera pas fâché qu'elles lui reviennent dans l'eſprit, lorſqu'il ſera occupé de penſées graves & de ſes plus ſérieuſes Affaires. Si d'ailleurs chaque Fable eſt repreſentée par une figure dans le Livre qu'on lui donnera, cela lui plaira beaucoup plus, & l'encouragera à lire, parce qu'il ſervira à étendre ſes connoiſſances. Car c'eſt en vain qu'on parle aux Enfans de ces ſortes d'Objets viſibles : ils ne ſont point touchez de ces diſcours, & n'y prennent aucun plaiſir pendant qu'ils n'ont aucune idée des Objets mêmes : & ces idées ne peuvent être excitées dans leur eſprit par le ſon des paroles, mais par les choſes elles-mêmes, ou par leurs images. Je ſerois donc d'avis que, dès

qu'un Enfant commence à épeller, on lui fit voir autant de figures d'Animaux qu'on en pourroit trouver avec leurs noms imprimez tout auprès; ce qui l'engagera à lire, & lui donnera en même tems occasion de vous faire des queſtions, & d'aprendre quelque choſe. Il y a un Livre Anglois, intitulé (1) *Reynard the Fox*, qui pourroit ſervir, ſi je ne me trompe, pour le même deſſein. Au reſte, ſi ceux qui ſont auprès d'un Enfant, lui parlent ſouvent des Hiſtoires qu'il a luës, & qu'ils les lui entendent raconter : outre d'autres avantages qu'il en retirera, il deviendra par-là plus paſſionné pour la lecture, voyant

(1) C'eſt une Hiſtoire allégorique où ſont repreſentez la plupart des défauts des hommes ſous l'image des Bêtes, & ſur-tout du Renard, l'un des Principaux Perſonnages. La Morale de ce Livre eſt bonne. Dans les plus anciennes Editions, tout y étoit d'une naïveté charmante, les penſées & le ſtile : mais on ne trouve plus chez les Libraires que de nouvelles Editions où tout a été défiguré par quelque miſérable Ecrivain, qui prétendant réformer cet Ouvrage l'a rempli de penſées extravagantes, & d'expreſſions vagues & empoulées, qui ne peignent rien à l'Eſprit. Au reſte, je ne croi pas que ce Livre ait été traduit en François. Si l'on prend la peine d'expliquer aux Enfans les *Fables de la Fontaine*, qu'on pourra leur faire entendre bientôt après qu'ils ſauront lire, s'ils ſont François ; voilà le Livre qu'on doit leur mettre entre les mains. L'Agréable y eſt ſi bien mêlé avec l'Utile, que qui l'entend ne peut que le goûter : & ſi un Enfant prend une fois du plaiſir à le lire, il y trouvera toûjours de nouveaux charmes, à meſure qu'il avancera en âge, juſqu'à ſa derniere vieilleſſe ; car il contient cet excellent Ouvrage.

——— *Id quod*
Æquè pauperibus prodeſt, locupletibus æquè
Æquè neglectum pueris, ſenibuſque nocebit.

qu'elle lui procure de l'utilité & du plaiſir. Ce qui dans la Méthode communément établie n'arrive que fort tard, à mon avis : de-là vient que les Enfans ne regardent les Livres que comme des amuſemens autoriſez par la mode, ou comme des embarras frivoles qui ne ſont abſolument d'aucun uſage.

§. CLX. Il eſt néceſſaire qu'un Enfant aprenne bien par cœur l'*Oraiſon Dominicale*, *le Symbole des Apôtres*, & les *dix Commandemens de Dieu* ; mais je ne ſerois pas d'avis qu'il les aprit en les liſant lui-même dans un Livre, mais en les entendant réciter par quelqu'un qui les lui répetât avant même qu'il ſût lire. Il ne faudroit pas, ce me ſemble, qu'il aprît par cœur, & qu'il aprît à lire en même tems. Ces deux choſes ne devroient point être mêlées enſemble, de peur que l'une n'arrêtât le progrès de l'autre. Et il faudroit faire en ſorte qu'un Enfant aprît à lire avec le moins de peine qu'il eſt poſſible.

Un Enfant ne doit pas aprendre à lire tout à la fois.

Je ne ſai quels autres Livres Angloïs il y a de l'eſpéce de ceux dont nous venons de parler, qui ſoient propres à plaire aux Enfans, & à les engager à la lecture ; mais je ſuis tenté de croire que les Enfans ayant été généralement aſſujettis à la méthode établie dans les Ecoles, où ils n'aprennent rien que par crainte de la Verge, ſans qu'aucun plaiſir les y invite, ces ſortes de bons Livres confondus avec tant de mauvais de toute eſpece, ont eû le malheur d'être négligez ; & ainſi l'on n'a fait uſage d'aucun Livre de ce

genre, que je ſache, excepté l'Abecé, quelques Livres de Prieres, les Pſeaumes, le Nouveau Teſtament, & la Bible.

Il ne faut pas faire lire aux Enfans tous les Livres de la Bible indifféremment.

§. CLXI. Pour ce qui eſt de la *Bible*, dont on ſe ſert ordinairement pour exercer les Enfans à la lecture & pour les y rendre plus habiles, je crois qu'il eſt ſi peu utile de leur faire lire indifféremment ce Livre tout de ſuite, chapitre après chapitre, ſoit pour les perfectionner dans la lecture, ſoit pour leur enſeigner les principes de leur Religion, qu'il n'y a peut-être rien qui y ſoit moins propre. Car quel plaiſir peut prendre un Enfant à lire dans un Livre, je ne ſai combien d'endroits où il n'entend rien? Or combien peu de choſes y a-t'il dans les *Loix de Moïſe*, dans le *Cantique des Cantiques*, dans les *Prophéties du Vieux Teſtament*, dans les *Epîtres* & dans l'*Apocalypſe du Nouveau*, qui ſoient proportionnées à la capacité d'un Enfant? Et quoique dans les quatre *Evangiles*, & dans les *Actes des Apôtres* il y ait quelque choſe de plus aiſé à comprendre, cependant à tout prendre ces Livres ſont fort au-deſſus de l'intelligence des Enfans. Je conviens que les Principes de la Religion doivent être tirez de ces Livres, & dans les propres termes qu'ont employé leurs divins Auteurs: mais on ne devroit propoſer aux Enfans aucun principe de religion, qui ne ſoit proportionné aux notions & à la capacité de leur eſprit. Cela étant, il s'en faut bien qu'un Enfant doive lire toute la Bible pour s'exercer à la lecture. Car quel étrange cahos de pen-

ſées ne doit-il pas y avoir dans l'eſprit d'un Enfant, (ſupoſé qu'il ait une idée entierement juſte de quelque point particulier de Religion) s'il lit dans ſa tendre jeuneſſe tous les endroits de la Bible indifféremment, comme la Parole de Dieu, ſans aucune autre diſtinction? Pour moi, je ſuis fort tenté de croire que ç'a été là la véritable raiſon pourquoi certaines gens n'ont eû, de leur vie, des penſées claires & diſtinctes de la Religion.

§. CLXII. Mais puiſque je ſuis tombé par hazard ſur ce ſujet, permettez-moi de vous dire qu'il y a quelques parties de l'Ecriture Sainte, très-propre à être miſes entre les mains des Enfans pour leur faire aimer la lecture: telle eſt l'Hiſtoire de *Joſeph* & de ſes Freres, celle de *David* & de *Goliath*, de *David* & de *Jonathan*, &c. & d'autres choſes qu'on devroit leur faire lire pour leur inſtruction, comme eſt par exemple, cette maxime de JESUS-CHRIST, * *Agiſſez envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils agiſſent envers vous*; & tels autres Préceptes de Morale, clairs & faciles à comprendre, qui étant choiſis à propos, peuvent être ſouvent employez, ant pour l'inſtruction des Enfans que pour es exercer à la lecture: car par-là ces réceptes venant à ſe fixer entierement ans leur mémoire, l'on pourra dans la ite, à meſure qu'un Enfant eſt aſſez jucieux pour les bien comprendre, les lui culquer dans des occaſions convenables, mme les Régles conſtantes & ſacrées de vie & de ſes actions. Mais que des En-

Quels endroits de l'Ecriture on peut faire lire aux Enfans.

* Math. VII 12

fans liſent toute l'Ecriture indifféremment, c'eſt, je croi, ce qui n'eſt propre qu'à les embarraſſer, juſqu'à ce qu'ayant été inſtruits de ce qu'elle renferme de plus eſſentiel, ils ayent en quelque ſorte une idée générale des choſes qu'ils doivent principalement croire & pratiquer; quoi qu'au reſte il ſoit, je penſe, abſolument néceſſaire qu'ils reçoivent ces choſes dans les mêmes termes qu'elles ſont exprimées dans l'Ecriture Sainte, & non de la maniere que des hommes, entêtez de certains Syſtêmes & Analogies de Foi, prétendent les exprimer juſqu'à vouloir forcer les autres à ſe ſervir de leurs expreſſions. Pour éviter cet inconvenient, le Docteur *Worthington* a fait (1) un Catechiſme dont toutes les réponſes ſont compoſées des propres termes de l'Ecriture. C'eſt une choſe

(1) Nous n'avons point d'Ouvrage de cette eſpéce en François. Mais pour dire ceci en paſſant, il me ſemble qu'un Théologien peut fort bien compoſer un tel *Cathéchiſme* où il fera entrer tous les Dogmes de ſon Parti, ſoit qu'ils ſoient fondez, où non, ſur des paſſages formels de l'Ecriture Sainte. Les Réponſes ont beau être tirées de l'Ecriture, la Queſtion à quoi on les fait ſervir en déterminera toûjours le ſens ſelon l'intention de celui qui propoſe la Queſtion, ſur tout puiſqu'il prend la liberté de n'inſerer dans la réponſe qu'autant de paroles de l'Ecriture qu'il trouve à propos. Ainſi, je doute que de tels Catéchiſmes puiſſent remédier abſolument à l'inconvénient dont parle Mr *Locque*, à moins qu'on n'y faſſe entrer que des Articles de Foi non controverſez, que tous les Chrétiens expliquent de la même maniere. Et peut-être l'a-t'il entendu ainſi; car au fond des Enfans ne ſont guére capables, ſi je ne me trompe, de comprendre autre choſe dans la Religion que ces ſortes d'Articles.

chose bien digne d'être imitée; car enfin un tel Catéchisme est composé de paroles si solides, qu'aucun Chrétien ne peut nier qu'il ne soit bon que son Enfant commence à l'aprendre, dès qu'il sait par cœur l'Oraison Dominicale, le Symbole des Apôtres, & les dix Commandemens de Dieu. On peut lui en aprendre une Question chaque jour, ou chaque semaine, selon qu'il a la conception vive, & la mémoire heureuse. Après qu'il aura bien apris ce Catéchisme, de sorte qu'il puisse répondre promptement & nettement à toutes les Questions qui y sont contenuës, on fera bien de lui inculquer les Préceptes de Morale repandus dans la Bible, comme ce qui mérite le plus d'exercer sa mémoire, & qui peut lui tenir lieu d'une régle générale dont il pourra se servir durant tout le cours de sa vie.

§. CLXIII. Lorsqu'un Enfant sait bien lire, il est tems de lui aprendre à écrire; & pour cet effet on devroit lui enseigner, avant toutes choses, à bien tenir la Plume, & il faudroit même qu'il le sût faire parfaitement, avant que de lui permettre de tracer aucun caractere sur le Papier. Car non-seulement les Enfans, mais toutes les personnes qui veulent faire bien une chose, ne devroient jamais se trop hâter de la faire d'un seul coup, ni entreprendre de se perfectionner en même tems dans les deux parties d'une chose, s'il est possible de les aprendre séparément. Lorsqu'un Enfant a apris à bien tenir la Plume, c'est-à-dire, comme je crois, en-

Comment il faut aprendre à écrire aux Enfans.

tre le pouce & le doigt d'après ſeulement; mais ſur ce point vous ferez bien de conſulter quelque habile Maître à écrire, ou une autre perſonne qui écrive bien & vîte: Lors, dis-je, qu'un Enfant ſait bien tenir la Plume, il faudroit lui aprendre à bien dreſſer ſon Papier, & comment il doit placer ſon bras & tout le reſte du corps, par raport à la ſituation du Papier. Quand il eſt ſtilé à tout cela, le moyen de lui aprendre à écrire ſans beaucoup de peine, c'eſt d'avoir une planche où ſoient gravées les lettres du caractere que vous aimez le mieux: mais ſouvenez-vous de faire faire la lettre un peu plus groſſe que celle dont il doit écrire ordinairement, car naturellement on s'accoûtume peu à peu à écrire d'un caractere plus menu que celui qu'on avoit d'abord apris à former, & jamais d'un plus gros caractere. Cette planche étant gravée, comme je viens de dire, il en faut tirer, avec de l'encre rouge, pluſieurs exemplaires ſur des feuilles de bon Papier à écrire, de ſorte que l'Enfant n'ait autre choſe à faire que de paſſer ſur ces lettres rouges une Plume bien taillée, trempée dans de l'encre noire. Par ce moyen ſa main ſera bien-tôt accoûtumée à former ces lettres, ſi d'abord on lui montre par où il doit commencer, comment il doit former chaque lettre. Et quand il ſaura bien faire cela, il faut qu'il commence à écrire ſur de beau Papier. Voilà comment vous pouvez le dreſſer ſans peine à écrire en tel caractere que vous voudrez.

Un Enfant de

§. CLXIV. Lorſqu'un Enfant écrit bien & vîte, je croi qu'il ſeroit à propos

non-ſeulement qu'il continuât de s'exercer à écrire, mais qu'il s'apliquât auſſi à la Peinture, qui en pluſieurs occaſions eſt d'une grande utilité à un Gentilhomme, & ſur-tout, s'il voyage : car par le moyen de la Peinture on peut ſouvent repréſenter en peu de traits aſſemblez avec art, ce qu'on ne ſauroit exprimer & rendre intelligible par un aſſez long diſcours. Combien un Voyageur ne voit-il pas de bâtimens, de machines, & d'habits particuliers, dont il peut facilement conſerver, & faire connoître aux autres la figure, s'il a quelque adreſſe à peindre ? Au lieu qu'en ſe contentant de repréſenter ces choſes par de ſimples paroles, il eſt à craindre qu'on n'en perde l'idée, ou du moins qu'on n'en conſerve que des images fort imparfaites, par les plus exactes deſcriptions qu'on en pourra faire. Mon deſſein n'eſt pourtant pas de vous perſuader de faire de votre Fils un Peintre parfait ; car pour parvenir à une connoiſſance fort médiocre de cet Art, il faut conſumer beaucoup plus de tems qu'il n'en reſte à un jeune homme de bonne Maiſon, après qu'il s'eſt apliqué à ſes autres occupations plus importantes. Mais je croi qu'en peu de tems il pourra ſavoir autant de Perſpective & de Peinture qu'il lui en faut, pour repréſenter paſſablement ſur le Papier tout ce qu'il voit, excepté les viſages ; ſur-tout, s'il a du génie pour ces choſes. Car, pour le dire en paſſant, lorſque le génie manque à un Enfant, à moins qu'il ne s'agiſſe de certaines choſes deſquelles il eſt abſolu-

bonne Maiſon doit apprendre un peu à peindre.

ment néceſſaire qu'il ſoit inſtruit, il vaut mieux le laiſſer paſſer doucement par-deſſus une choſe, que de le chagriner inutilement pour l'obliger à la faire. C'eſt pourquoi en ceci, comme en tout ce qui n'eſt pas d'une abſoluë néceſſité, il faut s'en tenir inviolablement à la Régle qui ordonne de *ne rien faire en dépit de ſon génie* * nihil invitâ Minervâ.

* Horat. *de Arte Poët.*

De l'Art d'écrire par abréviations.

§. CLXV. Il y a un Art d'écrire par abréviations qui, à ce que j'ai oui dire, (1) n'eſt connu qu'en *Angleterre* : & peut-être jugera-t'on qu'il mérite d'être apris tant pour écrire promptement, ce qu'on ne voudroit pas oublier, que pour cacher ce qu'on ne ſouhaiteroit pas que tout le monde vît. Car lorſqu'on a une fois apris cette eſpéce de chiffre, on peut aiſément le varier à ſa fantaiſie pour ſon uſage particulier ; & par des caracteres plus abregez le conformer aux choſes à quoi l'on a deſſein de le faire ſervir. La méthode de M. *Rich* eſt la mieux imaginée de toutes celles que j'ai encore vûës : cependant je croi que qui entendroit la Grammaire & en conſidéreroit bien les régles pourroit per-

(1) C'eſt donc qu'on l'a laiſſé perdre, car cet Art étoit connu aux Romains ; & *Plutarque* nous aprend dans la Vie de *Caton d'Utique*, qu'on en attribuoit l'invention à *Ciceron*, qui ſous ſon Conſulat voulant recueillir des diſcours qu'on devoit faire dans le Sénat, plaça des Clercs en divers endroits du Sénat, après leur avoir enſeigné à faire certaines notes & abréviations qui en peu de traits valoient & repreſentoient beaucoup de lettres (je me ſers de la traduction d'*Amiot*) σημεῖα ἐν μικροῖς καὶ βραχέσι τύποις πολλῶν γραμμάτων δύναμιν ἔχοντα. C'eſt ce que *Ciceron* apelle lui-même *Notis ſcribere*, écrire par abréviations, *Epiſt.* XXXII. *ad Atticum*, Lib. XIII.

ectionner beaucoup cette Méthode, la endre plus facile & plus courte. Mais vous ie devez pas vous hâter de faire aprendre votre Enfant cet Art d'écrire par abréviations ; il ſuffit de lui enſeigner dans quelque occaſion favorable qui ſe preſente d'elle-même, après qu'il ſera tout-fait habitué à écrire couramment & d'un beau caractere. Car de jeunes Enfans n'ont guére beſoin de ce ſecret, & il ne faudroit pas qu'ils en fiſſent uſage avant que le pouvoir écrire parfaitement bien, & qu'ils ayent, comme on dit, la main rompuë à l'écriture.

§. CLXVI. Dès que votre Enfant ſaura parler Anglois, il eſt tems (1) qu'il aprenne quelqu'autre Langue ; & ſi je conſeille de commencer par *le François*, je ne serai contredit de perſonne. La raiſon de cela, c'eſt qu'on eſt accoutumé à la véritable Méthode d'enſeigner cette Langue aux Enfans, qui eſt de les faire toujours parler François en converſation, ſans leur embaraſſer l'Eſprit d'aucune Régle de Grammaire. On pourroit ſans peine montrer le Latin à un Enfant de la même maniere, ſi ſon Gouverneur ſe tenant toujours auprès de lui, ne lui parloit que Latin, & l'obligeoit à lui répondre dans la même langue. Mais parce que le François eſt un langue vivante, dont on ſe ſert ſur-tout en parlant, votre Enfant devroit l'aprendre avant tout autre, afin

Le François eſt la premiere Langue qu'on doit enſeigner à un Enfant qui ſait parler la Langue maternelle.

(1) Si l'Enfant eſt *François*, voyez dans la *Préface* ce qu'il faut ſubſtituer à ce que dit ici Mr *Locque*.

que les organes de la voix, qui dans cet âge encore tendre peuvent se remuer en tous sens, puisse être dressez à bien former les différens sons de cette Langue; & qu'ainsi votre Enfant se fasse une habitude de bien prononcer le François; ce qui devient toûjours plus difficile, plus il est différé.

Il faut après cela lui enseigner le Latin.

§. CLXVII. Lorsqu'il saura bien parler & bien lire en François, (ce qui dans la Méthode que nous venons de marquer s'aprend ordinairement en un ou deux ans,) il devroit commencer d'aprendre le Latin: & ici je ne puis assez m'étonner, que les Peres ayant vû le succès de la Méthode qu'on employe pour montrer le François aux Enfans, il ne leur soit pas venu dans l'esprit qu'on leur devroit aprendre le Latin de la même maniere, c'est-à-dire, en les faisant parler Latin, & en leur donnant à lire des Livres Latins. Il faudroit seulement prendre garde, que, tandis qu'un Enfant aprend ainsi des Langues Etrangeres en les parlant toûjours avec son Gouverneur, & en ne lisant devant lui que des Livres écrits en ces sortes de Langues, il n'oubliât pas à lire en Anglois: inconvénient que sa Mere ou quelque autre personne peut prévenir, en lui faisant lire chaque jour quelques endroits choisis de l'Ecriture Sainte, ou quelque autre Livre Anglois.

Abus qu'on commet en voulant faire

§. CLXVIII. Je regarde le Latin comme absolument nécessaire à un Enfant de bonne Maison; & la Coûtume, à qui rien ne peut résister, en a si bien fait une par-

ie de l'Education, qu'on le fait aprendre force de coups à des Enfans, qui dès qu'ils ſont ſortis du College, n'en font plus aucun uſage pendant tout le reſte de eur vie, ces pauvres malheureux emploirant ainſi avec beaucoup de déſagrément ne bonne partie de leur tems le plus précieux à une étude entiérement infructueuſe. Mais franchement, cette conduie eſt tout-à-fait abſurde : car n'eſt-ce pas ne choſe bien ridicule, qu'un Pere diſipe ſon argent, & conſume les plus beaux ours de ſon Fils pour lui faire aprendre le angage des *Anciens Romains*, quoiqu'il e deſtine à une profeſſion, où ne faiſant ucun uſage du Latin, il ne manque pas l'oublier bientôt le peu qu'il a aporté du College, & cela d'autant plus aiſément que de dix Enfans à peine en voit-on un qui n'ait de l'averſion pour cette Langue, à cauſe des mauvais traitemens où elle les expoſe? Pourroit-on le croire, ſi nous n'en voyons à tout moment des exemples parmi nous? pourroit-on, dis-je, ſe perſuader, qu'on forçât un Enfant à aprendre es Principes d'une langue dont il n'aura amais occaſion de ſe ſervir dans le genre de la vie qu'on a réſolu de lui faire embraſſer, & qu'on négligeât durant tout ce tems-là de lui aprendre à bien écrire, & à faire bien un compte, deux choſes très-utiles en toute ſorte d'état, & abſolument néceſſaires à la plûpart des Profeſſions? Mais quoique ces choſes, qui ſont d'un grand uſage dans les Métiers, dans le Négoce, & dans les affaires de cette vie, ne

Ne pas aprendre le Latin à toutes ſortes d'Enfans.

s'aprend que rarement, ou jamais, dans les Ecoles où l'on enſeigne le Latin ; cependant non-ſeulement les perſonnes de qualité y envoyent leurs plus jeunes Enfans, (1) qu'ils deſtinent au Négoce ; mais les Marchands eux-mêmes & les Fermiers ne manquent pas d'y envoyer les leurs, quoiqu'ils n'ayent ni le deſſein ni les moyens d'en faire des hommes de Lettres. Que ſi vous leur demandez, pourquoi ils font cela, cette queſtion leur paroîtra auſſi étrange, que ſi vous leur demandiez, pourquoi ils vont à l'Egliſe. La Coutume tient lieu de Raiſon ; & elle a ſi bien conſacré cette Méthode dans l'eſprit de ceux qui la croyent raiſonnable, qu'ils l'obſervent avec une eſpéce de Religion, comme ſi leurs Enfans ne pouvoient qu'à peine avoir une Education *orthodoxe*, à moins qu'ils n'aprennent la Grammaire de *Lilius*.

Moyen facile d'aprendre le Latin aux Enfans.

§. CLXIX. Mais que le Latin ſoit néceſſaire à certains Enfans, & qu'on le croïe néceſſaire à d'autres auſquels il n'eſt d'aucune utilité ; il eſt certain que la Méthode, dont on ſe ſert ordinairement dans les Ecoles pour l'enſeigner, eſt telle, qu'après l'avoir examinée, je ne ſaurois me réſoudre à en conſeiller la pratique. Les raiſons qu'on peut aporter contre cette Méthode ſont ſi claires & ſi preſſantes, que pluſieurs perſonnes de bon ſens, en

(1) En *Angleterre* on peut négocier ſans déroger ; de ſorte qu'on y voit quelquefois le Cadet d'une Famille Noble devenir *Comte* ou *Baron* par la mort de ſon aîné, après avoir donné pluſieurs années au Négoce.

ayant été frapées, ont effectivement abandonné la route ordinaire, ce qui ne leur a pas mal réussi, quoique la Méthode qu'ils ont employée, ne fût pas tout-à-fait la même que celle qui me paroît la plus facile de toutes, & qui, pour le dire en peu de mots, consiste à enseigner le Latin aux Enfans de la même maniere qu'ils aprennent l'Anglois, sans les embaraſſer de régles ni de Grammaire : car si vous y prenez garde, lorqu'un Enfant vient au Monde, le Latin ne lui est pas plus étranger que l'Anglois ; & cependant il aprend l'Anglois sans Maître, sans régles, & sans Grammaire. Il aprendroit sans doute le Latin de la même maniere, comme fit *Ciceron*, (1) s'il avoit toûjours auprès de lui une perſonne qui lui parlât cette langue. Et après qu'on a vû si souvent parmi nous qu'une Femme Françoise enseigne à une jeune Fille à parler & à lire parfaitement, en François dans un ou deux ans, sans le secours d'aucune Régle de Grammaire, & sans faire autre chose que lui parler cette Langue, je ne puis assez m'étonner que les Gens de qualité ayent négligé de se

(1) C'est ainsi que *Montagne* aprit le Latin, comme il le raconte lui-même assez au long dans ses Essais (*Liv. I. Chap. V.*) & avec tel succès „qu'il avoit plus „de six ans, avant qu'il entendit non plus de Fran„çois ou de Périgordin, que d'Arabesque : & sans art, „sans Livre, sans Gramm. ire ou précepte, sans fouet, „& sans larmes, j'avois apris du Latin, *ajoute-t'il*, „tout aussi pur que mon Maître d'Ecole le sçavoit : car „je ne le pouvois avoir mêlé ni altéré — Environ l'â„ge de 7. ou 8. ans, *dit-il dans le même chapitre*, je me „dérobois de tout autre plaisir, pour lire des Fables „de la Métamorphose d'*Ovide*, d'autant que cette Langue étoit la mienne maternelle.

ſervir de cette Méthode pour leurs Garçons, comme s'ils les croyoient d'un eſprit plus peſant & plus borné que leurs Filles.

§. CLXX. Si donc vous pouvez trouver une Perſonne qui ſache bien parler Latin, & qui veuille ſe tenir toûjours auprès de votre Fils, lui parler & le faire parler réglément cette Langue, ce ſeroit-là le moyen le plus naturel & le plus aiſé de la lui enſeigner: moyen d'autant plus eſtimable, à mon ſens, qu'outre qu'un Précepteur aprendra ainſi à votre Enfant, ſans le battre ou le quereller, une langue pour laquelle on envoye les Enfans dans une Ecole où ils ſont ſujets au foüet durant l'eſpace de ſix ou ſept ans, il pourra dans le même tems, non ſeulement lui former les mœurs & le jugement, mais encore l'inſtruire en pluſieurs Sciences, comme eſt une bonne partie de la *Géographie*, de l'*Aſtronomie*, de la *Chronologie*, de l'*Anatomie*, à quoi on peut ajoûter quelques morceaux de l'Hiſtoire, & la connoiſſance de toutes les autres choſes, qui tombent ſous les Sens, & qu'on peut aprendre ſans preſque d'autre ſecours que celui de la mémoire. Et dans le fond à ſuivre la véritable route dans nos Etudes, c'eſt par-là que nous devrions commencer; ce ſont là les choſes qui devroient ſervir de fondement à toutes nos connoiſſances, & non par des notions abſtraites de Logique & de Méthaphyſique qui ſont plus propres à amuſer l'eſprit qu'à le former, lorſqu'il commence à s'apliquer à la recherche de

a Vérité. Car après que les jeunes gens e ſont remplis la tête pendant un certain emps, de ces ſortes de ſpéculations ab- traites, ſans en retirer le fruit qu'ils en ſe- éroient, ils ſont portez à concevoir une hétive idée de la Science, ou bien d'eux- nêmes; ils ſont tentez de renoncer à l'E- ude, & d'abandonner tous leurs Livres, omme n'étant pleins que d'un vain fatras e paroles énigmatiques qui ne ſignifient ien : ou du moins de conclure que, s'il a dans leurs Livres quelque choſe de ſo- ide, ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour le omprendre. Qu'ainſi ne ſoit, je pourrois eut-être vous le confirmer par ma pro- re expérience. Entre les choſes qu'un jeu- ne-homme doit aprendre ſelon la Métho- le que je viens de dire, pendant que d'au- res Enfans de ſon âge ſont uniquement pliquez au Latin, & à des choſes qui ne egardent que le Langage, je pourrois nettre la *Géometrie*; car j'ai connu un jeu- ne Gentilhomme, élevé en partie de cet- e maniere, qui avant l'âge de treize ans ouvoit démontrer pluſieurs Propoſitions l'*Euclide*.

§. CLXXI. Mais ſi vous ne pouvez oint trouver de Précepteur qui parle ien Latin, & qui étant capable d'enſei- gner à votre Fils toutes ces Sciences, veuil- e le faire ſelon la Méthode que je viens l'indiquer, celle qui en aproche le plus, eſt la meilleure qu'on puiſſe enployer our bien inſtruire votre Fils; & voici à quoi elle ſe réduit. Prenez quelque Livre aiſé & agréable, comme vous diriez les

Fables d'Eſope; & après avoir écrit une ligne d'une de ces Fables, traduite en Anglois auſſi littéralement qu'il eſt poſſible, avec les mots Latins écrits dans une autre ligne préciſément ſur les mots Anglois auſquels ils répondent, faites lui lire & relire ces deux lignes chaque jour, juſqu'à ce qu'il entende parfaitement bien les mots latins. Faites-lui lire après cela une nouvelle Fable ſelon la même méthode, juſqu'à ce qu'il l'entende auſſi parfaitement bien, ſans pourtant négliger ce qu'il a déja apris exactement, mais le lui faiſant répéter quelquefois, afin qu'il ne l'oublie pas. Et lorſqu'il vient à écrire, donnez-lui ces Fables à copier; par où non ſeulement il exercera ſa main, mais il avancera dans la connoiſſance de la langue latine. Comme cette méthode d'enſeigner le latin à un Enfant eſt plus imparfaite que celle qui conſiſte à le lui enſeigner par l'uſage en lui parlant ſimplement cette langue, il eſt bon que d'abord votre Enfant aprenne bien par cœur les *Conjugaiſons des Verbes*, & enſuite les *Déclinaiſons des Noms & des Pronoms*, car cela pourra ſervir à lui faire connoître le génie & le tour de la langue latine, où la ſignification des Verbes & des Noms varie, non pas comme (1) dans les langues moder-

(1) Mr *Locque* a jugé ſans y penſer des autres Langues par la ſienne. Il eſt vrai qu'en Anglois differentes perſonnes des Verbes n'ont en chaque tems que peu de terminaiſons differentes. Mais il n'en eſt pas de même des Langues Françoiſe, Italienne, Eſpagnole, &c. car dans les Verbes de ces Langues les diverſes perſonnes des Tems ſont preſque toujours diſtin-

nes par des particules qui les précédent, mais par le moyen de la différente terminaiſon des dernieres Syllabes. Votre enfant n'a pas beſoin, à mon avis, d'aprendre autre choſe de la Grammaire Latine, juſqu'à ce qu'il puiſſe lire de lui-même * la Grammaire de *Sanctius* avec les notes de *Sciop-pius*, & de *Perizonius*.

* Intitulée *Franciſci Sanctii Minerva.*

Une autre choſe qui, je penſe, mérite bien d'être obſervée lorſqu'on inſtruit des Enfans, c'eſt que s'ils viennent à être arrêtez par quelque difficulté, il ne faut pas les embarraſſer davantage en exigeant qu'ils s'en tirent d'eux-mêmes; en leur demandant, par exemple, quel eſt le nominatif de la phraſe qu'ils doivent conſtruire, ou ce que veut dire *aufero*, pour leur en faire conclure ce que ſignifie *abſtulere*, &c. lors qu'ils ne peuvent pas répondre promptement à ces ſortes de queſtions. On ne fait par-là que perdre du tems à les diſtraire, car lorſqu'ils ont l'Eſprit attentif à ce qu'ils font, on doit les tenir en bonne humeur, & leur rendre les choſes auſſi aiſées & auſſi agréables qu'il eſt poſſible. C'eſt pourquoi s'ils ſont arrêtez par quelque difficulté, & qu'ils ayent envie de paſſer ou-

guées par des terminaiſons differentes; *en François*, J'ai, tu as, il a: Nous avons, vous avez, ils ont: *En Italien*, Io, amo, tu ami, egli ama; Noi amiamo, voi amate, coloro amano, *& en Eſpagnol*, Hablo, hablas, habla: Hablamos, hablais, hablan. J'ai oüi dire que c'eſt la même choſe *en Allemand*.

La remarque de M. *Locque* eſt abſolument véritable à l'égard des Noms, qui dans nos Langues modernes n'ont pas leur cas diſtinguez par différentes terminaiſons comme dans les Langues Greque & Latine,

tre, aidez-les promptement à la ſurmonter ſans les cenſurer ou les quereller, vous reſſouvenant qu'en cette occaſion des manieres rudes & ſévéres ne viennent que d'orgueil, ou d'un eſprit chagrin dans le Maître qui attend que de ſimples Enfans comprennent d'abord les choſes auſſi bien que lui; au lieu de conſidérer qu'il eſt de ſon devoir de leur donner de bonnes habitudes, & non pas de leur inculquer des Régles, qui ſont de peu d'uſage pour la conduite de notre vie, ou du moins tout-à-fait inutiles à des Enfans qui ne les ont pas plûtôt entenduës qu'ils les oublient. J'avouë que dans les Sciences déſtinées à exercer leur Raiſon, cette Méthode peut être variée quelquefois, & qu'il eſt bon de leur propoſer des difficultez de tems en tems, afin d'exciter leur attention, & d'accoûtumer leur eſprit à faire uſage de ſes propres forces & de ſa *ſagacité* en fait de raiſonnement. Avec tout cela je ne croi point qu'il ſoit néceſſaire de mettre des Enfans à cette épreuve, quand ils ſont fort jeunes, ou qu'ils commencent d'aprendre quelque Science que ce ſoit; car alors tout eſt difficile par ſoi-même; & le grand art d'un Maître conſiſte à leur rendre les choſes auſſi aiſées qu'il peut. Du reſte, on n'a jamais moins d'occaſion de les embaraſſer que lorſqu'on leur enſeigne des Langues. Car comme les Langues s'aprennent par uſage & par mémoire, on ne les parle parfaitement bien qu'après avoir entierement oublié les Régles de la Grammaire. Je conviens pourtant que quelquefois la

Grammaire d'une Langue doit être étudiée avec beaucoup de ſoin : mais c'eſt ſeulement par un homme fait qui veut entendre cette Langue en Critique, ce qui n'appartient qu'à un Savant de profeſſion. Car pour un Gentilhomme, s'il doit étudier quelque Langue, tout le monde conviendra, je penſe, que celle de ſon Païs qu'il doit étudier, afin de pouvoir attendre avec la derniere exactitude un langage dont il a inceſſamment beſoin.

Voici encore une autre raiſon pourquoi les Maîtres, au lieu de faire de nouvelles difficultez à leurs Ecoliers, devroient leur aplanir le chemin, & les aider au plûtôt à paſſer plus avant, dès qu'ils voyent que quelque choſe les arrête, & qu'ils ne ſauroient marcher d'eux-mêmes. L'Eſprit des Enfans eſt foible, & d'une capacité ſi bornée, que pour l'ordinaire ils ne peuvent recevoir qu'une ſeule penſée à la fois. Tout ce qu'un Enfant a dans la tête, l'occupe alors tout entier, principalement ſi ce ſont des penſées auſquelles il eſt entraîné par quelque paſſion. Ainſi, lorſqu'un Maître fait leçon à ſes Ecoliers, il devroit trouver moyen de leur fixer l'eſprit aux choſes qu'il leur enſeigne, & les détourner adroitement de toute autre penſée, afin que ce qu'il veut leur mettre dans la tête, puiſſe y entrer plus aiſément, & être reçu avec attention, ſans quoi il échape tout auſſi-tôt. Le tempérament des Enfans leur rend l'eſprit diſtrait & volage. Ils ne ſont arrêtez que par la nouveauté. Ils ſe paſſionnent d'abord pour tout ce

qui ſe preſente à eux pour la premiere fois; & en auſſi peu de temps ils s'en dégoûtent. Une même choſe ne leur plaît pas long-temps; de ſorte que preſque tout leur plaiſir conſiſte dans le changement, & dans la variété. La diſpoſition contraire eſt directement opoſée à l'état naturel de leur eſprit qui voltige ſans ceſſe de penſée en penſée. Soit que cela vienne du tempérament de leur cerveau, ou de la vicacité & de l'inſtabilité des Eſprits animaux ſur leſquels l'Ame n'a pas encore acquis un empire abſolu, il eſt viſible que les Enfans ont de la peine à tenir leur eſprit attaché à quoi que ce ſoit. Une longue attention eſt une des plus rudes taches qu'on puiſſe leur impoſer; & par conſéquent, qui veut les engager à s'apliquer, devroit tâcher de leur rendre ce qu'il leur propoſe, auſſi agréable qu'il eſt poſſible; du moins il devroit prendre ſoin de ne l'accompagner d'aucune idée choquante, ou capable de leur inſpirer de la frayeur. Si les Enfans ne vont faire leçon avec une eſpéce de goût & de plaiſir, ce n'eſt pas merveille qu'à tout moment leurs penſées s'éloignent de ce qui leur déplaît, pour chercher à ſe répandre ſur des objets plus agréables après leſquels ils courront infailliblement.

Je ſai qu'ordinairement les Précepteurs ont recours aux châtimens & aux cenſures pour engager leurs Ecoliers à être attentifs, & pour fixer leur eſprit à ce qu'ils leur enſeignent, dès qu'ils les ſurprennent dans la moindre diſtraction. Mais cette Mé-

thode ne peut que produire un effet tout contraire. Car des coups ou des paroles paſſionnées de la part d'un Précepteur rempliſſent auſſi-tôt d'épouvante l'eſprit de l'Ecolier, à tel point qu'il n'eſt ſuſceptible d'aucune autre impreſſion. Et il n'y a, je crois, perſonne qui en liſant ceci ne puiſſe ſe reſſouvenir de l'effet qu'un tel traitement a produit en lui, comment par des paroles emportées ou impérieuſes, ſon Pere, ſa Mere ou ſon Précepteur lui ont troublé l'eſprit à tel point, que durant un certain tems il ne ſavoit preſque ce qu'on lui diſoit ni ce qu'il diſoit lui-même, perdant tout d'un coup l'idée du ſujet qui l'occupoit alors, & devenant tout-à-fait incapable de donner ſon attention à quelque autre choſe.

A la vérité il faut que les Parens & les Précepteurs inſpirent aux Enfans qui ſont ſous leur direction, une crainte reſpectueuſe qui ſoit le fondement de l'autorité qu'ils doivent prendre ſur eux : c'eſt par là qu'ils doivent les gouverner. Mais après avoir pris cet aſcendant, ils devroient s'en ſervir avec beaucoup de modération, & ne pas ſe rendre ſi redoutables à ces foibles Créatures qu'elles ne puiſſent les voir ſans pâlir. Un gouvernement ſévere ſera peut-être moins pénible pour le Maître, mais il ſera de fort peu d'uſage à l'Ecolier. Des Enfans ne ſauroient aprendre quoique ce ſoit, tandis qu'ils ſont troublez par quelque paſſion & ſur tout par la crainte, qui fait plus d'impreſſion qu'aucune autre ſur leurs eſprits encore foibles & délicats. Ayez donc ſoin

de leur maintenir l'eſprit dans un doux calme, ſi vous voulez qu'ils profitent de vos inſtructions. Il eſt auſſi impoſſible de graver des caracteres réguliers dans une Ame agitée de frayeur, que de bien écrire ſur un Papier tremblant.

Le grand art d'un Maître conſiſte à rendre l'eſprit de ſon Ecolier attentif. Ce point une fois gagné, il eſt aſſûré d'avancer autant que la capacité de celui qu'il enſeigne peut le permettre : & ſans cela il a beau ſe tourmenter, toute ſa peine ne produira que très-peu, ou point du tout de fruit. Pour en venir-là, il devroit faire comprendre à ſon Diſciple (autant qu'il eſt poſſible,) l'utilité de ce qu'il enſeigne, & lui faire voir par ce qu'il a déja apris, qu'il peut faire quelque choſe qu'il ne pouvoit pas faire auparavant, quelque choſe qui lui donne un avantage réel ſur ceux qui l'ignorent. Il faudroit, outre cela, qu'il accompagnât toutes ſes inſtructions de beaucoup de douceur; & que par une certaine tendreſſe qui éclatât dans toute ſa conduite, il lui fit ſentir qu'il l'aime ſincérement, qu'il n'a autre choſe en vûë que ſon bien; car c'eſt par-là ſeulement que l'Enfant de ſon côté concevra de l'amour pour ſon Maître, & ſera porté à écouter ſes leçons & à goûter ce qu'il lui enſeigne.

Le ſeul vice qui mérite un traitement ſévere, c'eſt l'opiniâtreté. Pour les autres fautes, il faudroit en corriger les Enfans par la douceur : & ſans doute rien n'eſt plus propre à faire impreſſion ſur un eſ-

prit bien intentionné que des paroles affables & encourageantes, qui même préviendront en grande partie cette obſtination qu'un traitement rude & impérieux produit ſouvent ſur des Ames bien faites & généreuſes. Il eſt vrai que l'obſtination & la négligence volontaire doivent être réprimées à quelque prix que ce ſoit, même à force de coups, ſi l'on n'en peut venir à bout autrement. Mais je ſuis fort porté à croire que l'opiniâtreté de l'Ecolier eſt ſouvent un effet de la mauvaiſe humeur du Maître; & que la plûpart des Enfans auroient rarement mérité d'être battus, ſi une ſéverité mal-entenduë ne les eût rendu méchans, & ne leur eût inſpiré de l'averſion pour leur Maître, & pour tout ce qui vient de ſa part.

Les Enfans ſont naturellement imprudens, oublieux, inconſtans & volages; c'eſt pourquoi lorſqu'on ne remarque pas qu'ils tombent volontairement dans ces ſortes de défauts, il faut leur en parler avec douceur, & les engager peu à peu & avec le tems à s'en corriger. Mais ſi chaque mépriſe de cette eſpéce qu'ils viendront à commettre, leur attire des cenſures aigres & des reproches pleins d'emportement, ils ſeront ſi ſouvent expoſez à cette bourraſque, que le Maître deviendra un ſujet continuel de terreur & d'inquiétude à ſes Diſciples; ce qui ſeul ſuffit pour empêcher qu'ils ne profitent de ſes leçons, & pour rompre toutes ſes meſures.

Il eſt donc à propos que l'Empire qu'il a pris ſur eux, ſoit ſi fort temperé de té-

moignages constans de tendresse & de bonne volonté, que l'affection les anime à faire leur devoir, & leur fasse trouver de la satisfaction à obéïr à ses ordres. Par ce moyen ils aprocheront de leur Précepteur avec plaisir; ils l'écouteront comme un ami qui les chérit, & qui se donne de la peine pour leur bien; pendant tout le tems qu'ils seront avec lui, ils auront par cela même l'esprit libre & aisé, qui est l'unique disposition où leur Ame est capable de recevoir de nouvelles instructions, de goûter & de retenir ce qu'on lui propose, sans quoi tout ce qu'ils font avec leur Maître, c'est peine perduë, c'est un travail frivole, qui produit bien de l'inquiétude & peu de profit.

§. CLXXII. Mais pour revenir à notre méthode d'enseigner le latin, après que votre Enfant aura acquis une connoissance médiocre de cette langue, en lisant du latin entrelacé avec de l'anglois, comme nous venons de l'expliquer, on peut commencer à lui mettre entre les mains quelque autre livre latin, d'un stile aisé comme *Justin* ou (1) *Eutrope*: & pour faire qu'il le lise avec moins de dégoût, & qu'il l'entende plus aisément, vous pouvez l'aider, s'il le souhaite, par le moyen d'une Traduction Angloise. Et ici personne ne doit s'épouvanter de l'objection qu'on pourroit faire, c'est que suivant cette méthode un Enfant n'aprendra le Latin que

(1) Il faut sans doute commencer par *Eutrope* qui est beaucoup plus aisé que *Justin*, & pour le stile, & pour la matiere.

par routine : puiſqu'à bien examiner cette Objection, il paroît que bien loin d'être contraire à cette méthode, elle ſert à en faire voir la ſolidité. Car ce n'eſt que par routine, qu'on doit aprendre les langues ; & ſi un homme ne parle pas parfaitement Latin, ou François, ou Anglois, *&c.* par routine, en ſorte qu'après avoir penſé à ce qu'il veut dire, il attrape auſſitôt, ſans le ſecours d'aucune Régle de Grammaire, les expreſſions propres & les tours particuliers de cette langue, on ne ſauroit dire d'un tel homme qu'il la parle bien, & qu'il y ſoit tout-à-fait habile. Et je voudrois bien que quelqu'un me nommât une Langue qu'on pût aprendre ou parler comme il faut, par de ſimples régles de Grammaire. Les langues n'ont pas été faites par régle, ou par art, mais par accident, & par le commun uſage du Peuple. Ainſi, qui les veut bien parler, n'a point d'autre régle à ſuivre que l'uſage ; & rien ne peut lui ſervir dans cette rencontre que ſa Mémoire, & une habitude de parler comme ceux qui ſont en réputation de parler purement, ce qui exprimé en d'autres termes, ne ſignifie autre choſe que parler par routine.

§. CLXXIII. Quoi ! me dira-t'on peut-être ici, la Grammaire n'eſt-elle donc de nul uſage ? Ceux qui ont fait tant d'obſervations ſur les langues, qui ont pris tant de peine pour les réduire à certaines régles, qui ont tant écrit ſur les Déclinaiſons & les Conjugaiſons, ſur les Concordances & la Syntaxe, ont-ils perdu leur peine ? De quel uſage eſt la Grammaire, quand on devroit l'étudier.

Et a-t'on lû & apris leurs Ouvrages inutilement ? Je ne dis pas cela : la Grammaire a auſſi ſes uſages. Mais je crois être en droit de dire qu'on en fait une plus grande affaire qu'il n'eſt beſoin, & un ſujet d'embarras pour ceux à qui l'étude de la Grammaire n'apartient point du tout. J'entens les Enfans de l'âge de ceux qu'on embarraſſe communément de cette étude dans les Ecoles publiques.

Il eſt de la derniere évidence qu'il ſuffit pour les entretiens ordinaires & pour les affaires communes de la vie, de n'aprendre les Langues que par l'uſage. On voit même que par ce ſeul moyen, les Dames & tous ceux qui ont paſſé leur tems avec des gens polis & bien élevez, parviennent ſans étude & ſans aucune connoiſſance de la Grammaire à parler la Langue de leur Païs avec beaucoup d'élégance & de politeſſe. Combien n'y a-t'il pas de Dames, qui ſans ſavoir ce que c'eſt que *tems*, *participe*, *adverbe* & *prépoſition*, s'expriment en termes auſſi propres, & d'une maniere auſſi correcte, je ne dirai pas qu'aucun Maître d'Ecole, car ce ſeroit leur faire un fort mauvais compliment, mais que la plûpart des Gentilshommes qui ont étudié ſelon la méthode établie dans les Colléges ? Vous voyez par-là qu'en certains cas on peut fort bien ſe paſſer de Grammaire. La queſtion eſt donc de ſavoir *à qui & quand elle doit être enſeignée*. Sur quoi je remarquerai qu'en premier lieu, il y a des perſonnes qui aprennent les Langues pour le commerce de la vie, & pour s'en-

tre-communiquer leurs penſées dans des entretiens ordinaires, ſans prétendre en faire aucun autre uſage. Dans ce deſſein la méthode originale d'aprendre les Langues par la converſation non-ſeulement ſuffit, mais doit être préferée à toute autre comme la plus prompte & la plus naturelle. On peut donc dire qu'à cet égard la Grammaire n'eſt pas néceſſaire. C'eſt de quoi ſeront forcez de convenir pluſieurs de mes Lecteurs qui entendent ce que je dis ici, & qui converſant avec d'autres *François* (1) les entendent fort bien, ſans avoir jamais apris la Grammaire Françoiſe. Et c'eſt, je croi, le cas où ſe trouve ſans comparaiſon la plus grande partie des hommes dans les différentes parties du monde, parmi leſquels je ne ſai s'il y en a un ſeul qui ait apris ſa Langue maternelle par régles.

2. Il y a d'autres perſonnes qui font la plûpart de leurs affaires dans ce monde par le ſecours de leur Langue & de leur plume; & à de telles gens il eſt convenable, pour ne pas dire néceſſaire, de parler proprement & correctement, afin de faire entrer leurs penſées dans l'eſprit des autres hommes avec plus de facilité, & de telle ſorte qu'elles y faſſent plus d'impreſſion. Et à cet égard on ne juge pas qu'il ſoit indifférent de quelque maniere qu'un

(1) J'ai été obligé de mettre ici à la place des *Anglois* dont parloit l'Auteur, les *François* dont on peut fort bien dire la même choſe, quoiqu'en *France* on s'aplique avec un ſoin tout particulier à polir & à enrichir la Langue, ce qui eſt aſſez négligé en *Angleterre*, s'il en faut croire Mr *Locque* qui le dit expreſſement dans la ſuite.

Gentilhomme s'exprime, pourvû qu'il ſe faſſe entendre. Il faut donc qu'entr'autres moyens propres à le perfectionner dans l'art de parler, il étudie la Grammaire; mais ce doit être celle de ſa propre langue, dont il ſe ſert conſtamment, afin qu'il puiſſe entendre toutes les fineſſes de la langue de ſon Païs, & la parler exactement, ſans bleſſer les oreilles de ceux avec qui il s'entretient, par des ſoleciſmes & des irrégularitez choquantes. C'eſt, dis-je, dans cette vûë que la Grammaire eſt néceſſaire aux hommes : mais c'eſt ſeulement celle de leur langue maternelle; & qui même n'eſt néceſſaire qu'à ceux qui veulent prendre la peine de cultiver leur langue, & de perfectionner leur ſtile. Je laiſſe à juger ſi ce n'eſt point-là ce que tout Gentilhomme devroit faire, puiſqu'on regarde comme une choſe fort mal-ſéante à une perſonne de ce rang, de ne pouvoir parler correctement & en termes propres, & que pour l'ordinaire un Gentilhomme ſujet à ce défaut, paſſe dans le monde pour avoir été mal élevé, & avoir fréquenté des Compagnies fort au-deſſous de ſa condition. Si cela eſt ainſi, comme je le ſupoſe, il y a lieu de s'étonner qu'en *Angleterre* on force ces jeunes-gens de bonne Maiſon à aprendre la Grammaire des langues mortes, & qu'on ne leur parle jamais de la Grammaire de leur langue maternelle. Ils ſont ſi éloignez d'en aprendre les régles qu'ils ne ſavent pas même qu'il y ait une Grammaire Angloiſe. On ne leur dit jamais que leur langue méri-

te

te qu'ils s'apliquent à la cultiver, quoiqu'ils en ayent besoin tous les jours; & que l'on juge d'eux en bien ou en mal dans la suite de leur vie par la maniere dont ils la parlent poliment ou grossiérement. Cependant on leur fait employer bien du tems à étudier la Grammaire de certaines Langues, dont aparemment ils n'auront jamais occasion de se servir, ni pour parler, ni pour écrire; ou s'ils s'y trouvent obligez par accident, on leur pardonnera aisément les fautes qu'ils pourront commettre. Un *Chinois* qui seroit informé de cette méthode, s'imagineroit sans doute, que tous nos jeunes Gentilshommes sont destinez à être Professeurs en Langues mortes, ou en Langues étrangeres, & non à ménager des affaires publiques, & particulieres dans leur propre Langue.

Il y a une troisiéme sorte d'hommes qui s'apliquent à deux ou trois Langues mortes, & ausquelles on donne communément le titre de *Langues Savantes*; qui en font leur étude, & se piquent d'en avoir une grande connoissance. Sans doute, tous ceux qui se proposent d'aprendre quelque Langue dans cette vûë, & qui veulent en pénétrer toutes les délicatesses en vrais Critiques, doivent étudier exactement la Grammaire de cette Langue. Je serois fâché qu'on prît ici mes paroles à contre-sens, comme si je prétendois mépriser le Grec & le Latin. Je conviens que ces Langues sont excellentes & d'un grand usage, & qu'en *Europe* un homme qui les ignore, ne peut être mis au rang des Sa-

vans : mais toute la connoiſſance qu'un Gentilhomme prétend ordinairement recueillir pour ſon uſage des Livres Grecs & Latins, je m'imagine qu'il peut l'acquerir, ſans une étude grammaticale de ces Langues; de ſorte que la ſimple lecture de ces Livres ſuffira à les lui faire entendre autant qu'il en a beſoin. Il pourra enſuite déterminer lui-même combien il lui importe d'aprendre plus particulierement la Grammaire & les délicateſſes de l'une de ces Langues, s'il vient à s'engager dans la recherche de quelque matiere qui éxige cette connoiſſance plus exacte. Et c'eſt ce qui me conduit à la ſeconde partie de notre Queſtion qui eſt, *En quel tems on devroit enſeigner la Grammaire*; à quoi il eſt aiſé de ſatisfaire en diſant ſur les fondemens déja poſez, que ſi la Grammaire d'une Langue doit être enſeignée, ce doit être à une perſonne qui ſache déja parler cette Langue; car autrement je ne vois pas qu'il puiſſe l'aprendre. Cela paroît du moins évident par la pratique des anciens Peuples, qui ont été les plus ſages & les plus ſavans, puiſque chez eux une partie de l'Education conſiſtoit à cultiver leur propre Langue, & non pas des Langues étrangeres. Les *Grecs* traitoient de Barbares toutes les autres Nations du Monde, & mépriſoient leurs Langues. Et quoique le Savoir des *Grecs* ait été en crédit chez les *Romains* vers les derniers tems de leur République, c'étoit pourtant à l'étude de la Langue Latine que s'apliquoit la jeuneſſe Romaine. Comme ils devoient fai-

re uſage de leur Langue maternelle, c'eſt dans cette Langue qu'on avoit ſoin de les inſtruire & de les exercer.

Mais pour déterminer d'une maniere plus préciſe le vrai tems d'aprendre la Grammaire, je ne vois pas par quelle bonne raiſon elle devroit faire l'étude de qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt en qualité d'introduction à la Rhétorique. Lorſqu'on trouve à propos de diſpoſer quelqu'un à prendre la peine de polir ſon langage, & de parler mieux que le Peuple & les gens ſans lettres, c'eſt alors qu'il faut lui aprendre les régles de la Grammaire, & non pas auparavant. Car puiſque la Grammaire doit enſeigner aux hommes non à parler, mais à parler correctement & ſelon les régles de la Langue, en quoi conſiſte une partie de l'éloquence, la premiere de ces choſes n'eſt pas d'un grand uſage à qui n'a pas beſoin de l'autre, je veux dire qu'où la *Rhétorique* n'eſt pas néceſſaire, on peut fort bien ſe paſſer de la *Grammaire*. Je ne ſaurois voir pourquoi celui qui n'a pas deſſein d'être Critique dans la Langue Latine, ou de faire des Diſcours & d'écrire des Lettres en Latin, perdroit du tems & ſe tourmenteroit à étudier la Grammaire Latine. Si quelqu'un ſe trouve engagé ou par néceſſité ou par inclination à étudier à fond une Langue étrangere, & à en aprendre exactement toutes les délicateſſes, ce ſera aſſez tems pour lui d'en parcourir alors la Grammaire. Mais ſi tout l'uſage qu'il prétend en faire, ſe réduit à entendre quelques Livres écrits en cette Langue

ſans vouloir acquerir une connoiſſance critique de la Langue même, la ſimple lecture de ces Livres ſuffira pour cela, comme j'ai déja dit, ſans qu'il ait beſoin de ſe charger l'eſprit de je ne ſai combien de régles & de recherches épineuſes de Grammaire.

En montrant aux Enfans la Langue Latine, il faut leur aprendre des choſes.

§. CLXXIV. Supoſant donc que votre Enfant commence à étudier ſelon la Méthode que je viens de propoſer, je penſe que pour l'exercer à l'écriture, il eſt bon qu'il traduiſe quelquefois du Latin (1) en Anglois. Mais comme l'étude du Latin n'eſt qu'une étude de mots; occupation peu agréable, & à un jeune homme & à un homme fait, joignez-y autant de connoiſſances réelles que vous pourrez, en commençant toûjours par les choſes qui tombent le plus ſous les ſens, comme eſt la connoiſſance des Mineraux, des Plantes & des Animaux, & particulierement des Arbres fruitiers, de leurs différentes eſpéces, & de la maniere de les provigner. Ce ſont des choſes dont un Enfant peut aprendre une bonne partie, & qui ne lui ſeront pas inutiles, quand il ſera homme fait. Il faut ſur tout lui enſeigner la Géographie, l'Aſtronomie & l'Anatomie. Mais quoi que ce ſoit que vous lui apreniez, aïez toûjours ſoin de ne pas l'embarraſſer de trop de choſes à la fois: de ne lui faire une affaire que de tout ce qui touche directement la Vertu, ou de ne le cenſurer de rien que de ce qui eſt un véritable vice, ou qui ſem-

(1) Ou en François, s'il eſt *François*.

ble tendre à quelque choſe de vicieux.

§. CLXXV. Mais ſi, après tout cela, il eſt deſtiné à aller à une Ecole publique pour y aprendre le Latin, c'eſt en vain que je vous parlerois de la Méthode qu'il me ſemble qu'on devroit obſerver dans les Ecoles ordinaires, car vous devez vous ſoûmettre à l'ordre que vous y trouverez établi; & ne pas vous imaginer qu'on le changera en faveur de votre Fils. Cependant tâchez d'obtenir, ſi vous pouvez, qu'on ne lui faſſe point faire de Diſcours en Latin, ou du moins de Vers de quelque ſorte qu'ils ſoient. Pour gagner ce point, déclarez expreſſément que vous n'avez pas deſſein de faire de votre Fils un Orateur ou un Poëte Latin, que vous ſouhaitez ſimplement qu'il puiſſe bien entendre les Auteurs Latins; & que vous remarquez que ceux qui enſeignent quelque Langue moderne, n'occupent jamais leurs Ecoliers à faire des Diſcours ou des Vers en François ou en Italien, leur unique affaire étant de leur montrer la Langue, & non de leur rendre l'eſprit inventif.

Mauvaſe coutume établie dans les Ecoles de faire compoſer aux Enfans des diſcours en Latin.

§. CLXXVI. Mais avant que de paſſer outre, je vais vous dire un peu plus diſtinctement pourquoi je ne voudrois pas qu'on fit faire à votre Enfant des Diſcours & des Vers Latins. Et prémierement pour ce qui eſt des Diſcours, je ſai que la coûtume qu'on a dans les Ecoles d'en faire compoſer aux Enfans, eſt fondée ſur le prétexte de leur procurer quelque utilité, c'eſt-à-dire de leur aprendre à parler poliment & exactement ſur toute ſorte de ſu-

jets ; ce qui ſeroit, je l'avouë, fort conſidérable, ſi on pouvoit y venir par ce moyen-là ; car rien ne ſied mieux à un homme de bonne Maiſon, ni n'eſt plus utile dans tout le cours de la vie, que de ſavoir parler bien & à propos dans l'occaſion. Mais je ſoûtiens que les Diſcours qu'on a accoûtumé de faire faire aux Enfans dans les Ecoles, ne ſervent point du tout à cela. Vous n'avez, pour en être convaincu, qu'à conſidérer à quoi eſt obligé un jeune Enfant dans ce cas-là ; c'eſt à compoſer un Diſcours ſur quelque ſentence Latine, comme celle-ci * *Omnia vincit Amor*, ou cette autre, † *Non licet in Bello bis peccare*, &c. Le pauvre Enfant qui n'a aucune connoiſſance des choſes dont il doit parler, (ce qui ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de réflexions) eſt obligé de mettre ſon eſprit à la torture, pour trouver quelque choſe à dire ſur un ſujet qui lui eſt entierement inconnu, en quoi les Maîtres traitent les Enfans d'une maniere à peu près auſſi tirannique que *Pharaon* traita les *Iſraëlites*, en leur ordonnant, pour ainſi dire, de faire des briques avant que d'avoir des matériaux. Auſſi arrive-t'il ordinairement dans ces ſortes de rencontres, que ces pauvres Enfans ont recours à d'autres Ecoliers plus habiles qu'eux, avec ces mots à la bouche, *faites-moi*, *je vous prie*, *quelque choſe qui ait du ſens ſur telle ou telle matiere* : expédient qui n'eſt peut-être pas moins raiſonnable que ridicule ; car il n'eſt pas facile de ſe déterminer ſur cette plaiſante queſtion. Avant

* C'eſt à dire, l'Amour vient à bout de tout

† Dans la guerre il n'eſt pas permis de commettre deux fois la même faute.

qu'un Homme ſoit capable de traiter un ſujet, il faut néceſſairement que ce ſujet lui ſoit connu; ou du moins c'eſt une auſſi grande folie de l'obliger à en parler, que d'obliger un Aveugle à parler des couleurs, ou un Sourd de Muſique. Et ſi quelqu'un s'aviſoit de ſolliciter une perſonne qui n'auroit aucune connoiſſance de nos Loix, à diſputer contre quelque Theſe de Droit, ne diriez-vous pas qu'il auroit l'eſprit un peu déreglé? Or qu'eſt-ce, je vous prie, que des écoliers comprennent dans les matieres qu'on leur propoſe ordinairement à traiter dans le deſſein d'exciter & d'exercer leur imagination?

§. CLXXXVII. Conſidérez enſuite, quelle eſt la Langue dont les Enfans ſe ſervent pour compoſer ces ſortes de diſcours; c'eſt la Langue Latine, c'eſt-à-dire une Langue étrangere dans leur Païs, & qui depuis long-tems, n'eſt plus en uſage en aucun endroit du monde; une Langue en laquelle votre Enfant n'aura de ſa vie occaſion de faire un diſcours après être devenu homme fait; car pour un homme qui eſt obligé à cela, il y en a mille qui ne ſe trouvent jamais dans cette néceſſité; une Langue enfin dont les expreſſions ſont ſi différentes de celles de notre Langue, qu'une perſonne qui en connoîtroit toutes les fineſſes, n'auroit guéres plus de diſpoſition à parler Anglois plus purement & plus facilement. D'ailleurs, ſelon la coûtume d'*Angleterre*, nous avons ſi peu d'occaſions de faire des diſcours

dans notre propre Langue, quelque affaire que nous ayons entre les mains, que je ne vois pas quel prétexte on peut avoir dans nos Ecoles d'apliquer les Enfans à cette espéce d'exercice, à moins qu'on ne supose qu'en composant des discours Latins, ils aprendront à bien parler Anglois sur le champ. Pour moi, je croirois plûtôt que le véritable moyen de dresser à cela de jeunes Gentilshommes, lorsqu'ils sont dans un âge capable d'un tel exercice, seroit de leur proposer quelque Question raisonnable & utile, sur laquelle on les fit parler sur le champ, ou après y avoir un peu songé, sans écrire quoique ce soit. Et pour voir les effets de cette méthode, considérons, je vous prie, qui sont ceux qui dans les occasions parlent le mieux sur quelque affaire contestée, ou ceux qui ont accoûtumé de composer & d'écrire par avance ce qu'ils doivent dire, ou bien ceux qui n'ayant leur esprit apliqué qu'à la chose, afin de la bien comprendre autant qu'ils en sont capables, se font une habitude de parler sur le champ? Je m'assûre qu'à en juger par-là, on ne sera pas fort porté à croire que le véritable moyen de rendre un jeune Gentilhomme propre aux affaires de la vie, soit de l'accoûtumer à étudier & à composer des discours sur différens sujets.

§. CLXXVIII. Mais vous me direz peut-être, qu'on ne fait composer des discours aux Enfans qu'afin qu'ils aprennent mieux le Latin. A la vérité c'est à quoi on doit proprement s'attacher dans les

Ecoles; mais ces sortes de compositions ne servent nullement à cela. Elles occupent entierement l'esprit des Enfans à inventer ce qu'ils pourront dire, & non à distinguer la signification des mots qu'ils doivent aprendre; de sorte que lorsqu'ils font ces discours, ils ne songent qu'à chercher des pensées, sans se mettre en peine du langage. Mais puisque l'étude des Langues est assez désagréable, & assez ennuyeuse d'elle-même, on ne devroit pas l'embarrasser de nouvelles difficultez, comme on fait par cette Méthode. Enfin, si ces compositions sont propres à échauffer l'imagination des Enfans, qu'on leur en fasse faire en *Anglois*, s'il sont Anglois, en *François*, s'ils sont François, *&c.* où ils ont les mots & les expressions à commandement, & où ils discerneront beaucoup mieux leurs pensées, en les exprimant dans leur Langue maternelle. Et si l'on veut leur aprendre le Latin, qu'on leur fasse de la maniere la plus aisée, sans les fatiguer & les dégoûter par une occupation aussi désagréable que celle de composer des discours en cette Langue.

Mauvaise coutume établie dans les Ecoles, de faire faire des Vers Latins aux Enfans.

§. CLXXIX. Si cela peut servir à montrer combien est déraisonnable la coûtume établie dans les Ecoles, de faire faire aux Enfans des discours Latins, j'ai bien plus de choses à dire, & des choses beaucoup plus importantes, contre la méthode qu'on y pratique, de les obliger à faire des Vers Latins, de quelque sorte qu'ils soient. Car si un Enfant n'a point de génie pour la Poësie, rien n'est plus dérai-

ſonnable que de le tourmenter & lui faire perdre ſon tems, en lui faiſant faire une choſe où il ne (1) peut jamais réüſſir; & s'il a naturellement de la diſpoſition à faire des vers, c'eſt à mon ſens, quelque choſe de fort étrange, qu'un Pere ſouhaite ou permette que ſon Fils cultive & perfectionne ce talent. Il me ſemble, au contraire, que les Parens devroient tâcher d'*éteindre* dans les Enfans *cette ardeur de rimer*, autant qu'il ſeroit en leur pouvoir: & je ne ſaurois comprendre par quelle raiſon un Pere peut deſirer que ſon Fils devienne Poëte, à moins qu'il n'ait envie de le voir renoncer à toute autre occupation. Mais ce n'eſt pas là le plus grand inconvenient; car s'il devient habile Poëte, & qu'il acquiere la réputation de bel eſprit, il y a toutes les aparences du monde qu'il fréquentera des Compagnies & des Lieux où perdant ſon tems, il diſſipera auſſi ſon Bien. On trouve rarement des mines d'or ou d'argent ſur le *Parnaſſe*. L'air de cette Montagne eſt agréable, mais le terroir en eſt infertile; & l'on n'a guéres vû de gens qui ayent augmenté leur Patrimoine par les fruits qu'ils en ont recueilli. La Poëſie & la Muſique qui vont ordinairement de compagnie, ſe reſſemblent en ce point

(1) C'eſt que l'Art & la nature doivent s'entr'aider mutuellement dans la Poëſie, & qu'ils ne ſauroient faire rien de bon l'un ſans l'autre, comme nous l'aſſure *Horace*, juge compétent dans cette affaire:

Naturâ fieret laudabile carmen, an arte
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid poſſit video ingenium.

De Arte Poëticâ, vſ. 408. &c.

que rarement elles procurent de l'avantage à d'autres qu'à ceux qui n'ont pour vivre que le revenu qu'ils en tirent. Pour les perſonnes riches de leurs fonds, qui s'y amuſent, elles y perdent preſque toûjours: & c'eſt beaucoup, s'il leur en coûte moins que tout leur Bien, ou la plus grande partie. Si donc vous voulez empêcher que votre Fils ne ſoit toûjours dans des Compagnies de plaiſir, à divertir une troupe de jeunes gens de ſa volée, qui ne ſauroient goûter leur vin, ou paſſer l'après-midi dans la débauche ſans lui, ſi, dis-je, vous ne voulez pas qu'il perde ſon tems & ſon bien à divertir les autres, négligeant le ſoin du Patrimoine que ces Ancêtres lui auront laiſſé, je ne crois pas que vous ayez grande envie qu'il devienne Poëte, ou que ſon maître d'école l'engage à faire des vers. Mais ſi malgré tout cela, quelqu'un s'aviſe de regarder la Poëſie comme une étude dans laquelle il ſouhaite que ſon Fils ſe perfectionne, parce qu'elle eſt propre à lui élever l'eſprit, & lui remplir l'imagination de belles idées, il faut du moins qu'il tombe d'accord, que dans cette vûë ſon Fils fera beaucoup mieux de lire les bons Poëtes Grecs & Latins, que de faire de méchans vers de lui-même dans une Langue qui ne lui eſt pas naturelle. Et je ne ſaurois croire qu'un homme qui veut exceller dans la Poëſie Angloiſe, puiſſe ſe figurer que pour en venir là, il doit commencer par faire des Vers Latins.

§. CLXXX. Il y a une autre choſe qu'on pratique communément dans les E- Autre mauvaiſe coûtume

qu'on a dans les Ecoles d'obliger les Enfans à aprendre par cœur les Auteurs qu'on leur fait lire.

coles, mais qui, je penſe, ne peut ſervir, qu'à amuſer inutilement les Enfans qui aprennent des Langues, quoiqu'on doive ce me ſemble, leur rendre cette étude auſſi aiſée & auſſi agréable qu'il eſt poſſible, en les déchargeant, autant qu'on peut, de tout ce qu'elle a de pénible & d'embaraſſant. Je veux parler de la coûtume qu'on a dans les Ecoles d'obliger les Enfans à aprendre par cœur une bonne partie des Auteurs qu'on leur fait lire : en quoi je ne vois aucun avantage pour eux, & ſur-tout par raport à l'étude qui les occupe actuellement. On n'aprend les Langues qu'en liſant ou en parlant, & non pas en ſe rempliſſant la mémoire de paſſages d'Auteurs. Un homme qui a la tête ainſi pleine de penſées d'autrui, n'acquiert par ce moyen qu'une diſpoſition à la Pedanterie ; & c'eſt juſtement par là qu'on en peut faire un vrai Pedant ; l'une des qualitez qui ſeyent le plus mal à un Gentilhomme. Et dans le fond, qu'y a-t'il de plus ridicule que de coudre à de chétives penſées, ſorties de notre cerveau, quelques belles & riches ſentences d'un bon Auteur ? Ces penſées éclatantes enchaſſées de cette maniere ne ſont propres qu'à faire paroître davantage la pauvreté de nos productions. Elles n'ont pas plus de grace, & ne ſont pas plus d'honneur à celui qui s'en ſert, qu'un habit brun tout uſé qu'on prétendroit parer en y attachant de grands morceaux d'écarlate. A la vérité, lorſqu'on trouve un Paſſage qui renferme un beau ſens, & qui eſt exprimé d'une

maniere noble & concise, comme il y en a plusieurs de cette sorte dans les anciens Auteurs, il n'est pas mal de le faire aprendre par cœur à de jeunes Ecoliers; & de se servir des beaux endroits de ces grands Maîtres, pour leur exercer la mémoire de tems en tems. Mais de leur faire aprendre par cœur leur leçon sans distinction ni choix, selon qu'elle se rencontre dans les Livres qu'on leur donne à lire, je ne vois pas que cela serve à autre chose qu'à leur faire employer du tems & de la peine mal-à-propos, & à leur inspirer du dégoût & de l'aversion pour leurs Livres, où ils ne rencontrent qu'un embarras inutile.

Si à force d'aprendre par cœur, on peut se perfectionner la Mémoire.

§. CLXXXI. Je sai ce qu'on dit communément, qu'il faut obliger les Enfans à aprendre quelque chose par cœur, afin d'exercer & de perfectionner leur mémoire. Mais je voudrois bien que cela fût aussi bien établi sur la raison qu'il est avancé avec confiance, & que cette pratique se trouvât plûtôt fondée sur de bonnes observations que sur une ancienne coûtume. Car il est évident que la force de la mémoire vient d'une heureuse constitution, & non pas d'une habitude, acquise & perfectionnée par l'exercice. Il est vrai que l'esprit retient les choses à quoi il s'est fortement apliqué, & dont il se renouvelle souvent l'idée à lui-même par de fréquentes réflexions, de peur qu'elles ne lui échapent, mais c'est toûjours à proportion de la force naturelle de sa mémoire. Ce qui est empreint sur la Cire ou sur le Plomb, ne se conserve pas si long-tems

que ce qu'on grave ſur le cuivre ou ſur l'acier. A la vérité, une choſe dont l'idée eſt ſouvent renouvellée à l'eſprit, y durera plus long-tems : mais chaque nouvelle réflexion eſt une impreſſion nouvelle; & c'eſt de-là qu'il faut compter, ſi l'on veut ſavoir combien de tems l'eſprit eſt capable d'en conſerver le ſouvenir. Mais en aprenant des pages de Latin par cœur, on ne rend pas la mémoire plus propre à retenir quelque autre choſe, qu'en gravant une ſentence ſur du plomb, on le rendroit plus capable de conſerver fortement d'autres caracteres. Si en exerçant ſa mémoire de cette maniere, on pouvoit la fortifier & ſe perfectionner l'eſprit, les Comédiens auroient plus de mémoire & plus d'eſprit que tout le reſte des hommes. Mais de ſavoir ſi ce qu'ils mettent ainſi dans leur tête pour jouer leur rôle, les diſpoſe à ſe mieux reſſouvenir de toute autre choſe; & ſi leur génie ſe perfectionne à proportion de la peine qu'ils prennent d'aprendre par cœur les penſées d'autrui, je m'en raporte à l'expérience. La mémoire eſt ſi néceſſaire dans tous les tems & dans tous les états de la vie; & il y a ſi peu de choſes qu'on puiſſe faire ſans ſon ſecours, qu'on ne devroit pas aprehender qu'elle s'affoiblit ou ſe perdit faute d'exercice, ſi l'exercice pouvoit la rendre plus forte. Mais je doute fort qu'en général cette faculté de l'eſprit puiſſe être beaucoup aidée & ameliorée par l'exercice ou par les efforts que nous pouvons faire pour cela; ou du moins par le ſoin

qu'on employe ſous ce prétexte dans les Colléges. Et ſi *Xerxès* pouvoit apeller par ſon nom chaque ſoldat de ſon Armée, compoſée tout au moins (1) de cent mille hommes, on peut, je penſe, aſſurer hardiment que ce ne fut pas en aprenant ſes leçons par cœur, dans ſa premiere jeuneſſe, qu'il acquit une ſi prodigieuſe mémoire. Je m'imagine que dans l'éducation des Princes, l'on ne s'attache guéres à exercer & à perfectionner leur mémoire, en les mettant dans la fatigante néceſſité de répéter par cœur tout ce qu'ils liſent. Cependant ſi cette méthode étoit ſi utile qu'on dit, on l'employeroit ſans doute avec autant de ſoin pour les Princes que pour des Ecoliers de la plus baſſe condition : car les Princes ont autant beſoin d'une bonne mémoire que qui que ce ſoit ; & en général ils poſſédent cette faculté dans un auſſi grand degré de perfection que le reſte des hommes, quoiqu'on n'ait jamais pris ſoin de la leur perfectionner de cette maniere. Les choſes à quoi notre Eſprit s'aplique avec le plus d'attention, & auſquelles il prend le plus d'intérêt, ſont celles dont il ſe ſouvient le mieux, par la raiſon que j'ai déja dite ; & ſi l'on joint à cela l'ordre & la méthode, c'eſt je croi, tout ce qu'on peut faire pour aider une mémoire foible. Que ſi quelqu'un s'aviſe de recourir à quelque autre moyen, & ſur-tout à celui de la

(1) Je ne ſai ſur l'autorité de quel Hiſtorien Mr *Locque* ne donne à *Xerxès*, que cent mille hommes : *Herodote*, *Juſtin*, & pluſieurs autres Auteurs lui en donnent beaucoup plus.

charger d'une multitude de paroles que d'autres ont arrangées à leur fantaiſie, & dont celui qui les aprend, ne ſe ſoucie point du tout, à peine trouvera-t'il qu'il en revienne la moitié du profit que mérite le tems & la peine qu'on y aura employé.

Je ne veux pas dire par-là qu'il ne faille point donner d'exercice à la mémoire des Enfans. Je crois qu'on devroit l'exercer fort ſouvent, mais non pas à aprendre à force de répétitions des pages entieres des Livres qu'on leur met entre les mains, leſquels ils oublient encore, & dont ils ne ſe mettent plus en peine, dès qu'ils ont une fois récité leur leçon, & fait leur tâche. La Mémoire ni l'Eſprit ne ſe perfectionnent point par-là. J'ai déja dit qu'on devroit choiſir dans les bons Livres de beaux paſſages, & les faire aprendre par cœur aux Enfans; & ces belles & ſolides penſées une fois imprimées dans leur mémoire, il faudroit les leur faire réciter ſouvent, afin qu'ils ne les oubliaſſent jamais. Outre l'uſage qu'ils peuvent retirer pour l'avenir de ces penſées, qui leur tiendront lieu de régles, & d'obſervations importantes, ils aprendront par-là à faire de fréquentes réflexions, & à ſe remettre ſouvent dans l'Eſprit les choſes dont ils ſont obligez de ſe reſſouvenir, ce qui eſt l'unique moyen de rendre la mémoire prompte & utile. L'habitude qu'ils prendront de faire de fréquentes réflexions les empêchera d'être diſtraits, & les engagera à ſe recueillir en eux-mêmes, au lieu de

s'amuſer ſans attention à toutes les vaines idées qui ſe preſentent à leur eſprit. C'eſt pourquoi j'eſtime qu'on fera fort bien de leur donner tous les jours quelque choſe à repaſſer dans leur mémoire, mais quelque choſe qui en vaille la peine, & que vous ſeriez bien aiſes qu'ils puſſent toûjours rapeller, toutes les fois que vous le leur ordonnerez, ou qu'ils le deſireront eux-mêmes. Vous les engagerez par-là à réflechir ſouvent ſur leurs propres penſées, ce qui eſt une des meilleures habitudes intellectuelles qu'on puiſſe leur ſouhaiter.

§. CLXXXII. Du reſte à qui que ce ſoit qu'on confie l'inſtruction d'un Enfant durant ſa tendre jeuneſſe, il eſt certain que ce devroit être à une perſonne qui regardât le Latin & toutes les Langues comme la moindre partie de l'Education; une perſonne qui ſachant combien la vertu & la bonté du naturel ſont préférables à toutes ſortes de Sciences, ou à la connoiſſance des Langues, s'attachât principalement à former l'eſprit de ſes Ecoliers, & à faire naître en eux d'heureuſes diſpoſitions à la Vertu: car ſi une fois ces bonnes diſpoſitions ont pris racine dans le cœur, quand bien on négligeroit tout le reſte, elles le produiroient lorſqu'il en ſeroit tems; au lieu que ſi elles n'y ſont pas gravées aſſez profondément pour couper cours aux mauvaiſes habitudes, les Langues, les Sciences & tous les autres apanages d'une bonne Education, ne ſerviront qu'à rendre un homme plus méchant & d'un commerce plus dangereux. Et dans

le fond, quoi qu'on ait fait ſonner bien haut la difficulté qu'il y a d'aprendre le Latin à un Enfant, ſa Mere peut le lui enſeigner elle-même, ſi elle veut bien prendre la peine d'employer ſeulement deux ou trois heures par jour, à lui faire lire en ſa préſence les quatre Evangiles en Latin. Et pour cet effet, elle n'a qu'à acheter un Nouveau Teſtament Latin, où quelqu'un marque d'un accent la pénultiéme ſyllabe des mots qui en ont plus de deux, pour lui faire connoître ſi elle eſt longue, ce qui ſuffit pour lui ſervir de régle dans la prononciation des mots: après quoi ſi elle prend la peine de lire chaque jour les Evangiles avec ſon fils, en comparant le Latin avec une traduction de l'Evangile en ſa propre Langue, je ſuis aſſuré qu'avec le tems elle ne pourra que les entendre. Et lorſqu'elle entendra les Evangiles en Latin, elle pourra lire de la même maniere les Fables d'*Eſope*, & enſuite *Eutrope*, *Juſtin*, & tels autres Livres.

Je ne donne pas ceci pour une choſe qui me paroiſſe ſimplement poſſible, mais pour une choſe dont je ſai qu'on a fait l'expérience, de ſorte qu'on a enſeigné ſans peine le Latin à un Enfant par ce moyen-là.

Mais pour revenir à ce que je diſois d'abord, une perſonne qui ſe charge d'élever des jeunes-gens, & ſur-tout de jeunes Gentilshommes, devroit ſavoir quelque choſe de plus que le Latin; & j'ajoûterai qu'il ne lui ſuffit pas d'être habile dans les Sciences pour ſe bien acquiter de cet emploi.

Ce devroit être un homme d'une vertu éminente & d'une prudence conſommée ; un homme qui eut du bon ſens, le naturel doux, & l'adreſſe d'agir toûjours avec ſon Eleve d'une maniere grave, agréable & affectueuſe tout enſemble. Mais c'eſt dequoi j'ai déja parlé fort au long.

Quelles ſciences il faut enſeigner aux Enfans.

§. CLXXXIII. Dans le tems qu'un Enfant aprend le Latin, on peut, comme je l'ai déja dit, lui enſeigner l'Arithmétique, la Géographie, la Chronologie, l'Hiſtoire, & même la Géométrie. Car ſi on lui montre ces Sciences en François ou en Latin, dès qu'il commence à entendre l'une de ces deux Langues, il s'y rendra habile, & aprendra en même-tems la Langue comme par ſurcroît.

La Geographie

Je ſerois d'avis qu'on le fit commencer par la *Géographie* : Car comme on n'a beſoin que des yeux & de la mémoire pour aprendre le Globe, & connoître la ſituation & les limites des quatre Parties du Monde, des Royaumes & des Païs particuliers, un Enfant aprendra & retiendra tout cela avec plaiſir. Cela eſt ſi vrai que je loge preſentement dans une Maiſon, où il y a un Enfant, que ſa Mere a ſi bien inſtruit dans la Géographie, qu'avant l'âge de ſix ans il ſavoit diſtinguer les limites des quatre parties du Monde ; & pouvoit, ſans héſiter, montrer ſur le Globle quelque Province qu'on lui nommât, ou ſur la Carte d'*Angleterre* quelque Païs particulier de ce Royaume qu'on lui demandât ; qu'il connoiſſoit tous les grands Fleuves, Promontoires, Détroits & Golfes de la Terre, &

ſavoit trouver la longitude & la latitude de chaque Païs. A la vérité, ce qu'un Enfant aprend ainſi par le moyen de la vûë, & qu'il conſerve dans ſa mémoire à force de le répeter, ne contient pas tout ce qu'il doit aprendre ſur le Globe. C'eſt néanmoins un grand acheminement pour le reſte, dont il lui facilitera l'intelligence, lorſqu'il aura le jugement aſſez mûr pour entrer dans cette diſcuſſion. D'ailleurs c'eſt autant de tems gagné pour le preſent : & l'on engage inſenſiblement un Enfant à aprendre des Langues par le plaiſir qu'il goûte à connoître des choſes.

L'Arithmétique. §. CLXXXIV. Lorſqu'un Enfant a bien imprimé dans ſa mémoire les Parties qui ſe remarquent naturellement ſur le Globe, on peut alors commencer à lui enſeigner *l'Arithmétique*. Par les *Parties qui ſe remarquent naturellement ſur le Globe*, j'entens les diférentes ſituations des Parties de la Terre & de la Mer, conſiderées par raport aux differens noms & aux diſtinctions des Païs ; car ce n'eſt pas encore le tems de parler à un Enfant de ces Lignes artificielles & imaginaires qu'on a inventées, & auſquelles on a eû recours, ſeulement pour rendre cette Science plus parfaite.

§. CLXXXV. De tous les raiſonnemens abſtraits, ceux qui ſe font par le moyen de l'Arithmétique ſont les plus faciles, & par conſéquent les premiers, dont l'Eſprit eſt ordinairement capable ou auſquels il s'accoûtume plus aiſément. D'ailleurs, l'Arithmétique eſt d'un uſage ſi général dans toutes les affaires de la vie, qu'il n'y a

preſque rien qu'on puiſſe faire ſans ſon ſecours. Auſſi eſt-il certain qu'un homme ne ſauroit s'enfoncer trop avant dans cette Science, ni en avoir une connoiſſance trop parfaite. C'eſt pourquoi un Enfant doit commencer à s'y exercer auſſi-tôt qu'il en eſt capable, s'y perfectionner autant qu'il pourra, s'y apliquer réguliérement tous les jours, juſqu'à ce qu'il ſoit maître dans cet Art.

Dès qu'il ſaura *l'Adition* & la *Souſtraction*, on peut commencer à le pouſſer plus avant dans la connoiſſance de la Géographie, & quand il connoîtra les *Poles*, les *Zones*, les *Cercles Paralelles*, & les *Meridiens*, il faut lui enſeigner ce que c'eſt que *Longitude*, & *Latitude*, & l'uſage des Cartes; & lui aprendre par le moyen des nombres placez à côté, quelle eſt la ſituation reſpective des Païs, & comment on peut les trouver ſur le Globe terreſtre. Et lorſqu'il ſera ſtilé à tout cela, on pourra lui montrer le Globe céleſte; & en lui faiſant répaſſer tous les Cercles, mais d'une maniere plus particuliere celui qu'on nomme *Ecliptique* ou *Zodiaque*, les lui imprimer tous dans l'Eſprit clairement & diſtinctement, avec la figure & la ſituation de chaque Conſtellation; qu'on pourra lui faire voir premierement ſur le Globe, & enſuite dans les Cieux.

Cela fait, lorſqu'il connoîtra aſſez bien les Conſtellations de notre Hemiſphere, il ſera tems de commencer à lui donner quelqu'idée du Monde des Planettes; & pour cet effet, on ne fera pas mal de lui tracer une figure du ſiſtême de *Copernic*, L'aſtronomie.

pour lui expliquer la ſituation des Planettes, & leur éloignement reſpectif du Soleil, qui eſt le centre de leurs révolutions. Cela le préparera à comprendre le mouvement & la théorie des Planettes, de la maniere la plus aiſée & la plus naturelle. Car puiſque les Aſtronomes ne doutent plus du mouvement des Planettes autour du Soleil, il eſt bon qu'il ſuive cette hypothèſe qui eſt non-ſeulement la plus ſimple, & la moins embaraſſée, mais auſſi la plus aparemment véritable en elle-même. Mais en ce point, comme en tout autre qui regarde l'inſtruction des Enfans, il faut bien prendre garde de commencer par ce qui eſt le plus ſimple & le plus aiſé; de ne leur enſeigner à la fois, que le moins qu'on peut d'une Science; & de le leur bien imprimer dans l'Eſprit, avant que de paſſer à ce qui ſuit, ou à quelque choſe de nouveau. Ne leur propoſez d'abord qu'une ſeule idée très-ſimple; & ayez ſoin de voir qu'ils la comprennent bien, avant que de leur propoſer autre choſe? ajoutez après cela quelqu'autre idée ſimple qui porte immédiatement au but que vous avez dans l'eſprit. Avançant de cette ſorte inſenſiblement & par degrez, vous verrez que ſans être ſurpris ni confondus, leur Eſprit s'ouvrira tous les jours, & qu'ils pouſſeront leurs penſées beaucoup plus loin qu'on n'auroit pû croire. Du reſte, lorſqu'un Enfant a apris quelque choſe lui-même, il n'y a point de meilleur moïen, pour la lui imprimer dans la mémoire, & pour l'encourager à faire de nouveaux progrès,

que de l'engager à l'enſeigner à d'autres.

§. CLXXXVI. Après qu'un Enfant aura une fois acquis une connoiſſance des Globes, Terreſtre, & Celeſte, telle que nous venons de dire, il ſera en état de prendre quelque teinture de *Géometrie*; mais je crois qu'il ſuffit de lui enſeigner les ſix premiers Livres d'*Euclide*. Car je doute qu'il ſoit néceſſaire ou utile à un homme du monde d'en ſavoir davantage. Du moins ſi un Enfant a du génie & de l'inclination pour cette Science, il pourra s'y enfoncer plus avant de lui-même, ſans le ſecours d'aucun Maître, après qu'il aura été conduit juſques-là par ſon Gouverneur. La Géometrie.

Il faut donc apliquer promptement les Enfans à l'étude du Globe, & l'on peut, je penſe, commencer de bonne heure, pourvû qu'un Gouverneur ait ſoin de diſtinguer ce qu'un Enfant peut ou ne peut pas comprendre; ſur quoi voici une régle qui ſera peut-être d'un fort grand uſage, c'eſt qu'on peut enſeigner aux Enfans les choſes qui tombent ſous les Sens, & principalement ſous celui de la vûë, auſſi longtems qu'ils n'ont beſoin que de la mémoire pour les aprendre. Ainſi un Enfant encore fort jeune peut aprendre ſur le Globe ce que c'eſt qu'*Equateur*, *Meridien*, &c. ce que c'eſt que l'*Europe*, *l'Angleterre*, &c. preſqu'auſſi-tôt qu'il connoît les Chambres de la Maiſon où il demeure, ſi l'on a ſoin de ne pas lui montrer trop de choſes à la fois, ni de lui apliquer l'eſprit à un nouvel objet, juſqu'à ce que celui auquel il eſt attaché, lui ſoit entié-

rement connu, & ait été bien imprimé dans ſa mémoire.

La Chronologie.

§. CLXXXVII. A la Géographie il faut joindre la *Chronologie*, c'eſt-à-dire la partie générale de cette Science, par le moyen de laquelle on peut donner à un Enfant une idée de toute la ſuite des tems & des plus conſidérables époques qu'on remarque dans l'Hiſtoire. Sans ces deux Sciences, l'Hiſtoire, qui eſt la véritable Ecole de la Prudence & de la Politique, & qui doit être l'étude particuliere des perſonnes de qualité & des gens du monde, ſans la Géographie, dis-je, & la Chronologie, l'Hiſtoire ne peut guéres bien reſter dans la mémoire, ni être d'une fort grande utilité : ce n'eſt plus alors qu'un mélange de matiere de fait, confuſément entaſſée enſemble ſans ordre ou ſans inſtruction. C'eſt par le moyen de ces deux Sciences que les actions des hommes ſont placées dans leur véritable rang, eu égard aux tems & aux lieux: car non-ſeulement elles ſe conſervent plus aiſément dans la mémoire, étant accompagnées de ces circonſtances; mais ce n'eſt même qu'à la faveur de cet ordre naturel qu'elles ſont capables d'exciter dans l'eſprit ces réflexions, qui rendent un homme qui les lit, & meilleur & plus habile.

§. CLXXXVIII. Quand je dis qu'un Enfant devroit ſavoir exactement la Chronologie, je n'ai pas deſſein de parler des diſputes qu'on a ſur cette Science. Elles ſont infinies, & la plûpart d'une ſi petite importance à un Gentilhomme qu'elle ne mé-

mériteut pas qu'on s'y amuſe quand bien elles ſeroient faciles à décider. Il faut donc éviter entiérement toutes ces ſavantes minuties dont les Chronologiſtes de profeſſion font tant de bruit. Je ne connois point de meilleur livre de Chronologie qu'un petit Traité de *Strauchius in* 12. intitulé * *Breviarium Chronologicum*, d'où l'on peut tirer tout ce qu'il faut qu'un jeune Gentilhomme ſache de Chronologie ; car il n'eſt pas néceſſaire qu'un Ecolier s'embarraſſe l'eſprit de tout ce qui eſt dans ce Traité. On y trouve toutes les Epoques les plus remarquables ou les plus communes, réduite à la période *Julienne* ; ce qui eſt la méthode la plus aiſée, la plus ſimple & la plus ſûre dont on puiſſe ſe ſervir dans la Chronologie. A ce Traité de *Strauchius*, on peut ajoûter les *Tables d'Helvicus*, qui eſt un Livre auquel on eſt obligé de recourir à tous momens.

* C'eſt-à-dire, Abrégé de Chronologie.

§. CLXXXIX. Comme rien n'eſt plus inſtructif que l'*Hiſtoire*, rien n'eſt auſſi plus agréable. La premiere de ces qualitez la rend digne de l'aplication des perſonnes faites, & la derniere me fait croire qu'elle eſt fort propre pour un jeune Enfant ; c'eſt pourquoi dès qu'il ſera inſtruit dans la Chronologie, & que connoiſſant les différentes Epoques qui ſont en uſage parmi nous, il pourra les réduire à la Période Julienne, il faudroit lui mettre entre les mains quelque Hiſtoire Latine. Le choix des Livres devroit être régié par la facilité du ſtile ; car quelque endroit de l'Hiſtoire qu'un Enfant commence à lire,

L'Hiſtoire.

la Chronologie le tirera d'embarras; & la beauté du ſujet l'invitant à lire, il aprendra le Latin inſenſiblement, ſans être expoſé à ce chagrin & ce dégoût horrible que les Enfans endurent lorſqu'on leur fait lire, ſeulement pour aprendre le Latin, des Livres qui ſont au-deſſus de leur portée, comme ſont les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes Latins. Après que votre Enfant aura lû & compris les Hiſtoriens les plus faciles à entendre, comme vous diriez, *Eutrope*, *Juſtin*, *Quinte-Curce*, &c. ceux qui viennent immédiatement après ceux-là, ne lui feront pas beaucoup de peine. Et ainſi en avançant par dégrez, après avoir commencé par les Hiſtoriens les plus ſimples & les plus aiſez, il pourra enfin paſſer à la lecture des Auteurs les plus difficiles & les plus ſublimes, comme ſont *Ciceron*, *Virgile*, & *Horace*.

La Morale. §. CXC. Après qu'on aura pris dès le commencement un ſoin continuel d'inſtruire un Enfant dans tous les devoirs de vertu dont il eſt capable, & cela plus par la pratique que par des préceptes; & qu'on lui aura fait prendre l'habitude de préférer l'amour de la Gloire à l'aſſouviſſement de ſes paſſions, je ne ſçai s'il faudroit lui faire lire ſur la Morale autre choſe que ce qu'on en trouve dans la Bible, ou lui mettre entre les mains aucun Syſtême de Morale avant qu'il puiſſe lire les *Offices de Ciceron*, non en qualité d'Ecolier pour aprendre le Latin, mais dans le deſſein de s'inſtruire des principes & des régles de la Vertu, pour la conduite de ſa vie.

§. CXCI. Lorſqu'il aura bien digeré les *Offices de Ciceron*; & un petit Ouvrage de *Pufendorf*, intitulé * *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, il ſera tems de lui faire lire le Livre de *Grotius*, (1) *du Droit de la Guerre & de la Paix*, ou un Ouvrage qui eſt peut-être meilleur, ſavoir celui de *Pufendorf*, * *touchant le Droit naturel & le Droit des Gens*, (2) dans lequel il pourra s'inſtruire des droits naturels des hommes, de l'origine & des fondemens de la Société, & des devoirs qui en réſultent. Cette partie générale du Droit & de l'Hiſtoire,

Le Droit civil.

* De Officio hominis & Civis.

* De Jure naturali & Gentium.

(1) *De Jure Belli ac Pacis.* L'Edition Latine de cet Ouvrage qui a été imprimée à Amſterdam en 1720. eſt la plus corecte de toutes. M. BARBEIRAC, qui a revû le Texte ſur les meilleures Editions, & relevé dans de petites Notes pluſieurs mépriſes du Savant *Grotius*, travaille à nous donner une Traduction Françoiſe du même Ouvrage C'eſt-là que dans un ample Comentaire il aura ſoin non ſeulement de mettre dans un nouveau jour les raiſonnemens de ce grand homme, mais quelquefois auſſi de les redreſſer, ou de les confirmer par des preuves plus fortes & plus directes. Cette Traduction a paru à Amſterdam en 1724.

(2) Si M. *Locque* eût vû la Traduction Françoiſe que M. *Barbeyrac* vient de faire de cet Ouvrage, & qu'il a enrichies d'excellentes Notes, il auroit ſans doute conſeillé de lire une ſi excellente Copie préférablement à l'Original. Ouvrage aſſez imparfait, d'un ſtile dur & inégal, plein de déſordre, chargé de citations inutiles, obſcur, & quelquefois mal raiſonné; tous défauts dont on ne voit plus aucune trace dans la belle Traduction de M. *Barbeyrac*. A l'égard de l'Abrégé de cet Ouvrage, publié en Latin par *Pufendorf* lui-même, M. *Barbeyrac* l'a traduit auſſi en François avec tous les aſſortimens néceſſaires. La meilleure Edition de ces deux ouvrages eſt celle que M. *Barbeyrac* vient de donner en 1733.

ſont des choſes dont un Gentilhomme ne devroit pas ſe contenter d'avoir une ſimple teinture, mais auſquelles il devroit s'attacher conſtamment, ſans y renoncer jamais tout-à-fait. Un jeune-homme vertueux & prudent, qui eſt bien verſé dans cette partie générale du Droit Civil, laquelle ne regarde pas la diſcution des cas particuliers, mais la conduite que les Nations civiliſées tiennent en général dans leurs affaires & dans leurs commerces: conduite qui eſt fondée ſur les principes de la Raiſon; un jeune-homme, dis-je, qui, outre cela, entend bien le Latin, & ſait bien écrire, peut aller par tous Païs, aſſuré qu'il trouvera de l'emploi & ſera eſtimé en quelque endroit qu'il ſe trouve.

Les Loix du Païs. §. CXCII. Il eſt viſible après cela qu'il faut qu'un Gentilhomme *Anglois* ſoit inſtruit des Loix de ſon Païs. Cette connoiſſance lui eſt ſi néceſſaire, quelque poſte qu'il occupe, que depuis la Charge de *Juge de Paix*, juſqu'à celle de Miniſtre d'Etat, je n'en vois aucune qu'il puiſſe bien remplir ſans cela. Je ne veux parler de cette partie de la Loi, qui ne conſiſte qu'en chicanes & en vaines diſputes. Un homme de bonne-Maiſon, qui doit ſe faire un devoir de chercher la véritable différence qu'il y a entre le Juſte & l'Injuſte, & non de recourir à des artifices pour éviter de faire ce qui eſt équitable, & pour commettre des injuſtices en toute ſûreté, un tel homme doit être auſſi éloigné d'étudier le Droit du Païs, pour y aprendre

à embrouiller une affaire par de lâches chicaneries, qu'il eſt obligé de s'y attacher avec ſoin, pour y trouver le moyen de rendre ſervice à ſa Patrie. Pour cet effet, je crois que la véritable méthode qu'un Gentilhomme Anglois doit obſerver pour étudier les Loix de ſon Païs, lorſqu'il n'a pas réſolu de prendre un emploi, où cette étude lui ſoit abſolument néceſſaire, c'eſt d'examiner le Gouvernement & les Loix d'*Angleterre*, en liſant les anciens Livres du *Droit Commun*, & quelques Auteurs plus nouveaux qui ont fait une plus ample deſcription de ce Gouvernement; & après s'en être ainſi fait une véritable idée, de lire notre Hiſtoire, & de rechercher en même-tems les Loix particulieres qui ont été faites ſous le Régne de chaque Roi. C'eſt par ce moyen qu'il connoîtra la raiſon de nos Réglemens, la véritable cauſe de leur établiſſement, & l'autorité qu'ils doivent avoir.

§. CXCIII. Comme la *Rhétorique* & la *Logique* ſont des Sciences qu'on a accoûtumé d'enſeigner aux Enfans immédiatement après la Grammaire, on s'étonnera peut-être que j'en aye dit ſi peu de choſe. Mais j'en uſe ainſi, parce que les jeunes-gens ne retirent que très-peu de fruit de ces deux Sciences: car je n'ai vû que rarement, ou pour mieux dire jamais, que perſonne ait apris à bien raiſonner, ou à bien parler en étudiant les régles par leſquelles on prétend enſeigner ces deux choſes. Je ſerois donc d'avis qu'un jeune Gentilhomme vît ces Régles dans les

La Rhetorique & la Logique.

Syſtêmes les plus courts qu'on pourroit trouver, ſans s'attacher long-tems à examiner & à étudier ces ſortes de formalitez. Le bon raiſonnement eſt fondé ſur toute autre choſe que ſur des *Prédicaments* & des *Prédicables*, & ne conſiſte pas non plus à faire des argumens en forme. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre (1) ſur ces ſpéculations. Pour revenir à ce qui fait le ſujet de cet article, ſi vous deſirez que votre Enfant ſe perfectionne dans l'Art de raiſonner, faites-lui lire les Oeuvres d'*Abadie ſur la vérité de la Religion Chrétienne*; ſi vous voulez qu'il aprenne à bien parler, engagez-le dans la lecture de *Ciceron*, (2) afin qu'il aprenne dans les Ouvrages de ce grand Orateur la véritable idée de l'éloquence; & ſi vous ſouhaitez qu'il écrive purement en Anglois, faites-lui lire des Livres bien écrits en cette Langue.

Un Enfant bien né ne doit pas être élevé aux Ergoteries de l'Ecole.

§. CXCIV. Si l'uſage & la fin du bon raiſonnement eſt d'avoir des idées droites des choſes, & d'en juger ſainement, de diſtinguer le vrai du faux, & le Juſte de l'Injuſte, & d'agir d'une maniere conforme à ces idées, ayez ſoin (3) d'empêcher que votre Enfant ne s'accoû-

(1) On peut voir ſur cela l'*Art de penſer*.

(2) A force d'entendre *Démoſténe*, diſoit *Elien*, on deviendra grand Orateur, Ἐὰν προσέχῃ τις Δημοσθένει, δεινὸν εἶναι ἐγγάστιται Δημοσθένης Lib. IV. cap. 16. *Varie Hiſt.*

(3) C'étoit auſſi le ſentiment de *Montagne*, comme il nous l'aprend dans ſes *Eſſais*, Liv. I. Ch. 25. en ces termes: „Ciceron diſoit, que quand il vivroit „la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loi„ſir d'étudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces „Ergotiſtes plus triſtement encores inutiles. Notre

tume à toute cette *ergotterie*, qu'on a réduite en Art dans l'Ecole, ſoit en s'y exerçant lui-même, ſoit en admirant ceux qui s'y amuſent, ſi ce n'eſt qu'au lieu d'en faire un habile homme, vous ne veuilliez en faire un diſputeur ſans jugement, un opiniâtre dans les converſations, qui ſe fera un honneur de contredire tout le monde, ou, ce qui eſt encore pis, qui mettra tout en queſtion, s'imaginant que ce n'eſt pas la vérité qu'il faut chercher dans les diſputes, mais ſeulement le plaiſir de triompher de ſon Adverſaire. Rien n'eſt plus indigne d'un honnête homme, plus mal-ſéant à un homme de bonne Maiſon ou à toute perſonne qui prétend à la qualité de Créature raiſonnable, que de ne pas ſe rendre à une raiſon ſenſible, & à l'évidence d'un argument convainquant. Il n'y a, dis-je, rien de plus contraire à

„ Enfant eſt bien plus preſſe : il ne doit au paidago-
„ giſme que les premiers quinze ou ſeize ans de ſa vie :
„ le demeurant eſt dû à l'action. Employons un tems
„ ſi court aux inſtructions néceſſaires. Ce ſont abus,
„ otez toutes ces ſubtilitez epineuſes de la Dialectique
„ dequoi notre vie ne ſe peut amender, prenez les
„ ſimples diſcours de la Philoſophie, ſçachez les choi-
„ ſir & traiter à point ; ils ſont plus aiſez à concevoir
„ qu'un conte de Bocace ——— *Et un peu plus haut*
„ *dans ce même chapitre*, Qu'on le rende, *dit il*, deli-
„ cat au choix & triage de ſes raiſons. ——— Qu'on
„ l'inſtruiſe ſur tout à ſe rendre, & quitter les armes
„ à la Vérité, tout auſſi-tôt qu'il l'apercevra : ſoit
„ qu'elle naiſſe és mains de ſon adverſaire, ſoit qu'el-
„ le naiſſe en lui-même par quelque raviſſement. ———
„ Que ſa conſcience & ſa vertu reluiſent en ſon par-
„ ler, & n'ayent que la Raiſon pour conduite. ———
„ Voire mais que ſera-t'il ſi on le preſſe de la ſubtilité
„ ſophiſtique de quelque ſyllogiſme ? Le jambon fait
„ boire, le boire déſaltére, parquoi le jambon déſal-
„ tére. Qu'il s'en mocque, il eſt plus ſubtil de s'en
„ mocquer que d'y répondre.

la civilité qui doit régner dans la converſation des gens polis, & au but de toute ſorte de diſputes, que de ne pas ſe contenter d'une réponſe, quelque ſolide qu'elle ſoit, mais de continuer la diſpute auſſi long-tems qu'on le peut de part & d'autre, à la faveur d'un terme équivoque, ou d'une diſtinction frivole, ſans ſe mettre en peine ſi ce qu'on ſoutient eſt à propos ou non raiſonnable ou extravagant, conforme ou contraire à ce qu'on a déja dit ? Cependant le grand art des diſputes de Logique, c'eſt que jamais l'Opoſant ne ſe contente des repliques du Répondant, & que celui-ci de ſon côté ne céde jamais à l'évidence des Argumens que l'autre lui propoſe. Arrive ce qui pourra de la vérité, nul d'eux ne doit en venir là, s'il ne veut être ſifflé comme un miſérable Diſputeur, qui ne ſait pas ſoûtenir vigoureuſement ce qu'il a une fois avancé, en quoi conſiſte toute la gloire où l'on aſpire dans les diſputes. C'eſt par un ſérieux & ſolide examen des choſes mêmes qu'on peut trouver, & défendre la Vérité, & nullement par le moyen de certains termes artificiels, & de certaines méthodes de diſcourir, qui loin de conduire les hommes à la découverte de la Vérité, les engagent à employer des mots équivoques dans un ſens captieux & trompeur ; ce qui eſt la choſe du monde la plus inutile ; & la plus choquante, & qui ſied le plus mal à un Gentilhomme, & en général à tout ſincere amateur de la Vérité.

§. CXCV. Il n'y a guére de plus grande imperfection dans un Gentilhomme que de ne pas ſe bien exprimer en parlant, ou en écrivant. Cependant combien voyons-nous tous les jours de gens qui avec les revenus & le titre de Gentilhomme dont ils devroient avoir les qualitez, ne ſavent pas même raconter une Hiſtoire comme il faut, bien loin de pouvoir parler d'une maniere nette & perſuaſive ſur quelque affaire importante? Mais je crois que ce n'eſt pas tant (1) à eux qu'il faut s'en prendre qu'à la maniere dont ils ont été élevez. Car je dois rendre cette juſtice (2) à mes Compatriotes, que lorſqu'ils font uſage de leur eſprit, (3) je ne vois pas qu'ils ſoient inférieurs à aucun de leurs

Un Gentilhomme doit aprendre à bien parler & à bien écrire.

(1) M. *Locque* entend parler ici de ſes Compatriotes; & *La Bruyere* nous dit en général, que ſi les Enfans expriment leurs penſées en mauvais termes, „ c'eſt moins leur faute que celle de leurs Parens ou „ de leurs Maîtres. „ Caractéres, ch. XI. DE L'HOMME, Tom. II. p. 36. Edit. d'Amſterdam, 1751.

(2) Les Anglois.

(3) J'admire ici la modeſtie de M. *Locque*, qui ſans doute auroit pû parler plus avantageuſement de ſon Païs. On n'a pas accoûtumé d'être ſi retenu ſur cet article. Chaque Nation ſe donne hardiment la préférence, de ſorte qu'on pourroit dire des *Peuples* ce que Madame *Des Houlieres* a dit de tous les hommes en particulier,

„ *Nul n'eſt content de ſa fortune*,
Ni mécontent de ſon Eſprit.

Ils ſe glorifient tous de leur génie pour les Arts & les Sciences: mais chacun à part, ils trouvent leurs Voiſins trop puiſſans, & trop riches. Ils leur envient leur aplication au Commerce qu'ils voudroient attirer tout entier chez eux. Leur jalouſie n'eſt jamais endormie à cet égard, parce que leur avidité eſt inſatiable.

Voisins. On leur a apris la Rhétorique, mais on ne leur a jamais enseigné à s'exprimer agréablement de bouche ou par écrit dans la langue dont ils doivent se servir toute leur vie, comme si l'Art de parler consistoit à savoir les noms des figures qui embellissent les discours de ceux qui entendent cet Art. C'est une chose qui comme toutes celles qui dépendent de la pratique, ne s'aprend point par le secours d'un petit ou d'un grand nombre de régles, mais par un Usage conforme à de bonnes régles, ou plûtôt, en imitant de bons modelles, jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude & la facilité de la bien faire.

Pour cet effet, il ne seroit peut-être pas mauvais d'engager les Enfans, dès qu'ils en sont capables, à raconter les petites histoires qui leur sont connuës, & de corriger d'abord la faute la plus remarquable où ils tombent par raport à l'arrangement du sujet. Cette faute redressée, il faudroit leur en découvrir quelque autre, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on les eût toutes corrigées, ou du moins les plus grossieres. Dès qu'ils peuvent faire un conte passablement bien, il est tems de commencer à les leur faire mettre par écrit. On peut se servir pour cela des Fables d'*Esope*, qui est presque le seul Livre que je connoisse propre pour des Enfans; comme on s'en est déja servi pour leur faire lire & traduire du Latin, lorsqu'on a commencé à leur enseigner cette langue. Après qu'ils en sont venus à ce point, d'écrire correctement sans violer les Régles de la Gram-

maire;& peuvent lier,dans un diſcours ſuivi, les differentes parties d'un conte,ſans employer des tranſitions triviales, groſſieres, & répetées trop ſouvent, comme les Enfans ont accoûtumé de faire dans les commencemens, ſi vous voulez les perfectionner encore davantage dans ce point qui eſt le premier dégré de l'Art de parler, & où l'on n'a pas beſoin d'invention, vous pouvez recourir à *Ciceron*; & en parcourant les régles que ce grand Maître de l'Eloquence étale dans ſon premier Livre, *De l'Invention* §. 20: leur faire voir en quoi conſiſtent l'art & les graces d'une narration, ſelon les divers ſujets qu'on traite, & les differentes vûës qu'on ſe propoſe. Il ſeroit bon de leur montrer après cela par des exemples, comment d'autres ont pratiqué ces mêmes régles. Les Anciens Auteurs Claſſiques en fourniſſent un grand nombre, qu'on devroit non-ſeulement leur faire traduire, mais leur donner tous les jours comme autant de modelles à imiter.

Lorſqu'ils viennent à écrire en Anglois d'une maniere ſuivie, en termes propres, & avec quelque ordre; & qu'ils ſont capables de narrer d'un aſſez bon ſtile, on peut les engager à écrire des Lettres ſans prétendre qu'ils y mettent des pointes d'eſprit, ou des complimens rechercheż, mais en leur aprenant à exprimer leurs penſées ſimplement, ſans confuſion, d'une maniere aiſée & naturelle. Ce point une fois gagné, pour leur élever l'Eſprit, on pourra leur faire lire les Lettres de *Voitu-*

re où ils aprendront comment on doit entretenir ſes amis abſens par des Lettres enjoüées, badines, & pleines d'une obligeante raillerie ; à quoi il faut joindre les *Epîtres de Ciceron*, comme le meilleur modelle de Lettres d'affaire ou de pure converſation, qu'on puiſſe voir. On ſe trouve ſi ſouvent obligé d'écrire des Lettres, qu'il n'y a point d'homme de bonne maiſon qui puiſſe éviter de faire connoître par-là ſon génie. Il ſe verra tous les jours dans la néceſſité d'écrire des Lettres ; & ſans compter que ſes affaires ſe reſſentiront bien ſouvent de la maniere dont il s'en acquittera, il s'expoſera toûjours plus par ſes Lettres à être ſévérement examiné ſur ſon ſavoir-vivre, ſur ſon jugement & ſa capacité, que par ſes diſcours, dont les fautes mourant pour l'ordinaire avec le ſon qui leur donne la vie, & n'étant pas par conſéquent ſujettes à un ſi rigide examen, échapent plus facilement à l'attention des Critiques.

Si l'inſtruction des Enfans eût été ménagée comme il faut, par raport à ſa véritable fin, il n'y a pas aparence qu'on eût pû en négliger un article ſi important, dans le même tems qu'on prend par tout un ſi grand ſoin de faire faire aux Enfans des diſcours Latins en proſe & en vers; ce qui n'eſt bon qu'à mettre leur eſprit à la torture, par la difficulté où ils ſe trouvent de traiter des ſujets qui ſont au-deſſus de leur capacité, & qu'à arrêter les progrès qu'ils feroient avec plaiſir dans les Langues, ſans ces obſtacles déraiſonnables.

Mais c'eſt une coûtume établie ; qui auroit le courage de s'y opoſer ? Et dans le fond, a-t'on droit d'exiger d'un Régent de Collége tout hériſſé de Grec & de Latin, qui ſait ſur le bout du doigt tous les Tropes & toutes les Figures de la Rhétorique de *Farnabe*, qu'il aprenne à ſes Ecoliers à s'exprimer poliment en Anglois, puiſque c'eſt une choſe à quoi il s'eſt ſi peu apliqué lui-même, que bien ſouvent les Meres de ſes Diſciples pourroient lui en faire des leçons, quoiqu'aparemment il les regarde de haut en bas comme de pauvres ignorantes, parce qu'elles n'ont jamais lû aucun Syſtême de Logique & de Rhétorique ?

Qu'un homme parle ou écrive, rien n'eſt plus propre à faire valoir ce qu'il veut dire, & à lui procurer une attention favorable qu'un langage correct. Et puiſqu'un Gentilhomme *Anglois* doit avoir continuellement beſoin de l'Anglois, (1) c'eſt ce langage qu'il devroit ſur-tout cultiver, & dans lequel il faudroit prendre le plus de ſoin de polir & de perfectionner ſon ſtile. Un homme fera peut-être plus de bruit dans le monde, s'il parle ou écrit mieux en Latin qu'en Anglois: mais il lui ſeroit beaucoup plus avantageux de s'exprimer bien dans ſa propre langue dont il ſe ſert à tout moment, de s'attirer de vaines éloges pour une qualité fort inutile. Je vois

(1) Un Gentilhomme François doit de même ſe faire une affaire d'ecrire poliment & correctement en François.

pourtant qu'en *Angleterre* on ne prend aucun ſoin d'exercer & de perfectionner les jeunes gens dans leur langue : c'eſt un point qu'on y néglige abſolument; de ſorte que, s'il ſe trouve quelqu'un parmi nous qui parle Anglois d'un ſtile plus coulant & plus pur qu'à l'ordinaire, il en faut attribuer la cauſe au hazard, & à la bonté de ſon génie, ou à tout autre choſe qu'à ſon Education, ou au ſoin que ſon Maître a pris pour cela. Un Précepteur ſe croiroit deshonoré d'examiner ce que ſon Diſciple dit ou écrit en Anglois. Il ſe réſerve tout entier pour le Grec & le Latin; quoique bien ſouvent il n'y ſoit pas fort habile lui-même. Mais ce ſont des Langues ſavantes, & qui ſeules méritent que les Savans ſe mêlent de les enſeigner: pour l'Anglois, c'eſt la langue du vulgaire ignorant. Avec tout cela nous voyons que la Politique de quelques-uns (1) de nos Voiſins n'a pas jugé qu'il fût indigne des ſoins du Public d'encourager & de récompenſer ceux qui s'attachent à perfectionner leur langue. Ce n'eſt pas chez eux une petite affaire que de travailler à la polir & à l'enrichir. On a érigé des Académies & établi des penſions pour cela; & il y a parmi eux une extrême émulation à qui écrira d'une maniere plus pure & plus correcte. Nous voyons où ils en ſont venus par ce moyen-là; & combien ils ont ré-

(1) Il paroît dans la ſuite que c'eſt de la *France* que M. *Locque* a deſſein de parler.

pandu leur Langue (1) la plus imparfaite peut-être dans toutes celles de l'*Europe*, si nous la considérons telle qu'elle étoit quelques régnes auparavant, dans quelque rang qu'on la mette aujourd'hui. Parmi les

(1) Les Ecrivains *François* qui se sont le plus distinguez sous le Régne de *Louis XIV.* par la beauté, la pureté & la vivacité de leur stile, ne jugent pas si désavantageusement de leur Langue Françoise qu'on parloit long-tems avant l'établissement de l'Académie. Ils doutent au contraire qu'elle soit fort inférieure à celle qu'on parle aujourd'hui. „ Si nos Ancêtres, „ *dit le judicieux* LA BRUYERE, ont mieux écrit que „ nous, où si nous l'emportons sur eux par le choix „ des mots, par le tour & l'expression, par la clarté „ & la briéveté du discours, c'est une question sou„ vent agitée, toujours indecise. ——— Il faudroit „ pour prononcer juste sur cette matiere oposer siécle „ à siécle, & excellent ouvrage à excellent ouvrage. Il n'y a pas aparence que M. *Locque* se soit donné cette peine. C'est assez à un étranger comme lui de suivre l'opinion la plus commune : & l'on sait qu'en fait de Langues tout ainsi qu'à l'égard des Habits, les nouvelles modes paroissent toujours les plus parfaites au plus grand nombre. *Racine* l'un des plus corrects & des meilleurs Ecrivains de notre siécle, n'est pas moins réservé que *La Bruyere* Dans sa Préface sur *Mithridate* voulant citer un passage de *Plutarque*, il est bien aisé de raporter les paroles telles qu'*Amiot* les a traduites : „ car, *dit il*, elles ont une „ grace dans le vieux stile de ce Traducteur que je ne „ crois point pouvoir égaler dans notre Langue mo„ derne „ Enfin ce célébre *La Fontaine* étoit si convaincu que le langage de *Marot* qui vivoit du tems de *François* 1. l'emportoit sur le notre par la naïveté & la vivacité de les expressions, qu'il s'est fait un plaisir de l'imiter, ce qui lui a très bien réussi, selon M. *Despreaux* (Reflexions sur *Longin* p. 307. du T. 3. de ses Oeuvres de l'Ed. d'Amst. 1721.) ou plûtôt au jugement de toute la *France*. Et qui n'admire encore aujourd'hui la naïveté, la netteté, la force & la vivacité du stile de *Rabelais* qui vivoit du tems de *Marot*? Il est aisé de conclure de-là que la langue Françoise que parloient nos Ancêtres, n'étoit pas si mépriſable qu'on pourroit bien croire.

Romains les perſonnes du premier rang s'exerçoient tous les jours dans leur propre Langue ; & nous trouvons encore dans l'Hiſtoire les noms des Orateurs (1) qui ont enſeigné le latin à des Empereurs *Romains*, quoique le latin fût leur langue maternelle.

Les *Grecs* ont été encore plus délicats ſur cet Article. Ils n'étudioient, & n'eſtimoient que leur langue : toute autre paſſoit pour barbare chez ce Peuple ſi ſavant, & ſi ſpirituel, quoiqu'il ſoit indubitable qu'ils ont emprunté leur Savoir & leur Philoſophie d'ailleurs.

Mon deſſein n'eſt pas de déctier le Grec & le Latin. Bien loin de là, je croi qu'on doit faire une étude particuliere de ces deux langues ; & que tout Gentilhomme doit au moins bien entendre le Latin. Mais quelques Langues Etrangeres qu'un jeune Gentilhomme aprenne (& plus il en aprendra, mieux ce ſera pour lui) celle qu'il devroit étudier exactement, & dans laquelle il devroit s'exprimer facilement, nettement & élegamment, ce devroit être ſa propre Langue ; & pour cet effet il faudroit l'y exercer tous les jours.

La Phyſique. §. CXCVI. Pour parler maintenant de la *Phyſique*, ſi vous la conſiderez comme une Science ſpéculative, je ne croi pas que nous ayons aucun Traité de Phyſique qui mérite ce nom, & peut-être ai-je raiſon

(1) *Eutrope* parlant de l'éducation de *Marc Antonin*, dit, *Latinas Litteras, cum Fronto Orator nobiliſſimus docuit*; Fronton très-fameux Orateur lui enſeigna le Latin.

de penſer que nous n'en aurons jamais. Les Ouvrages de la Nature doivent leur naiſſance à une Sageſſe ſi ſublime, & ont été produits par des moïens, qui ſont ſi fort au-deſſus de notre pénétration ou de notre conception, que nous ne ſaurions jamais nous en former une idée aſſez claire & aſſez diſtincte; pour mériter le nom de Science. Comme la Phyſique eſt la connoiſſance des Principes, des propriétez & des opérations des choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, je m'imagine qu'on y peut conſidérer deux Parties, dont l'une comprend les Eſprits, leur nature & leurs qualitez; & l'autre les corps. On raporte ordinairement la premiere à la *Métaphyſique*; mais ſous quelque titre qu'on en parle, je croi que l'examen des Eſprits, & de leur nature devroit précéder celui de la Matiére & des Corps, non en qualité de Science qu'on puiſſe réduire en Syſtême, & traiter par des principes évidens, mais comme une étude propre à nous donner une idée plus certaine & plus étenduë du *Monde intellectuel*, que la raiſon & la révélation concourent à nous faire connoître. Or puiſque les idées les plus étenduës que nous ayons des autres eſprits, outre Dieu & notre Ame, nous viennent du Ciel par le moyen de la révélation, je ſerois d'avis que la connoiſſance que les jeunes gens doivent enfin avoir des eſprits, fût tirée de cette même révélation. Pour cet effet je crois qu'il ſeroit à propos de faire une bonne *Hiſtoire de la Bible*, qu'on fit lire aux jeunes gens, dans laquelle on rangeât exactement toutes les choſes qui

ſeroient propres à y entrer, ſelon l'ordre des tems; ſans y inſerer les choſes qu'ils ne ſauroient comprendre que lorſqu'ils ſont dans un âge plus avancé. Par ce moyen on empêcheroit les Enfans de tomber dans le deſordre où ils ſe jettent d'ordinaire en liſant indifféremment tous les Livres de l'Ecriture Sainte, comme ils ſe trouvent reliez dans nos Bibles. On retireroit encore de-là un autre avantage, c'eſt qu'en faiſant lire réglément aux Enfans cette Hiſtoire, où les eſprits font un perſonnage ſi conſidérable dans tout ce qui s'y paſſe, cette lecture leur donneroit peu à peu une idée de ces Etres intelligens, laquelle les convaincroit en même-tems de leur exiſtence, ce qui ſeroit une bonne préparation à l'étude des Corps. D'ailleurs, ſi nous n'admettons des eſprits, notre Philoſophie ſera imparfaite & défectueuſe dans l'une de ſes plus conſidérables Parties, puiſque par-là nous ſerons privez de la contemplation des Etres les plus excellens, & les plus puiſſans que Dieu ait créez.

La Phyſique. §. CXCVII. Je croi même qu'il ſeroit à propos de faire de l'*Hiſtoire de la Bible* un Abregé le plus court & le plus ſimple qu'on pouroit, qui contint ce qu'il y a de plus remarquable & de plus eſſentiel dans cette Hiſtoire, pour le faire aprendre aux Enfans dès qu'ils ſavent lire. Quoi que cette Méthode aille à leur donner de bonne heure quelque connoiſſance des eſprits, elle n'eſt pourtant pas contraire à ce que j'ai dit ci-deſſus, que je ne ſerois pas d'avis qu'on

embaraſſât les Enfans, pendant qu'ils ſont jeunes, d'aucune idée des Eſprits: car par là je ne voulois dire autre choſe ſi ce n'eſt que je croi, qu'on fait mal de commencer de bonne heure à faire entrer dans leurs Ames, ſuſceptibles en ce tems-là de toutes ſortes d'impreſſions, des idées effrayantes de Phantômes, de Spectres, & d'aparitions: artifice dont leurs Gouvernantes & ceux qui ſont auprès d'eux, ſe ſervent volontiers pour les obliger par cet épouvantail à executer leurs ordres: ce qui cauſe ſouvent de grands inconvéniens, dont ils reſſentent les effets pendant tout le reſte de leur vie. Car ces ſortes d'idées s'étant une fois imprimées dans leur Eſprit, ils ſe trouvent dès-lors aſſervis à des craintes, à des frayeurs, & à des foibleſſes pleines de ſuperſtition, qui les rempliſſent de chagrin & de confuſion, lorſqu'ils viennent à paroître dans le monde. Et il arrive aſſez ſouvent que pour ſe guérir entiérement l'Eſprit, comme ils s'imaginent, & pour ſe délivrer d'un ſi peſant fardeau, ils renoncent tout d'un tems à la croyance de tous les Eſprits, ſe jettant ainſi dans une autre extrêmité, pire que la premiere.

§. CXCVIII. Voulez-vous ſavoir maintenant pourquoi je ſerois d'avis qu'avant que d'engager les Jeunes-gens dans l'examen de la nature des Corps, on leur donnât quelque connoiſſance des Eſprits, & qu'on leur inculquât fortement ce que l'Ecriture Sainte nous en aprend avant que de leur faire commencer l'étude de la Phyſique? Le voici: Comme la Matiere eſt La Phyſique.

une choſe dont tous nos ſens ſont inceſſamment frapez, il arrive aiſément qu'elle remplit, pour ainſi dire, la capacité de notre Ame, juſqu'à en exclure tout Etre différent de la matiere; de ſorte que ce préjugé une fois établi ſur cette accoûtumance, empêche ſouvent qu'on n'admette des eſprits, ou qu'on ne croie qu'il y ait dans la Nature aucun Etre immatériel : quoiqu'il ſoit évident que par la ſeule idée de la matiere & du mouvement, on ne ſauroit expliquer aucun des Phénomenes conſidérables de la nature; tel eſt, entre autres, celui de la *Peſanteur*. C'eſt un Phénomene fort commun, que je ne crois pas (1) qu'on puiſſe expliquer par aucun effet naturel de la matiere, ou par aucune Loi du mouvement, mais par la volonté poſitive d'un Etre ſuprême qui a déterminé la choſe de cette maniere. Ainſi, comme on ne peut bien expliquer le Déluge, ſans admettre quelque cauſe qui ne ſoit pas ſelon le cours ordinaire de la Nature, je laiſſe à juger ſi en ſupoſant que Dieu ait changé pendant un certain tems, le centre de gravité de la Terre, (choſe auſſi intelligible que la peſanteur elle-même; & qui peut-être ſe pourroit faire par un petit changement de cauſes qui nous eſt inconnu,) on ne rendroit pas plus aiſément

(1) On peut voir les conjectures de M. le Chevalier NEWTON ſur la *cauſe de la peſanteur*, dans ſon *Traité d'Optique*, imprimé pour la ſeconde fois en Anglois, en 1718. & dans la Traduction Françoiſe publiée en douze à Amſterdam en 1720. Ces conjectures n'avoient pas paru dans la premiere Edition Angloiſe, imprimée en 1704. ſix ou ſept mois avant la mort de M. *Locque*.

raiſon du Déluge de *Noé*, que par aucune Hypotéſe qu'on ait employée juſqu'ici pour l'expliquer. J'aprends qu'on objecte à cela, que le changement du centre de gravité ne produiroit qu'un Déluge particulier. Mais ce changement une fois admis, il n'eſt pas difficile de concevoir que par un effet de la Puiſſance Divine, le centre de gravité placé à une diſtance convenable de celui de la Terre, ſe mût en rond pendant tout le tems requis pour faire un Déluge univerſel : & par-là, je penſe qu'on pouroit bien plus aiſément rendre raiſon de tous les Phénoménes du Déluge décrit par *Moïſe*, que par ce grand nombre de ſupoſitions étranges auſquelles on a eû recours pour expliquer ce Déluge. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de pouſſer cet Argument, que je n'ai propoſé qu'en paſſant, afin de faire voir qu'il eſt néceſſaire de recourir à quelque choſe de plus que la Matiere & le Mouvement, pour rendre raiſon des Ouvrages de la Nature; & que la connoiſſance des eſprits & de leur pouvoir, auquel l'Ecriture attribuë de ſi grands effets, y peut ſervir beaucoup ; réſervant à une occaſion plus commode d'expliquer cette Hypothéſe d'une maniere plus étenduë, & d'en faire l'aplication à toutes les Parties du Déluge, & à toutes les difficultez qui ſe preſentent dans l'Hiſtoire de cette épouvantable Cataſtrophe, telle qu'elle nous eſt racontée dans la Bible.

§. CXCIX. Mais pour revenir à l'étude de la Phyſique, quoi que le Monde ſoit plein de Syſtêmes de cette Partie de la Phi-

losophie, je ne saurois dire que j'en connoisse aucun qui soit propre à être enseigné à un Enfant, comme une Science où il puisse s'assurer de trouver des connoissances certaines & évidentes, qui est ce que promettent toutes les Sciences. Je ne veux pas inférer de là qu'on ne doive lire aucun Système de Physique. Dans un Siécle aussi éclairé que celui-ci, il est nécessaire qu'un Gentilhomme en examine quelques-uns, pour en pouvoir discourir dans les conversations. Mais soit qu'on lui mette entre les mains le Système de *Descartes*, comme celui qui est le plus à la mode, ou qu'on juge à propos de lui donner une legere idée de celui-là & de plusieurs autres, je croi qu'il faut lire tous les différens Systêmes de Physique, qui ont paru dans cette Partie du Monde que nous connoissons, plûtôt pour savoir les Hypothéses & entendre les termes & les façons de parler des différentes Sectes, que dans l'espérance d'acquérir par-là une connoissance certaine & évidente des Ouvrages de la Nature. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Philosophes Modernes qui expliquent les effets de la Nature, par la seule considération de la figure & du mouvement des différentes parties de la Matiére, parlent en plusieurs choses plus intelligiblement que les *Peripateticiens*, qui ont régné dans les Ecoles immédiatement avant ces premiers. Que si quelqu'un veut pousser plus loin l'étude de la Physique, & connoître les différente opinions des Anciens, il n'a qu'à lire (1

(1) Il est écrit en Anglois; mais ceux qui n'enten

le *Syſtême intellectuel* du Docteur *Cudworth*; où ce ſavant homme a raſſemblé & expliqué avec tant d'exactitude & de jugement les ſentimens des Philoſophes Grecs, qu'on y peut mieux voir les Principes dont ils ſe ſont ſervis, & les principales Hypothèſes qui les ont partagez en différentes Sectes, que dans aucun autre Livre que je connoiſſe. Mais je ne voudrois pourtant pas détourner qui que ce ſoit de l'étude de la Nature, ſous prétexte que toute la connoiſſance que nous en avons, ou peut-être que nous en pouvons jamais avoir, ne ſauroit parvenir à ce point d'évidence & de certitude qu'elle devroit avoir pour être une véritable Science. Il y a quantité de choſes dans la Nature qu'il eſt à propos & néceſſaire qu'un Gentilhomme ſache, & pluſieurs autres qui par le plaiſir & l'avantage qu'elles aportent à ceux qui les recherchent, les récompenſent abondamment de leur peine. Mais je croi qu'on aprendra plûtôt ces ſortes de choſes de ceux qui font des Syſtêmes purement ſpéculatifs. Auſſi les Ecrits de cette premiere eſpéce, comme ſont pluſieurs de ceux qui ont été compoſez par M. *Boyle*, & par d'autres, qui ont écrit de l'Agriculture, de l'Art d'élever les Arbres, du Jardinage, & de telles autres choſes, ſont très-propres pour un Gentilhomme, lorſqu'il a quelque con-

dent pas cette Langue, peuvent déſormais le connoître par pluſieurs beaux Extraits que M *le Clerc* en a donné dans ſa *Bibliotéque Choiſie*; Tom. 1. p. 63. T. 2. p. 11 78. T. 3. p. 11 T. 5. p. 30. T. 7. p. 19. T. 8. p. 11. 43. T. 19. p. 1. 41.

noiſſances de Syſtêmes de Phyſique, qui ſont le plus à la mode.

La Phyſique. §. CC. Quoique les Syſtêmes de Phyſique que j'ai vûs juſques ici, ne nous donnent pas grande eſpérance de voir un Traité apuyé des preuves claires & certaines, qui faſſent un Corps entier de Phyſique en commençant par les premiers principes des corps en général; cependant l'incomparable M. *Newton* nous a fait voir combien les Mathématiques apliquées à quelques Parties de la Nature, peuvent ſervir, par le moyen de certains principes prouvez par des faits inconteſtables, à nous donner, ſi j'oſe ainſi dire, la connoiſſance de quelques Provinces particulieres de cet Univers, dont notre Eſprit ne ſauroit jamais pénétrer tous les admirables reſſorts. Si d'autres perſonnes nous faiſoient une deſcription auſſi juſte & auſſi nette de quelques autres parties de la Nature, que celle que ce ſavant homme a faite du Monde des Planetes, & des plus conſidérables Phénoménes qu'on y remarque, dans ſon excellent Ouvrage intitulé (1) *Philoſophiæ naturalis Principia Mathematica*, nous pourrions eſpérer

(1) Principes Mathématiques de la Philoſophie naturelle. Il faut joindre à cet Ouvrage un autre Monument de la pénetration & de la ſagacité de ce grand Génie, je veux dire ſon TRAITÉ D'OPTIQUE, où il a fait voir par des Expériences inconteſtables en quoi conſiſte la Lumiere, ce que c'eſt que les couleurs qui en émanent, ce qui conſtituë chaque Couleur particuliere, ce qui les diſtingue les unes des autres, &c. Une choſe qui rend encore cet Ouvrage très-précieux, c'eſt que l'Auteur nous y découvre ſes opinions ſur les matieres les plus importantes de la Phyſique. La Traduction qu'on en a

ret avec le tems d'avoir une connoiſſance plus certaine & plus évidente de pluſieurs Parties de cette prodigieuſe Machine, que nous n'avons pû l'entendre juſqu'ici. Et quoiqu'il y ait peu de gens qui ſoient aſſez ſavans dans les Mathématiques pour entendre les Démonſtrations de Mr *Newton*, cependant comme les plus habiles Mathématiciens qui les ont examinées, reconnoiſſent qu'elles ſont inconteſtables, ſon Livre mérite d'être lû, & il n'aportera pas peu d'utilité & de plaiſir à ceux qui voulant connoître les Mouvemens, les Propriétez, & les opérations des grandes Maſſes de Matiere qui ſont dans l'Orbe Solaire, conſidéreront ſeulement avec ſoin les concluſions qu'il renferme, comme des propoſitions bien prouvées, & déduites de leurs véritables principes.

§. CCI. Voilà en peu de mots ce que j'ai imaginé ſur la maniere dont on doit conduire les Etudes d'un jeune Enfant de bonne Maiſon. Mais on s'étonnera peut-être que j'aye oublié de parler de *la Langue Grecque*, puiſque c'eſt parmi les *Grecs* qu'on trouve pour ainſi dire, la ſource & le fondement de tout le Savoir qui paroît dans notre *Europe*. Nous avons cette obligation à ce Peuple, j'en tombe d'accord; & j'ajoûterai même qu'un homme qui ignore la *Langue Grecque*, ne ſauroit paſſer pour ſavant. Mais je n'examine pas ici la manie- S'il faut aprendre du Grecaux Enfans.

faite en François, a été imprimée à Amſterdam chez *Pierre Humbert*, en deux volumes indouze 1720, & depuis réimprimée à Paris in-octavo en 1722. revûë avec ſoin, & corrigée en quantité d'endroits.

re d'élever un Enfant dont on voudroit faire un Savant de profeſſion. Je ne parle que de l'Education d'un jeune Gentilhomme, auquel tout le monde convient que le François & le Latin ſont néceſſaires, vû l'état préſent des choſes. Du reſte, lorſqu'il ſera homme fait, s'il a envie de pouſſer plus loin ſes Etudes, & de s'enfoncer dans la Litterature Grecque, il aprendra facilement le Grec de lui-même; & s'il n'a point d'inclination pour cette Langue, ce qu'il en aprendra ſous un Précepteur ne lui ſervira de rien. Tout le tems & toute la peine qu'il aura donné à cela, ſera autant de tems & de peine employée à une étude, qu'il négligera & abandonnera entiérement dès qu'il ſera maître de lui-même. Car je vous prie, parmi les gens de Lettres même, de cent qui aprennent le Grec, combien y en a-t'il qui retiennent ce qu'ils en ont apris au Collége, ou qui y faſſent d'aſſez grands progrès pour lire ſans peine les Auteurs Grecs, & les entendre parfaitement?

Pour conclure cet article des Etudes d'un jeune Gentilhomme, ſon Gouverneur devroit ſe bien reſſouvenir que ſon affaire ne conſiſte pas tant à lui enſeigner tout ce qu'on peut ſavoir, (1) qu'à lui inſpirer de l'amour & de l'eſtime pour la

(1) „ Il n'y a rien tel, dit *Montagne*, que d'allecher „ l'apétit & l'affection, autrement on ne fait que des „ ânes chargez de Livres: on leur donne à coups de „ fouet en garde leur pochette pleine de Science. „ Laquelle pour bien faire, il ne faut pas ſeulement „ loger chez ſoi, il la faut épouſer. *Eſſais*, Liv. I. ch. XXV.

Science ; & à lui donner les ouvertures néceſſaires pour en acquerir par lui-même, lorſqu'il aura envie de s'y apliquer.

Mais je ne ſaurois m'empêcher de tranſcrire encore ici les judicieuſes réflexions qu'un célébre Ecrivain * François a fait au ſujet des Langues. *L'on ne peut guéres*, dit-il, *changer l'enfance de la connoiſſance de trop de Langues ; & il me ſemble que l'on devroit mettre toute ſon aplication à l'en inſtruire. Elles ſont utiles à toutes les conditions des hommes ; & elles leur ouvrent également l'entrée, ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude ſi pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on apelle la jeuneſſe, ou l'on n'a pas la force de l'embraſſer par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perſeverer ; & ſi l'on y perſevere, c'eſt conſumer à la recherche des Langues le même tems qui eſt conſacré à l'uſage que l'on en doit faire ; c'eſt borner à la Science des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choſes ; au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe peut bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondement ; que la Mémoire eſt neuve, prompte, & fidelle ; que l'Eſprit & le Cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs ; & que l'on eſt determiné à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique.*

Tout le monde, je penſe, tombera d'accord avec ce judicieux Ecrivain, que l'Etude des Langues convient proprement à

* La Bruyere dans ſes Caract. Chap 14 de quelques Uſages T. 2. p. 251 Edition d'Amſt. 1731.

nos premieres années. Mais c'eſt aux Parens & aux Gouverneurs à conſidérer quelle Langue il eſt à propos qu'un Enfant aprenne; car il faut avoüer que c'eſt faire perdre à un Enfant ſon tems & ſa peine, que de l'engager à aprendre des Langues dont il n'y a pas aparence qu'il faſſe jamais aucun uſage dans le genre de vie auquel il eſt deſtiné, ou qu'on peut s'aſſûrer, vû ſon tempérament, qu'il laiſſera entierement échaper de ſa mémoire, dès que debarraſſé d'un Gouverneur dans un âge plus avancé, il s'abandonnera à ſes propres inclinations, qui, ſelon toutes les aparences, ne lui permettront pas de donner aucune partie de ſon tems à cultiver les langues ſavantes, ou à s'apliquer à aucune autre langue qu'à celle qu'un conſtant uſage ou quelque néceſſité particuliere le forcera de conſerver.

Cependant pour l'amour des Enfans deſtinez aux Lettres, j'ajoûterai une autre réflexion que le même Auteur a joint au paſſage que vous venez de voir, pour le fortifier davantage. Elle mérite d'être ſoigneuſement conſidérée par tous ceux qui déſirent d'être véritablement ſavans; & les Maîtres ne peuvent mieux faire que de l'inculquer à leurs Diſciples, & de la leur laiſſer comme une régle très-propre à les diriger dans les Etudes qu'ils feront d'eux-mêmes dans la ſuite. *L'étude des textes*, ajoûte cet Auteur, * *ne peut jamais être aſſez recommandée: c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choſes de la premiere main;*

*p. 232.

puiſez à la ſource ; maniez, remaniez le texte ; aprenez-le de mémoire ; citez-le dans les occaſions, ſongez ſur-tout à en pénétrer le ſens dans toute ſon étenduë & dans toutes ſes circonſtances. Conciliez un Auteur original, ajuſtez ſes principes ; tirez vous-même les concluſions. Les premiers Commentateurs ſe ſont trouvez dans le cas où je deſire que vous ſoyez : n'empruntez leurs lumieres, & ne ſuivez leurs vûës qu'où les vôtres ſeroient trop courtes : leurs explications ne ſont pas à vous, & peuvent aiſément vous échaper : vos obſervations au contraire naiſſent de votre eſprit, & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute. Ayez le plaiſir de voir que vous n'êtes arrêtez dans la lecture que par les difficultez qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scholiaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargez d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres. Achevez ainſi de vous convaincre par cette Méthode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le Pedantiſme à groſſir plûtôt qu'à enrichir les Bibliothéques, à faire périr le texte ſous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre ſoi-même & contre ſes plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

Quoique cet avis ne ſemble intéreſſer que les Gens de Lettres, il eſt d'une ſi grande importance pour bien régler leur éducation & leurs études, que j'eſpere qu'on ne me blâmera point de l'avoir inſéré ici, ſur-tout ſi l'on conſidére qu'il peut auſſi

être d'uſage à des Gentilshommes, ſi jamais ils ont envie de pénétrer au-delà de la ſimple ſurface des choſes, d'aprofondir quelque Science particuliere, & de s'en rendre maîtres.

La Méthode eſt l'ame des Etudes.

§. CCII. On dit que ce qui met le plus de différence entre les hommes, c'eſt l'ordre & la conſtance. Je ſuis du moins fort aſſûré que rien n'aplanit & n'abrége tant le chemin de toute perſonne qui aprend quelque choſe, & ne lui fait faire tant de progrès ſans beaucoup de peine, qu'une bonne Méthode. C'eſt dequoi un Précepteur devroit convaincre ſon Diſciple, en l'accoûtumant à ſuivre une méthode exacte dans toutes ſes études; en lui montrant en quoi elle conſiſte, & quels en ſont les avantages; & en lui en faiſant connoître les différentes eſpéces, tant celle où l'on deſcend du général au particulier, que celle où l'on va des idées particulieres à celles qui ſont plus générales. Il devroit auſſi l'exercer dans ces deux méthodes, & lui montrer en quel cas l'une eſt préférable à l'autre, & à quelles fins l'une ou l'autre peut le mieux ſervir.

Dans l'Hiſtoire il faut ſuivre l'ordre des tems; & dans les recherches Philoſophiques celui de la nature, c'eſt-à-dire, que comme dans toute progreſſion on paſſe du lieu où l'on eſt à celui qui ſuit immédiatement, de même l'eſprit doit conſidérer les choſes dans leur état le plus ſimple, en paſſant de ce qu'il connoît à ce qui vient immédiatement après, & qui eſt lié à ce qu'il voit déja, en avançant toû-

jours vers le but où il a deſſein de parvenir, par un examen ſuivi de toutes les parties les moins compoſées dans leſquelles le ſujet peut être diviſé. Pour cet effet un Précepteur rendra un grand ſervice à ſon Diſciple, s'il l'accoûtume à bien diſtinguer, je veux dire à ſe former des idées diſtinctes de toutes les choſes où l'eſprit peut découvrir quelque différence réelle, & en même tems à éviter avec autant de ſoin des diſtinctions purement verbales, par tout où il n'a point d'idées qui ſoient clairement & réellement diſtinctes.

XXIV. *Des exercices d'un jeune Gentilhomme.*

§. CCIII. OUTRE ce qu'on peut aprendre par le moyen de l'Etude & des Livres, il y a d'autres choſes néceſſaires à un Gentilhomme qui s'aprennent par l'exercice, & auſquelles il faut qu'il donne quelque partie de ſon tems ſuivant les directions des Maîtres qu'il doit avoir pour cela.

Quels ſont les exercices que doit aprendre un jeune Gentilhomme.

Comme la Danſe répand ſur tous les mouvemens du corps un certain agrément qui ne ſe perd jamais, & qu'elle donne ſur tout un air mâle, & une heureuſe confiance qui ſied très-bien aux jeunes Enfans, je croi qu'on ne ſauroit leur enſeigner trop tôt à danſer, lorſqu'une fois leur âge & leurs forces peuvent permettre. Mais n'oubliez pas d'avoir un bon Maître qui ſe connoiſſe aux véritables agrémens, qui

La Danſe.

ſache y dreſſer ſes Ecoliers & leur donner un certain air libre & dégagé qui paroiſſe dans toute leur démarche. Si un Maître n'enſeigne point cela, il vaut mieux n'en avoir point du tout : car un air purement naturel eſt beaucoup plus eſtimable, que des manieres ridicules & pleines d'affectation. Et pour moi, je crois qu'il vaut beaucoup mieux lever le Chapeau & faire la révérence comme un honnête Gentilhomme de campagne, que comme un Maître à danſer qui eſt trop concerté dans ſes manieres ; car du reſte pour ce qui eſt des danſes particulieres, je les compte pour fort peu de choſe ou pour rien du tout, ſi ce n'eſt entant qu'elles tendent à perfectionner ce bon air qui doit éclater dans toutes les actions d'une perſonne bien élevée.

Si un jeune homme doit aprendre la Muſique.

§. CCIV. On regarde ordinairement la *Muſique*, comme ayant quelque affinité avec la danſe ; & pluſieurs perſonnes font grand cas de l'adreſſe de bien jouer de certains inſtrumens : mais tout cela oblige un jeune homme à conſumer tant de tems pour pouvoir ſeulement y devenir médiocrement habile, & l'engage ſouvent dans de ſi mauvaiſes compagnies, que bien des gens croyent qu'il vaut mieux qu'il employe ſon tems à autre choſe. Et pour moi j'ai vû ſi rarement des gens de bon ſens & attachez à leurs affaires, s'aviſer de louer ou d'eſtimer qui que ce ſoit pour exceller dans la Muſique, que de tous les exercices qu'on enſeigne à un jeune homme, je m'imagine qu'on peut mettre celui-ci

au dernier rang. Notre vie eſt trop courte pour nous ſuffire à aprendre toutes choſes; & notre eſprit ne ſauroit être toûjours attaché à recevoir de nouvelles connoiſſances. La foibleſſe de notre conſtitution, tant à l'égard de l'eſprit que du corps, nous oblige à prendre ſouvent du relâche; & qui veut faire un bon uſage d'une certaine portion de ſa vie, en doit employer une bonne partie à de ſimples récréations. C'eſt-là du moins ce que vous devez accorder aux jeunes gens; ſi vous ne voulez avoir le déplaiſir de les voir bientôt dans le tombeau, ou dans une eſpéce de ſtupidité, pour vous être trop hâtez d'en faire de vieux barbons. Je croi donc que le tems & le travail qu'on deſtine à des occupations ſérieuſes, devroient être employez aux choſes les plus uriles & les plus importantes, ſelon la méthode la plus aiſée & la plus courte, qu'il eſt poſſible de trouver. Et en fait d'Education ce ne ſeroit peut-être pas un petit ſecret que de pouvoir faire en ſorte, que les exercices du corps & de l'eſprit ſerviſſent mutuellement de récréation les uns aux autres. Je ſuis même perſuadé qu'un habile homme qui examineroit avec ſoin le tempérament & l'inclination de ſon éleve réuſſiroit en partie dans cette entrepriſe. Car un Enfant qui eſt las d'étudier ou de danſer, ne deſire pas pour cela d'aller dormir tout auſſi-tôt, mais de faire quelque autre choſe qui puiſſe le divertir & lui donner du plaiſir. Mais on doit toûjours ſe reſſouvenir qu'une choſe qu'on ne

fait pas avec plaisir, ne peut jamais servir de divertissement.

Si un Gentilhomme doit apprendre à faire des armes & a monter à cheval.

§. CCV. On tient pour une chose si essentielle à l'Education d'un Gentilhomme de savoir faire des armes & de bien monter à cheval, qu'on s'imagineroit que j'aurois fait une grosse faute d'omission si je négligeois d'en parler. Comme la derniere de ces deux choses ne s'aprend ordinairement que dans les grandes Villes, c'est un des meilleurs exercices qu'on puisse faire pour la santé, dans ces Lieux où les plaisirs & le luxe sont comme sur le trône. C'est pourquoi un jeune Gentilhomme fait très-bien de donner une partie de son tems à cette occupation pendant le séjour qu'il y fait. Du reste, tant que cet exercice sert à instruire un Cavalier à se bien tenir à cheval & d'une maniere libre & dégagée, à lui enseigner le moyen de dresser son cheval à s'arrêter, à tourner promptement, & à être bien assis sur les hanches, jusques-là, dis-je, cet exercice est utile à un Gentilhomme & dans la Paix & dans la Guerre. Mais de savoir s'il est assez important, pour mériter qu'un jeune Gentilhomme s'en fasse une occupation, & qu'il y employe plus de tems qu'il ne seroit nécessaire qu'il en employât à ces sortes d'exercices violens, si l'on n'avoit purement en vûë que le bien de sa santé, c'est ce que je laisse à déterminer aux Parens & aux Gouverneurs, qui doivent toûjours se ressouvenir que dans tout ce qui regarde l'Education des Enfans, il faut donner plus de tems & d'aplication à ce qui

paroît être d'une plus grande conſéquence, & d'un plus fréquent uſage dans le cours ordinaire de la vie par raport à la profeſſion à laquelle un jeune homme eſt deſtiné.

§. CCVI. Pour ce qui eſt de faire des armes, cet exercice me paroît utile à la ſanté, mais dangereux pour la vie. Comme l'habileté qu'on croit y avoir acquis, eſt propre à engager dans des querelles ceux qui dès-là s'imaginent de ſavoir bien manier l'épée; & à les rendre plus ſenſibles qu'il ne faudroit au point d'honneur dans des occaſions de peu d'importance, les jeunes-gens dans le premier feu de leur âge ſont portez à croire, qu'ils auroient apris en vain à faire des armes, s'ils ne montroient jamais leur adreſſe & leur courage dans un duel; & cela avec quelque aparence de raiſon. Mais combien de ſanglantes Tragédies cette belle raiſon n'a-t'elle pas produit? Les larmes de pluſieurs Meres en ſont une triſte preuve. Un homme qui ne ſait pas faire des armes, prendra plus de ſoin d'éviter les compagnies de ces gens fougueux & débauchez qui ſont toûjours prêts à ſe quereller; & il ne ſera pas la moitié ſi porté à relever des vétilles, ni à faire des affronts à perſonne, ou à ſe juſtifier fierement; lorſqu'il aura effectivement choqué quelqu'un, ce qui eſt la cauſe ordinaire des querelles. D'ailleurs, lorſqu'un homme eſt ſur le pré pour ſe battre en duel, une adreſſe médiocre à manier le fleuret, l'expoſera plutôt aux coups de ſon ennemi qu'elle ne ſervira à

l'en garantir. Et certainement un homme de cœur qui ne ſauroit point du tout faire des armes, & qui remettroit toute l'affaire à un ſeul coup qu'il pouſſeroit vigoureuſement à ſon ennemi, ſans s'amuſer à parer, un tel homme auroit l'avantage ſur un *Breteur* médiocrement habile, & principalement s'il étoit adroit à la lutte. Si donc il faut prendre quelque précaution contre de pareils accidens, & qu'un Pere doive diſpoſer ſon Fils à ſe défendre dans des duels, j'aimerois beaucoup mieux que mon Fils fût bon Lutteur, que s'il avoit une adreſſe médiocre à faire des armes, qui eſt tout ce qu'un Gentilhomme peut acquerir pour le plus, à moins qu'il ne veuille être inceſſamment dans une Sale d'Armes, & y manier le fleuret tous les jours. Mais puiſqu'en général on regarde comme une qualité ſi néceſſaire à un Gentilhomme bien élevé de ſavoir faire des armes & monter à cheval, il y auroit de la dureté à refuſer entierement à un jeune homme de ce rang ces marques de diſtinction. Je laiſſerai donc à un Pere le ſoin d'examiner combien le tempérament de ſon Fils & le poſte qu'il doit occuper dans ce monde, lui permettent ou l'obligent de s'accommoder à des uſages, qui étant très-peu néceſſaires dans la vie civile, étoient inconnus autrefois aux Nations les plus belliqueuſes, & ne ſemblent pas avoir augmenté de beaucoup la force ou le courage des Peuples qui les ont adoptez, à moins qu'on n'aille ſe figurer que la valeur martiale s'eſt accruë par le moyen

des Duels, avec lesquels l'Art de faire des armes s'est introduit dans le monde, & avec lesquels j'espere qu'il en sortira.

§. CCVII. Voilà ce que j'ai pensé sur les études & sur les exercices d'un jeune Gentilhomme. Le point le plus important de tous, c'est qu'il ait de la Vertu & de la Prudence, car comme a très-bien dit un ancien Poëte :

* *Semina certè Tranquillæ per Virtutem patet unica vitæ. Nullum Numen abest si sit Prudentia.* Juvenalis Sat.

» Ce n'est que par le moyen de la Ver-» tu qu'on peut vivre tranquilement dans » ce Monde, & rien ne manque à un hom-» me véritablement prudent.

Aprenez donc à votre Enfant à réprimer ses inclinations, & soumettre ses desirs à l'empire de la Raison. Cette coûtume ayant gagné le dessus dans son Esprit, & s'étant changée en habitude par une constante pratique, le plus difficile de l'affaire est fait. Pour ce qui est des moïens dont on peut se servir pour conduire un jeune-homme jusques-là, je n'en connois point de plus propre que le desir d'être loué & estimé ; desir qu'on devroit lui inspirer par toutes sortes de voyes. Tâchez donc de le rendre sensible à l'honneur & à la honte autant qu'il est possible : & ce point une fois gagné, vous pouvez compter que vous aurez mis en lui un Principe, qui aura de l'influence sur ses actions,

lors même que vous ne serez point auprès de lui; un Principe qui fera beaucoup plus d'impression sur son esprit, que la crainte de la verge dont la douleur se dissipe en peu de tems; un Principe enfin, qui sera comme le Tronc où vous pourrez dans la suite enter les véritables principes de la Morale & de la Religion.

XXV. *Quel Métier devroit aprendre un Enfant de bonne Maison.*

Un Gentilhomme doit aprendre un Métier

§. CCVIII. J'Ai une autre chose à ajouter, que je n'aurai pas plûtôt proposée, que je dois craindre qu'on ne s'imagine que j'ai oublié le sujet de cet Ouvrage, & ce que j'ai dit ci-dessus qu'en traitant de l'Education, je n'avois dessein de parler que de ce qui regarde la profession d'un Gentilhomme, avec laquelle un Métier semble être tout-à-fait incompatible. Et cependant je ne saurois m'empêcher de dire, que je croi qu'un Gentilhomme devroit aprendre un *Métier*, j'entens un Métier méchanique, qui a besoin du travail de la main: je serois même d'avis qu'il en aprit deux ou trois, mais un seul plus particulierement.

Et pourquoi

§. CCIX. Comme l'on doit toujours tourner l'humeur agissante des Enfans vers quelque objet qui puisse leur être utile, on peut ici avoir égard à deux sortes d'utilitez. Il faut considérer, en premier lieu, si l'habileté qu'on acquiert par l'exercice, est estimable en elle-même. Cela posé, les Langues & les Sciences ne sont pas les seules

choſes dignes de l'aplication des hommes: l'Art de peindre, de tourner, de jardiner, de tremper le fer, & de le travailler, en un mot, tous les Arts utiles à la Société, méritent auſſi qu'on s'y rende habile. 2. On peut examiner outre cela, ſi l'exercice conſidéré purement en lui-même, n'eſt pas néceſſaire ou utile à la ſanté. Il y a certaines choſes dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire aux Enfans tandis qu'ils ſont jeunes, qu'ils doivent employer une partie de leur tems à les aprendre, quoique ces occupations ne contribuent point du tout à leur ſanté; tel eſt le ſoin de lire, & d'écrire, & toutes les autres études ſédentaires, qui ne tendent qu'à perfectionner l'Eſprit, & dont on ne peut diſpenſer des Enfans de bonne Maiſon, dès qu'ils ſont en état de s'y apliquer. Mais il y a des Métiers, qu'on aprend, & qu'on pratique en faiſant uſage des forces du Corps, & qui par cet exercice contribuent non-ſeulement à nous rendre plus adroits, mais auſſi plus ſains & plus vigoureux: de ce nombre ſont ſur tout ceux qu'on eſt obligé d'exercer en plein air. C'eſt donc quelqu'uns de ces Métiers qu'on devroit choiſir pour les faire ſervir de divertiſſement aux enfans qui doivent employer la meilleure partie de leur tems à l'Etude. Mais dans ce choix il faut avoir égard à leur âge & à leur inclination particuliere; & éviter toujours avec un grand ſoin de les obliger à s'y apliquer contre leur gré. Car l'autorité & la force peuvent ſouvent produire l'averſion, mais elles ne peuvent jamais la guérir: ainſi, quelle que

ſoit la choſe à quoi l'on eſt forcé de s'occuper, on y renoncera dès qu'on pourra; & dans le tems même qu'on s'y apliquera, l'on en recueillira fort peu de fruit, & l'on y trouvera encore moins de plaiſir.

Si un Enfant de bonne maiſon doit aprendre a peindre

§. CCX. De tous les Arts la *Peinture* ſeroit celui qui me plairoit le plus, ſans une ou deux raiſons auſquelles il n'eſt pas aiſé de répondre. Premierement, rien n'eſt plus inſuportable que de mal peindre; & l'on eſt obligé de donner trop de tems à cet Art, pour y devenir médiocrement habile. Si un jeune Gentilhomme a naturellement de l'inclination à la Peinture, il eſt à craindre qu'il ne néglige toutes ſes autres Etudes plus utiles, pour s'y apliquer tout entier; & s'il n'y a point d'inclination, il faut compter pour perdu le tems, la peine & l'argent qu'il y employera. L'autre raiſon qui fait que je ne ſuis pas d'avis qu'un Gentilhomme s'amuſe à la Peinture, c'eſt que c'eſt un divertiſſement ſédentaire qui donne plus d'exercice à l'Eſprit qu'au Corps. L'Etude doit être, ſelon moi, l'occupation la plus ſérieuſe d'un Gentilhomme; & lorſqu'il eſt obligé de quitter l'Etude pour prendre un peu de repos & de rafraîchiſſement, il devroit faire quelque exercice corporel, qui fut propre à donner du relâche à l'Eſprit, à fortifier la ſanté, & à rendre le Corps plus vigoureux. Voilà les deux raiſons qui m'empêchent de mettre la Peinture au nombre des divertiſſemens d'un Gentilhomme.

Metiérs convenables à

§. CCXI. S'il faut, après cela, que je propoſe mon ſentiment ſur cette matiere,

je dirai qu'un Gentilhomme qui demeure à la Campagne, devroit s'exercer au Jardinage, & à travailler en Bois, comme à la Charpenterie, à la Menuiſerie, ou au Tour; toutes occupations qui peuvent contribuer au divertiſſement & à la ſanté d'un homme qui étudie, ou qui s'aplique aux affaires. Comme l'Eſprit n'a pas la force de s'attacher toujours à un même objet; & que les perſonnes qui demeurent ordinairement chez eux, ou qui s'apliquent à l'Etude, doivent faire quelque choſe qui puiſſe leur divertir l'eſprit, & exercer le Corps en même-tems, je ne connois aucun exercice qui convienne mieux à un Gentilhomme de campagne, que ces deux-là, dont l'un peut l'occuper, lorſque la ſaiſon ne lui permet pas de s'attacher à l'autre. Outre que s'il entend bien le jardinage, il pourra conduire ſon Jardinier, & lui donner de bons avis; & en s'exerçant à travailler en Bois, il pourra inventer & faire pluſieurs choſes agréables & utiles tout enſemble. Je ne propoſe pas cette derniere conſidération, comme la fin principale qu'il doit ſe preſcrire dans ſon travail, mais comme un motif propre à l'y engager. Car ce que j'ai ſur tout en vûë dans cette affaire, c'eſt de le divertir de ſes autres occupations plus ſérieuſes, par le moyen de quelque exercice corporel, qui ſoit utile en lui-même, & avantageux à ſa ſanté.

Un Gentilhomme.

§. CCXII. Parmi les Anciens, les plus grands hommes ſavoient fort bien accorder le travail de la main avec les affaires

L'Agriculture engrand

crédit, chez les Anciens

d'Etat ; & ils ne croyent point ravaler leur dignité en ſe délaſſant de l'une de ces occupations par le moyen de l'autre. Mais il ſemble qu'ils ont plus généralement employé leurs heures de loiſir à l'Agriculture. C'eſt ainſi que *Gedeon* parmi les *Juifs*, & *Cincinnatus* parmi les *Romains*, furent chargez du commandement des Armées de leur Païs, le premier tiré de l'aire où il battoit du blé, & l'autre de ſa charuë labourant ſes terres lui-même ; & il eſt viſible que leur adreſſe à ſe ſervir du fleau, ou à conduire la charuë, ne les empêcha pas de bien manier les armes, & ne les rendit pas moins habiles dans l'Art de la Guerre, ou du Gouvernement. (1) *Caton* le Cenſeur, qui avoit exercé avec beaucoup de réputation toutes les Charges les plus importantes de la République, nous a laiſſé par écrit (2) une preuve de ſon habileté dans les choſes rurales; & autant qu'il m'en ſouvient, (3) *Cyrus* étoit ſi éloigné de regar-

(1) *Marcus Portius Cato.*

(2) Dans ſes livres *De Re Ruſticâ*, &c.

(3) C'eſt Cirus le jeune, frere d'Artaxerxès Mnemon. Il ne fut jamais Roi des Perſes, quoique Ciceron l'apelle ainſi dans ſon livre de la Vieilleſſe. Son Pere le Satrape de la Lidie, de la grande Phrygie, & de la Cappadoce, comme nous l'aprend Xenophon dans ſon Hiſtoire *de la Retraite des dix mille* : παρετίμησε ὑπὸ τῦ πατρὸς σατράπης Λυδίας τε καὶ Φρυγίας τῆς μειζόνος καὶ Καππαδοκίας. Xenophon lui donne pourtant le titre de Roi dans ſon livre *de l'Economie* d'où a été tiré cette particularité dont parle ici M. *Locque*, mais que ſa memoire ne lui a pas repreſenté fidellement, car Xenophon ne dit pas que Cyrus lui montra ſon Jardin à lui-même, mais à Liſander, à qui il dit qu'il avoit fait lui-même les compartimens, qu'il

der le jardinage comme une choſe qui fut au-deſſous de la Majeſté & de la Grandeur du Trône, qu'il montra à *Xenophon* un grand Jardin dont il avoit lui-même planté tous les arbres. S'il étoit néceſſaire de vous prouver l'utilité de ces ſortes de divertiſſemens par des Exemples, il ſeroit aiſé de vous ſatisfaire; car l'Hiſtoire ancienne tant des Juifs que des Gentils, en eſt pleine.

Comment les Métiers peuvent ſervir de divertiſſement

§. CCXIII. Ne vous imaginez pas au reſte que c'eſt par mégarde que je donne le nom de *divertiſſement* à ces exercices & à tels autres métiers qui ont beſoin du travail de la main; car, comme chacun peut le remarquer, le divertiſſement ne conſiſte pas à être ſans rien faire, mais à diſſiper ſon ennui par un changement d'occupation. Que ſi quelqu'un ſe figure qu'on ne ſauroit trouver du plaiſir dans un travail rude & pénible, il a oublié à combien de fatigues s'expoſent les Chaſſeurs; qu'ils ſe levent de bon matin; qu'ils endurent le froid, le chaud & la faim, quoique ce pénible exercice faſſe, comme on ſait, le divertiſſement ordinaire des perſonnes de la plus haute qualité. Les hommes trou-

avoit rangé tous les arbres comme il les voyoit, & qu'il en avoit même planté quelques uns de ſa propre main: *ταῦτα τοίνυν ὦ Δύσανδρε, ἐγὼ πάντα καὶ διεμέτρησα καὶ διέταξα, ἔστι δὲ αὐτῶν φάναι, ἃ καὶ ἐφύτευσα αὐτός.* Ch. IV. Des gens qui concluroient de ce que Ciceron donne à ce Cyrus le titre de Roi des Perſes qu'il a effectivement régné ſur cette Nation, pourroient aiſément le confondre avec Cyrus fondateur de la Monarchie des Perſes, ce qui ſeroit un étrange anachroniſme.

veroient un auſſi grand ſujet de divertiſſement à bécher, à creuſer la terre, à planter, à enter, & à telles autres occupations, utiles en elles-mêmes, qu'à aucun des jeux frivoles qui ſont en uſage dans le Monde, s'ils pouvoient une fois ſe plaire à ces ſortes d'exercices, que la coûtume & un peu d'habileté leur rendroient ſans doute agréables en peu de tems. Et je ſuis aſſuré que bien des gens qui ſont ſouvent invitez à joüer aux Cartes ou à quelque autre jeu par des perſonnes à qui ils ne ſauroient rien refuſer, ce ſont plus ennuyez à ces ſortes de divertiſſemens, qu'ils n'auroient fait, s'ils ſe fuſſent apliquez à l'une des plus ſérieuſes occupations de la vie, quoique d'ailleurs ils n'ayent aucune averſion naturelle pour ces jeux-là; & qu'ils ſoient même bien aiſes de s'y divertir quelquefois.

§. CCXIV. Le jeu à quoi les perſonnes de qualité, & ſur tout les Dames, perdent tant de tems, eſt pour moi une preuve évidente, que les hommes ne ſauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. Il faut néceſſairement qu'ils s'apliquent à quelque choſe. Car ſans cela, comment pourroient-ils donner tant d'heures à une telle occupation, qui généralement parlant, cauſe plus de chagrin que de plaiſir dans le tems qu'on y eſt actuellement engagé? D'ailleurs quiconque réfléchit un peu ſur le Jeu après qu'il eſt fini, s'aperçoit infailliblement, qu'il ne laiſſe aucune ſatisfaction après lui. Il n'eſt pas moins certain qu'il ne procure jamais aucun avantage,

ni au Corps, ni à l'Eſprit. Pour ce qui eſt du Bien, ſi l'on joüe ſi gros jeu, qu'on riſque de s'incommoder, le jeu n'eſt plus un divertiſſement, mais un trafic auquel peu de perſonnes qui ont de quoi vivre d'ailleurs, font leurs affaires; & ce n'eſt tout au plus qu'un miſérable métier pour ceux qui font de gros gains, puiſqu'ils ne rempliſſent leur bourſe qu'aux dépens de leur Réputation.

Les divertiſſemens ne ſont pas deſtinez pour des gens qui vivent ſans rien faire, & qui ne ſont pas fatiguez & épuiſez par l'exercice de leurs emplois. Pour mettre à profit nos divertiſſemens, le grand ſecret ſeroit d'employer nos heures de récréation de telle ſorte, que le divertiſſement ſervit à nous délaſſer, en faiſant pourtant des choſes qui outre le plaiſir & le rafraîchiſſement preſent, nous procuraſſent quelque utilité pour l'avenir. Tous ces amuſemens frivoles & dangereux qu'on nomme *paſſe-tems*, ne doivent la vogue où nous les voyons, qu'à la Vanité que la Grandeur & les Richeſſes ont inſpirées aux hommes. C'eſt ce fol orgueil qui leur a mis dans l'Eſprit, qu'étudier, ou faire de la main quelque choſe d'utile, ne ſauroit être un divertiſſement digne d'un Gentilhomme. C'eſt-là ce qui a donné tant de crédit dans le Monde aux Cartes, aux Dez, & à la Débauche. Car il y a bien des gens qui y employent leurs heures de loiſir plûtôt par coûtume, & pour ne pouvoir paſſer le tems à quelque choſe de meilleur, que pour aucun plaiſir réel qu'ils y trouvent.

Comme ils ne peuvent ſuporter le pénible fardeau d'une entiere & parfaite oiſiveté; & qu'ils n'ont apris aucun métier honnête auquel ils puiſſent ſe divertir, ils ont recours, pour paſſer le tems, à ces amuſemens frivoles ou criminels qui ſont en uſage dans le Monde, & auſquels un homme raiſonnable, qui n'auroit pas été gâté par la coutume, ne pourroit prendre que fort peu de plaiſir.

§. CCXV. Je ne veux pas dire par-là, qu'un jeune-homme de bonne Maiſon dût ſe priver des plaiſirs innocens qu'ont accoûtumé de goûter ceux de ſon âge & de ſa condition. Bien loin d'aprouver qu'il ſoit d'une humeur ſi réſervée & ſi auſtere, je voudrois lui perſuader d'entrer, avec une complaiſance extraordinaire, dans tous les plaiſirs & dans tous les divertiſſemens de ceux qu'il fréquente; & de ne faire paroître aucun éloignement ni aucune répugnance pour quoi que ce ſoit qu'ils puiſſent deſirer de lui, pourvû que ce ſoient des choſes qu'un Gentilhomme & un honnête-homme puiſſe faire avec bienſéance. Quoi qu'à l'égard des Cartes & des Dez le plus ſûr & le meilleur parti, c'eſt, à mon avis, de n'aprendre jamais à y jouer en aucune maniere, afin d'être par-là à l'abri de toutes tentations dangereuſes de perdre malheureuſement ſon tems. Mais je ſoutiens qu'un jeune-homme à qui on laiſſera une entiere liberté de ſe réjoüir avec ſes Amis, & de prendre tous les honnêtes divertiſſemens, autoriſez par l'uſage, aura encore aſſez de tems pour aprendre quelque Mé-

tier passablement bien. Ce n'est pas faute de tems, mais faute d'aplication que nous ne sommes pas experts en plus d'un Art; & il est certain qu'un homme qui employeroit reglément une heure par jour à cette espéce de divertissement, iroit en peu de tems beaucoup plus loin qu'il ne pourroit se l'imaginer lui-même. C'est un usage qui mériteroit d'être introduit, quand ce ne seroit que pour décrediter tant de passe-tems ordinaires, mauvais en eux-mêmes, inutiles & dangereux; & pour faire voir qu'on peut fort bien s'en passer. Si l'on empêchoit les hommes, dès leur jeunesse, de s'abandonner à cette molle nonchalance dans laquelle quelques-uns laissent écouler inutilement une bonne partie de leur vie, sans s'attacher à rien de sérieux, ou même de divertissant, ils trouveroient assez de tems pour se rendre habiles en bien des choses, qui quoiqu'éloignées de leur véritable profession, n'y seroient pourtant pas entierement contraires. Ainsi, je croi pour cette raison & pour d'autres que j'ai déja alléguées, qu'une des choses qu'on doit le moins souffrir ou permettre dans les jeunes gens, c'est cette humeur paresseuse & négligente où ils s'abandonnent en laissant écouler des jours entiers sans rien faire. Cet état convient à un homme malade & indisposé; mais hors de là il n'est suportable en aucune personne, de quelque âge ou de quelque condition qu'elle soit.

§. CCXVI. Aux Métiers que j'ai dit qu'on peut aprendre à un jeune Gentilhomme, on peut ajoûter ceux de *Parfumeur*,

de *Vernißeur*, de *Graveur*, & plusieurs sortes d'Ouvrages en fer, en cuivre, & en argent. Que s'il passe une bonne partie de son tems dans une grande Ville, ce qui arrive à la plûpart des jeunes gens de bonne Maison, on peut lui enseigner à tailler, à polir, & à enchasser des pierres précieuses, ou à tourner & polir des verres optiques. Parmi une si grande diversité d'Arts méchaniques qui méritent d'occuper le loisir d'un honnête homme, il est impossible qu'il ne s'en trouve aucun qui lui plaise, à moins qu'il ne soit paresseux ou débauché, ce qu'on ne doit pas supposer, s'il a été bien élevé. Or comme il ne sauroit être toûjours attaché à l'étude, à la lecture, & à la conversation, il lui restera, outre le tems qu'il donnera à ses exercices, plusieurs heures dont il fera un mauvais usage, s'il ne les employe pas à quelqu'un de ces Métiers dont je viens de parler : car je supose toujours qu'un jeune homme souhaitera rarement de demeurer les bras croisez sans rien faire ; & s'il est effectivement de cette humeur, c'est un défaut qui doit être corrigé nécessairement.

XXVI. *Si un jeune homme de bonne Maison doit aprendre à tenir les Livres de compte.*

Un Gentilhomme doit aprendre à tenir

§. CCXVII. MAIS si les Parens, par une prévention peu raisonnable, s'effraïent au nom odieux de Métier & d'Art méchanique ; & qu'ils ayent de

de la répugnance à voir leurs Enfans s'occuper à quoi que ce ſoit de cette eſpece, il y a pourtant une choſe qui fait partie du Négoce dont ils conviendront que la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire à leurs Enfans, s'ils l'examinent avec ſoin. Je veux parler de l'Art de tenir les livres de compte.

Quoi que ſelon toutes les aparences cette connoiſſance ne ſoit pas néceſſaire à un Gentilhomme pour acquerir du bien, cependant il n'y a peut-être rien qui contribuë davantage à lui faire conſerver celui qu'il poſſede. On voit rarement qu'une perſonne qui tient compte de ſes Revenus & de ſa Dépenſe, & qui par ce moyen a toûjours devant les yeux l'état de ſes affaires Domeſtiques, les laiſſe aller en ruine. Mais je ſuis aſſûré que pour n'avoir pas le ſoin ou l'adreſſe de tenir des comptes exacts, bien des gens ſe trouvent mal dans leurs affaires avant que de s'en apercevoir, ou les laiſſent déperir de plus en plus, lorſqu'une fois le deſordre a commencé de s'y mettre. Je conſeillerois donc à toute perſonne de bonne Maiſon d'aprendre exactement à tenir les Livres de comptes ; & de ne pas ſe mettre dans l'Eſprit que cela ne les regarde point, ſous prétexte que c'eſt parmi les Marchands que cet Art a pris naiſſance ; & que c'eſt parmi eux qu'il eſt principalement en uſage.

§. CCXVIII. Lorſque notre jeune Eleve ſaura bien tenir les Livres de compte, (ce qui dépend plus du Bon-Sens que de l'Arithmetique) il ne ſera peut-être pas mal, que ſon Pere exige de lui, qu'à l'avenir il

faſſe uſage de cette Science dans toutes ſes petites affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'il mît par écrit tout ce qu'il dépenſeroit article par article, comme une peinte de vin, dix ſols, vingt ſols perdus au jeu, &c. Il ſuffit de mettre ces petites choſes ſous le nom général de Dépenſe, & je ne ſerois pas d'avis non plus que ſon Pere examinât de trop près ces ſortes de Comptes, pour en prendre occaſion de blâmer les dépenſes qu'il fait. Un Pere doit ſe reſſouvenir qu'il a été jeune; & ne pas oublier les ſentimens qu'il avoit dans ce tems-là, ni le droit que ſon Fils a de ſentir les mêmes deſirs, & d'avoir le moyen de les ſatisfaire. Si donc je conſeille d'obliger un jeune Gentilhomme à tenir un compte, ce n'eſt pas pour avoir par-là ſujet de le cenſurer ſur ſes dépenſes, (car il doit diſpoſer abſolument de ce que ſon Pere lui donne) mais ſeulement afin qu'il puiſſe s'accoûtumer bientôt à cela, & qu'ainſi il ſe faſſe de bonne heure une habitude d'une choſe, dont la conſtante pratique doit lui être ſi utile & ſi néceſſaire durant tout le cours de ſa vie. On raconte d'un Noble *Venitien*, dont le Fils ne gardoit aucune meſure dans ſes dépenſes, jettant, pour ainſi dire, l'argent par la fenêtre, que voyant augmenter tous les jours cette folle prodigalité, il ordonna à ſon Intendant de ne pas donner à l'avenir plus d'argent à ſon Fils que ce qu'il en compteroit lui-même en le recevant. Quelqu'un s'imaginera que ce n'étoit pas là un expedient fort propre à moderer les dépenſes d'un jeune Gentil-

homme qui par-là pouvoit avoir aiſément autant d'argent qu'il en demanderoit. Cependant cette peine impoſée à un jeune homme qui n'étoit accoûtumé qu'à ſonger à ſe divertir, le jetta dans un fort grand embarras, qui ſe termina enfin par cette ſage & ſolide reflexion : *Si c'eſt une choſe ſi pénible pour moi de compter ſimplement l'argent que je veux dépenſer, quel ſoin & quelle peine mes Ancêtres ne doivent-ils pas avoir pris, non ſeulement pour le compter, mais pour le gagner ?* Une penſée ſi raiſonnable lui étant venuë à l'occaſion de ce petit ſoin qu'on exigeoit de lui, fit une ſi forte impreſſion ſur ſon Eſprit, qu'aïant commencé dès-lors à être plus ſage & plus retenu dans ſes dépenſes, il devint très-bon œconome. Quoiqu'il en ſoit, tout le monde doit convenir qu'il n'y a rien qui doive plus vrai-ſemblablement obliger un homme à bien menager ſon bien, que d'avoir inceſſamment devant les yeux l'état de ſes affaires dans des Comptes exacts & bien ſuivis.

XXVII. *Pourquoi & en quel tems on doit faire voyager les jeunes gens.*

§. CCXIX. LA derniere choſe à quoi l'on ſonge ordinairement dans l'Education d'un jeune Gentilhomme, c'eſt *à le faire voyager*. On croit communément que c'eſt par là qu'on peut mettre la derniere main à cet important ouvrage, & rendre un jeune homme entiérement accompli. J'avouë que les Voyages dans des Païs Etrangers ſont

Si un jeune homme doit voyager,

d'une fort grande utilité : mais je crois que le tems qu'on choisit d'ordinaire pour envoyer les jeunes-gens hors de chez-eux, est cause, entre autres choses, qu'ils sont moins en état de profiter de leurs voyages. Tous les avantages qu'on se propose dans cette occasion, peuvent se réduire à ces deux, qui sont les plus importans : le premier consiste à aprendre des Langues Etrangeres ; & l'autre à se rendre plus sage & plus prudent, en conversant avec des hommes & des peuples, qui n'ont ni le même tempérament ni les mêmes mœurs, & qui sur tout different par tous ces endroits des personnes de sa Paroisse & de son Voisinage. Mais depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le tems qu'on employe d'ordinaire à faire voyager les jeunes gens, c'est préciſément alors qu'ils sont moins propres que jamais, à recueillir ce double fruit de leurs voyages. Le véritable tems pour aprendre des Langues Etrangeres, & pour s'accoûtumer à les prononcer comme il faut, (1) devroit être, à mon avis, depuis sept ans jusqu'à quinze ou seize ; & alors il est nécessaire

(1) *Montagne* a dit à peu près la même chose. Après avoir remarqué que „ la visite des Pays Etrangers *est* „ *fort propre pour l'instruction d'un jeune Enfant*, non „ pour en raporter seulement, à la mode de notre Noblesse Françoise, combien de pas à *Sancta Rotonda*, „ ou la richesse des caleçons de la *Signora Livia*, ou „ comme d'autres, combien le visage de *Neron*, de „ quelque vieille ruine de-là, est plus long ou plus large, que celui de quelque pareille médaille : mais „ pour en raporter principalement les humeurs de „ ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer „ notre cervelle contre celle d'autrui ; *il ajoute*, ;

& utile à des jeunes gens de cet âge-là, d'avoir auprès d'eux un Gouverneur qui avec ces Langues puisse leur enseigner d'autres choses. Mais de les retirer d'auprès de leurs Parens pour les envoyer dans des lieux éloignez sous la conduite d'un Gouverneur, dans le tems que se croyant hommes faits, ils s'imaginent n'avoir plus besoin de Gouverneur, quoi que dans le fond ils n'aient ni assez de prudence ni assez d'expérience pour se conduire eux-mêmes; c'est les exposer aux plus grands dangers qu'ils puissent courir dans tout le cours de leur vie, lorsqu'ils sont le moins en état de les éviter. Avant qu'un Enfant ait atteint cet âge pétulant & plein de feu, un Gouverneur pourra prendre quelque autorité sur lui. On peut compter que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans il se laissera conduire à son Gouverneur, malgré la rudesse de son tempérament & l'impression que l'exemple des autres Enfans pourroit faire sur son esprit. Mais ensuite, lorsqu'il commence à fréquenter des personnes faites, & à s'imaginer qu'il leur ressemble entiérement; lorsqu'il vient à se plaire aux vices des hommes, à s'en faire honneur, & à se figurer qu'il lui seroit honteux d'être soûmis plus long-tems à la censure & à la conduite d'autrui, que peut-on esperer des soins d'un Gouverneur, quelque soigneux & prudent qu'il soit; dans ce tems-

„ voudrois qu'on commençât à le promener dès sa „ tendre enfance: & premierement, pour faire d'une „ pierre deux coups, par les Nations voisines, où le „ le langage est plus éloigné du notre, & auquel si „ vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se „ peut plier. *Essais liv.* 1. *Ch.* XXV.

là, dis-je, qu'il n'a pas le pouvoir de contraindre ſon Eleve à lui obéïr ; & que ſon Eleve, peu diſpoſé à ſe laiſſer perſuader par ſes raiſons, eſt entraîné par la fougue de ſon tempérament & par le torent de la coûtume, à ſuivre l'exemple de ſes Camarades qui ne ſont pas plus ſages que lui, bien loin d'écouter les ſages conſeils de ſon Gouverneur, qu'il ne regarde plus que comme l'ennemi de ſa Liberté ? Et quand eſt-ce, je vous prie, qu'un homme eſt plus en danger de ſe perdre que lorſqu'il eſt intraitable & ſans expérience ? C'eſt là ſans doute le tems de ſa vie où il a le plus de beſoin d'être ſous la conduite de ſes Parens & de ſes Amis. Dans la premiere jeuneſſe l'homme eſt moins expoſé & plus aiſé à gouverner à cauſe de la ſoupleſſe de ſon tempérament ; & après qu'il a paſſé cet âge où les Paſſions ſont, pour ainſi dire, ſur le trône, la Raiſon & la Prudence commencent un peu à prendre le deſſus dans ſon Eſprit, & à lui ouvrir les yeux ſur ſes véritables intérêts. Ainſi, le tems qui me paroîtroit le plus propre pour envoyer un jeune homme hors de ſon Païs, c'eſt, ou lorſqu'il ſeroit fort jeune en le mettant entre les mains d'un Gouverneur, le plus capable de cet emploi qu'on pourroit trouver ; ou bien lorſqu'il ſeroit un peu plus âgé, ſans lui donner aucun Gouverneur ; lors, dis-je, qu'il ſeroit en âge de ſe gouverner lui-même & d'obſerver ce qu'il trouveroit dans les Païs Etrangers qui ſeroit digne de remarque, & dont la connoiſſance pourroit lui être utile après ſon retour dans ſa Pa-

trie; & qu'étant bien instruit des Loix, des coûtumes, des avantages, & des défauts naturels & civils de son propre Païs, il pouroit donner quelque chose en échange aux Etrangers de la conversation desquels il espereroit recueillir quelques lumieres.

§. CCXX. C'est, je croi faute de prendre ces précautions, qu'il arrive que tant de jeunes Gentilshommes retirent si peu de fruit de leurs voyages. Que s'ils reviennent chez eux avec quelque connoissance des Lieux & des Peuples qu'ils ont vûs, ils n'en raportent souvent autre chose que l'admiration des plus mauvaises & des plus frivoles Modes qu'ils aient rencontré dans les Païs Etrangers, conservant le goût & le souvenir des objets qui ont d'abord captivé leur liberté, plûtôt que de ce qui pourroit les rendre meilleurs & plus sages après leur retour dans leur Patrie. Et le moyen, je vous prie, que cela arrive autrement, lorsqu'ils voyagent à l'âge qu'ils ont accoûtumé de faire, sous la conduite d'un Gouverneur qui pourvoit à leurs nécessitez, & qui fait des observations pour eux? Avec un tel guide, se croyant dispensez d'agir par eux-mêmes, ou de répondre de leurs déportemens, ils s'avisent rarement de s'embarrasser d'aucune recherche, ou de faire des remarques qui soient de quelque utilité. Leurs pensées sont toutes tournées du côté du Jeu & des Plaisirs; & ils prennent pour un affront d'en être blâmez. Ils ne s'apliquent presque jamais à examiner les desseins des personnes qu'ils voyent; à ob-

ſerver leurs démarches, leurs artifices, leurs humeurs & leurs inclinations, afin de pouvoir régler ſur cet examen la maniére dont ils doivent ſe comporter avec eux. En ce cas-là, celui qui voyage avec eux, eſt leur grande reſſource pour les tirer d'affaire, lorſqu'ils ſe ſont jettez eux-mêmes dans quelque embarras, & pour répondre pour eux, quelques faux pas qu'ils faſſent.

§. CCXXI. J'avouë que la connoiſſance des hommes eſt l'effet d'une ſi grande habileté, qu'un jeune homme ne ſauroit y être conſommé tout d'un coup: mais cependant les voyages qu'il fait dans les Païs étrangers ne lui ſont pas fort utiles, s'ils ne ſervent un peu à lui ouvrir les yeux, à le rendre circonſpect & retenu, à l'accoûtumer à pénétrer au-delà de l'écorce & des ſimples aparences; & enfin à conſerver, à la faveur d'une conduite civile & obligeante, une honnête liberté avec les Etrangers & avec toute ſorte de perſonnes, ſans choquer en aucune maniere la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Un jeune homme qui commence à voyager dans un âge raiſonnable, & dans le deſſein de profiter, peut s'entretenir & faire connoiſſance avec les perſonnes de qualité qui ſont dans les Lieux où il va. C'eſt-là ſans contredit l'une des choſes les plus avantageuſes à un Gentilhomme qui voïage dans des Païs étrangers; mais je vous prie, parmi nos jeunes gens qui voyagent avec des Gouverneurs, en voit-on un entre cent qui dans les Païs étrangers rende

visite à des personnes de qualité ? Moins encore arrive-t'il qu'ils fassent connoissance avec des gens, de qui ils pourroient aprendre en quoi consiste la politesse dans ces Pais-là, & ce qui s'y trouve de plus remarquable : quoiqu'avec de telles personnes on puisse plus aprendre en un jour qu'en courant un an çà & là d'hôtellerie en hôtellerie, comme font la plûpart de nos jeunes Voyageurs. Et dans le fond ce n'est pas là une chose fort surprenante : car des gens d'esprit & de mérite ne sont pas fort portez à recevoir dans leur familiarité de jeunes Enfans qui ont encore besoin d'être sous la conduite d'un Gouverneur. Mais si un jeune Gentilhomme étranger, qui a l'air & les manieres d'une homme fait, témoigne avoir envie de s'instruire des coûtumes, des mœurs, des Loix & du gouvernement des Païs où il voyage, il trouvera par tout un favorable accueil auprès des personnes les plus distinguées par leur politesse & par leur savoir, qui sont toûjours prêtes à bien recevoir un Etranger, honnête homme & curieux, à l'obliger, & à le faire valoir dans les occasions.

§. CCXXII. Quelque certain que soit tout ce que je viens de dire, je doute fort qu'il soit capable de faire changer la coûtume qu'on a prise de faire voyager les jeunes gens dans le tems de leur vie le moins propre à cela, pour des raisons qui ne sont assurément pas fondées sur leur avancement. Il ne faut pas, dit-on, exposer un jeune Enfant à voyager dans des Païs Etrangers à l'âge de neuf ou dix ans, à cause des acci-

dens qui pourroient lui arriver dans un âge ſi tendre & ſi délicat; quoiqu'il coure alors dix fois moins de riſque, qu'à l'âge de dix-ſept, ou de dix-huit ans. Il ne faut pas non plus, à ce qu'on croit, attendre à envoyer un jeune homme hors de chez lui, qu'il ait paſſé cet âge rétif & dangereux, parce qu'il doit être de retour dans ſa Patrie à vingt-un an, pour ſe marier. Son Pere a beſoin d'argent; & ſa Mere ne ſauroit ſe paſſer plus long-tems d'une nouvelle troupe de petits Enfans avec qui elle puiſſe badiner: ainſi, notre jeune homme eſt obligé, quoiqu'il en puiſſe arriver, d'épouſer la femme qu'on lui a choiſie, dès qu'il a atteint l'âge de majorité. (1) Cependant il ne ſeroit pas mal, pour le bien de ſon corps & de ſon eſprit, & même pour celui des Enfans qu'il doit mettre au monde, que cette cérémonie fut differée pour quelque tems; & qu'on lui laiſſât prendre un peu d'avance ſur ſes Enfans, tant à l'égard de l'âge, que par raport aux lumieres de l'eſprit; car il arrive ſouvent que les Enfans ſuivent leur Pere de trop près, ce qui n'eſt pas le ſujet d'une grande ſatisfaction ni pour le Fils ni pour le Pere. Mais puiſque notre jeune Gentilhomme eſt prêt à ſe marier, il eſt tems de le laiſſer auprès de ſa Maîtreſſe.

(1) C'eſt vingt & un an, ſelon la Loi d'Angleterre.

XXVIII. *Concluſion de tout l'Ouvrage.*

§. CCXXIII. QUOIQUE je ſois préſentement à la fin de mes Remarques ſur l'*Education des Enfans*, je ne voudrois pas qu'on s'imaginât que je regarde ce que je viens de dire comme un Traité complet ſur cette matiére. Il y a mille autres choſes à conſidérer, & particulierement ſi l'on vouloit entrer dans l'examen des divers tempéramens, des inclinations différentes, & des défauts particuliers qu'on remarque dans les Enfans; & qu'on entreprît de preſcrire les remedes qui y ſont propres. Cette matiére eſt d'une ſi grande étenduë, qu'il faudroit faire un Volume entier pour la traiter, encore ne ſuffiroit-il pas. Il y a dans l'ame de chaque homme, auſſi bien que dans le viſage, quelque choſe de particulier, qui le diſtingue de tous les autres; & peut-être à peine y a-t'il deux Enfans qui puiſſent être conduits par une même méthode, à prendre la choſe dans la derniere préciſion. D'ailleurs, je crois que l'Enfant d'un Prince, celui d'un homme de qualité, & celui d'un ſimple Gentilhomme, devroient être élevez d'une maniere différente. Mais comme je n'ai eû ici que quelques vûës générales par raport à la fin principale de l'Education, & cela en faveur du Fils d'un Gentilhomme de mes Amis qui étoit alors fort jeune, & que je ne conſiderois pour cet effet que comme du Papier blanc, ou de la Cire, ſur quoi l'on peut imprimer

ce qu'on veut, je ne me ſuis guéres attaché à autre choſe qu'à traiter les points généraux que j'ai jugez néceſſaires pour l'Education d'un jeune Gentilhomme de ſon rang. Je publie maintenant ces penſées que l'occaſion a fait naître, dans l'eſpérance que, quoiqu'elles ne contiennent pas un Traité complet ſur la matiére, & que chacun ne puiſſe pas y trouver ce qui convient préciſément à ſon Enfant, elles pourront pourtant donner quelque petite lumiere à ceux qui encouragez par l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui touche leurs chers Enfans, ſont aſſez hardis pour oſer bien ſe hazarder à conſulter leur propre raiſon dans la maniere dont ils doivent les élever, plutôt que de s'en repoſer entierement ſur une vieille coûtume.

FIN.

TRAITÉ
DU
BONHEUR
DANS TOUS
LES ETATS
DE LA VIE.

AVIS AU LECTEUR.

*RIEN n'a plus de raport à l'*Education des Enfans, *que de donner pour ſuite à la fin dudit Ouvrage* un Traité du Bonheur dans tous les Etats de la Vie, *d'un excellent Auteur qui peut aller de pair avec le fameux M. Coſte, Anglois de Nation comme lui, & d'une érudition très-profonde, où l'on trouvera que tout le monde ſe plaint, chacun ſe trouve malheureux dans ſon état, voilà la commune opinion des hommes. C'eſt une erreur que j'ai entrepris de combattre dans ce petit Traité de morale, où j'eſpere prouver que, ſans dreſſer des autels à la fortune, ni avoir recours à la magie, l'homme peut être l'artiſan de ſon bonheur. Dieu ne l'a point créé pour être malheureux dans ce monde, & ce ſeroit en quelque ſorte contredire ſa ſageſſe, que d'être dans ces ſentimens. Il l'a rendu ſouverain ſur la terre, il a ſoumis tous les animaux à ſon pouvoir, & l'a comblé de richeſſes. Il ne lui a pas donné la proprieté, mais la joüiſſance, parce qu'il a voulu que l'homme préférât les délices de l'eſprit aux plaiſirs ſenſuels du corps. C'eſt dans ces biens ſpirituels, qui ſont les vrais biens qu'il doit trouver ſa félicité, & non pas dans les autres, qui n'étant que paſſagers & périſ-*

ſables, ne le peuvent rendre véritablement heureux. Je dis donc, que dès que l'homme a l'uſage de la raiſon, il eſt non-ſeulement heureux dans tous les âges & dans toutes les conditions de la vie, mais qu'il ne ceſſe pas de l'être dans les différentes ſituations où il ſe trouve, quoiqu'au ſentiment du vulgaire, il paroiſſe très-miſérable. C'eſt le plan de l'Ouvrage que je te préſente, LECTEUR, *vois ſi j'ai dit la vérité.*

TRAITÉ DU BONHEUR.

I. PARTIE.

On cherche le bonheur où il n'eſt pas.

CHAPITRE I.

Du murmure des Hommes contre la Providence.

IL n'eſt rien de plus ordinaire que d'entendre les hommes ſe plaindre de la malignité de leurs étoiles, ou de l'ingratitude de la fortune. Il y en a même qui par un murmure ſacrilége oſent accuſer la Providence de les avoir abandonnez dès le berceau. Ces créatures malheureuſes regardent le Ciel avec indignation, au lieu que celles qui ſont animées d'un eſprit plus raiſonnable, ont continuellement dans la bouche les loüanges du Seigneur, & publient de toutes parts la reconnoiſſance qu'elles ont

de ſes bienfaits. *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi.*

Ne faut-il pas que ces âmes impies ſoient frapées d'un aveuglement terrible, pour manquer ainſi de reſpect envers le Souverain Auteur de la nature, pendant que les animaux reconnoiſſent l'excellence de ſon être, que l'Elephant adore le Soleil à genoux, que les oiſeaux le ſaluent de leurs chants, & qu'il n'eſt rien dans l'Univers qui ne s'humilie, & qui ne s'anéantiſſe devant cette puiſſance ſuprême dont il tire ſon origine.

Si les hommes faiſoient une attention ſérieuſe ſur eux-mêmes, ils reconnoîtroient qu'ils ne poſſedent rien qu'ils ne doivent à cette bonté infinie de Dieu, & que bien loin de mériter les graces qu'ils en reçoivent tous les jours, ils ſe rendent indignes de ſon amour, par leur ingratitude & par leurs offenſes.

La premiere diſgrace que l'homme s'attire par l'oubli de Dieu, c'eſt d'être oublié lui-même, & abandonné à ſa mauvaiſe volonté: de là vient ce détachement fatal qui le conduiſant à l'impénitence, le livre enfin à la puiſſance étrangere du démon.

Il eſt donc bien plus avantageux à l'homme de ſe ſoûmettre innocemment à ſon Créateur, que d'attirer ſur lui ſa colere par l'injuſtice de ſes plaintes & de ſes murmures; car quel fruit peut-il attendre de cette arrogance? il ne fait qu'irriter ſes maux & augmenter le nombre de ſes afflictions, au lieu que la patience chrétienne eſt un ſacrifice agréable à Dieu, qui par de ſecrettes conſolations ſçait adoucir nos plus cuiſantes douleurs. *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus, &c.*

Peut-on refuſer d'obéïr aux loix du Ciel, après ce que Dieu a promis de faire pour ſes élus ? le Paradis n'eſt-il pas une aſſez grande récompenſe ? eſt-il quelque créature raiſonnable qui n'y doive aſpirer ? C'eſt pour cette couronne que tant d'illuſtres Martyrs ont verſé juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, adorant ſans ceſſe cette puiſſance & cette bonté infinie de leur Créateur, bien loin de murmurer contre les ordres de ſa providence. Après leur exémple, il faudroit qu'un Chrétien fût bien inſenſible & bien dépourvû de jugement, pour ne pas convenir qu'il doit faire tout ſon bonheur de ſe ſoûmettre à la volonté de ſon Souverain, & que la plus grande gloire qu'il puiſſe acquerir, c'eſt d'être un fidéle ſerviteur d'un ſi bon maître.

CHAPITRE II.

Nul n'eſt content de ſon ſort.

L'Un ſe plaint de l'obſcurité de ſa naiſſance, l'autre de la baſſeſſe de ſon éducation. Tel qui poſſéde une charge diſtinguée dans la robe, & qui vit avec tranquillité, envie la fortune d'un homme de guerre, qui a acheté d'une partie de ſon ſang, ou payé de tout ſon bien la dignité onéreuſe à laquelle il eſt parvenu ; l'Officier d'Armée maudit à ſon tour l'envie qu'il a eu de chercher ſon avancement dans les emplois de la guerre, & regrette les occaſions qu'il a perduës, de prendre un état plus paiſible & plus convenable à ſes intérêts. Il y en a d'autres qui pouſſent plus loin leur

extravagance, ils ſe dépoüillent des emplois qu'ils ont exercez long-tems avec honneur, pour en prendre de nouveaux dans leſquels n'étant pas verſez & n'en pouvant dignement remplir les fonctions, ils s'attirent la riſée & le mépris des peuples, dont ils avoient fait auparavant l'adminiſtration.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus,
Quam ſcit uterque libens cenſebo exerceat artem.
Horat.

Cet égarement provient, ſelon le ſentiment d'Horace, d'un principe d'avarice qui ſe trouve dans le cœur de la plûpart des hommes; quelques-uns s'imaginent que pendant qu'ils ont beaucoup de peine dans leur emploi, pour gagner ſimplement de quoi faire ſubſiſter leur famille, les autres obtiennent avec plus de facilité de la fortune de quoi s'élever aux plus hautes dignitez, & ſe rendent ainſi malheureux, parce qu'ils ne conſiderent dans les riches que le fruit qu'ils recueillent de leurs travaux, ſans ſe repreſenter les fatigues qu'ils eſſuyent & les dangers où ils s'expoſent pour réüſſir dans leurs entrepriſes.

Inde fit ut raro qui ſe vixiſſe beatum
Dicat, & exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva ſatur, reperire queamus.
Idem.

Ce foible des hommes les porte pour l'ordinaire à des vices qui les rendent inſuporta-

bles, il engendre l'envie, monſtre ennemi de la ſociété : cette douleur ſecrette qu'on a de la proſpérité d'autrui, en tant qu'elle ſemble diminuer la nôtre, met la diviſion par tout ; elle ſépare les amis ; elle broüille les parens ; elle aporte la guerre où regnoit la paix ; elle infecte de ſon venin l'innocence la plus pure ; l'envieux ne ſauroit ſuporter ſes ſupérieurs, parce qu'il ne peut s'égaler à eux ; il ne peut ſouffrir ſes égaux, parce qu'ils s'eſtiment autant que lui ; il foule aux pieds ſes inférieurs, parce qu'ils font tous leurs efforts pour l'atteindre.

Il ne ne s'en tient pas là, quand il ne trouve pas l'occaſion de renverſer la fortune de celui dont il ne peut ſouffrir l'élevation, il a recours à la médiſance, pour tâcher de tenir ſa renommée ; il attribuëra au hazard ce qui eſt l'effet ou de l'eſprit ou de la valeur, ou du mérite de ſon ennemi ; il étudiera ſa condition, ſa famille & ſa généalogie pour les déchirer.

Le ſage au contraire ſe contente des avantages qu'il a reçûs de la providence ; il n'ambitionne rien au-delà ; il voit avec joye la proſpérité des autres ; il ne ſe ſert d'aucun artifice pour la détruire ; leur bonheur augmente le ſien.

CHAPITRE III.

Le véritable Bonheur conſiſte dans la piété.

IL eſt ridicule à l'homme d'attaquer la ſageſſe de Dieu, en lui imputant la cauſe de ſon malheur, ne devant l'attribuer qu'à lui-

même, & pouvant trouver dans ſon propre fonds de quoi le convertir en une félicité ſans pareille ; c'eſt en vain qu'il travaille ſur la terre pour ſe rendre heureux, tant qu'il cherchera le bonheur où il n'eſt pas.

C'eſt une vérité inconteſtable que le bonheur de l'homme conſiſte dans la piété délicieuſe qui nous éleve dès ce monde à la béatitude des Anges : rien ne me paroît plus néceſſaire que d'avoir une véritable horreur du peché, dont la laideur ſépare l'amitié qui eſt naturellement entre Dieu & l'homme, & de conſerver avec un grand ſoin ſon innocence & ſa purete.

Je mets au rang des ames pures, celles qui ont effacé leurs crimes, ou par l'abondance de leurs larmes, ou avec les cendres de leur pénitence, ou par le feu de leur charité ; non ſeulement les pechez ne leur nuiſent plus, mais ils ſont quelquefois les inſtrumens de leur bonheur.

Il ne faut pas juger par l'aparence extérieure des actions des juſtes, de ce qui ſe paſſe dans leur cœur : car quoi qu'ils ſemblent pleurer aux yeux du monde, en effet ils vivent très délicieuſement, enſorte que Sardanapale, Philoxene, Apicius & les autres qui ſe ſont rendus célébres par l'amour des plaiſirs, en comparaiſon de ces hommes détachez du monde, n'ont mené qu'une vie triſte & languiſſante.

Il n'y a point d'autre bonheur que celui qui ſort d'un bien véritable, car les biens que le vulgaire des hommes recherche avec tant d'empreſſement, ne ſont pas de vrais biens ; s'ils étoient de vrais biens, ils n'entichiroient que

les gens d'honneur, & rendroient heureux ceux qui les poſſédent : il n'y a donc point d'aparence de croire le véritable bonheur celui qui ne tire point ſon origine des vrais biens.

Or comme c'eſt le bonheur qui nous fait vivre délicieuſement, nul ne peut avoir cet avantage que celui qui vit dans la piété, c'eſt-à-dire qui joüit des biens véritables ; car la piété ſeule eſt capable de rendre l'homme heureux, en l'uniſſant à Dieu qui eſt le ſouverain bien ; c'eſt pourquoi ceux qui donnent dans de fauſſes aparences, & qui négligent les ſolides voluptez de l'ame, pour courir après les vanitez du ſiécle, ne ſont pas bien ſenſez.

Il eſt vrai que pour arriver à cette haute piété, il faut ſe priver des plaiſirs, mépriſer les richeſſes & fuir les honneurs ; mais qui ne ſait pas que ce n'eſt point tout cela qui rend la vie heureuſe, & qu'au contraire c'eſt ce qui la remplit de chagrin & d'inquiétude ? car il faut convenir qu'il n'y a que de l'opinion dans l'attache qu'ont les hommes pour ces faux plaiſirs, & que ceux qui croyent en joüir le plus parfaitement en ſont les plus éloignez. Rien n'eſt ſi doux que la vengeance à un homme inſulté, mais auſſi-tôt que les premiers mouvemens de ſa colere ſont paſſez, cette douceur ſe change en amertume, de même que l'eau d'une ſource corrompuë ne peut avoir qu'un mauvais goût ; ce qui nous marque évidemment que ces ſortes de voluptez, qui ne tirent leur origine que des faux biens, ſont trompeuſes, & ne peuvent produire à l'homme une véritable félicité.

Quand même ce qui n'eſt point volupté en porteroit le nom, conſidérons de quelles dou-

leurs ſont accompagnez ces faux plaiſirs, lorſqu'après une débauché, vous êtes attaqué d'une groſſe fievre, d'un mal de tête ou d'un flux de ſang; que vous avez un vomiſſement continuel; que votre eſtomac ne peut plus rien ſuporter; que tout le corps vous tremble, que vous devenez ſtupide, que vous n'avez plus de mémoire, & qu'à toutes ces diſgraces, ſuccéde encore la perte de votre fortune & de votre réputation. Epicure a-t'il jamais aprouvé une volupté ſemblable? il auroit plûtôt conſeillé aux hommes de la fuïr.

Le ſort des impudiques n'eſt pas moins funeſte, lorſqu'après un excès de plaiſirs, ils tombent dans une paralyſie, ou dans quelque maladie encore plus fâcheuſe.

Outre que ce plaiſir défendu qui chatoüille les ſens, dure peu, & qu'il a des ſuites ſi dangereuſes, il eſt preſque toûjours accompagné de l'indigence, qui eſt la plus inſuportable de toutes les afflictions, & ſupoſé que l'indigence & les maladies ne ſuivent pas toûjours la luxure, il eſt conſtant que le remord de la conſcience en eſt inſéparable; il prévient même les voluptueux, & pluſieurs dans les tranſports du plaiſir, en ont été vivement pénéttez, quoi qu'il y en ait qui paroiſſent alors dépourvûs de tout ſentiment.

Ipſoque ex fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipſis floribus angat.

Lucret.

Mais ceux là ſont encore plus à plaindre que les autres; car qui eſt-ce qui n'aimeroit pas mieux

mieux ſentir ſon mal que d'être ſtupide ? ſi le feu de la cupidité, comme une autre yvreſſe, ou l'habitude au mal, endurciſſent les hommes juſqu'à les rendre inſenſibles à la douleur, lorſque l'enchantement vient à diſparoître, & que les voluptueux qui ont vieilli dans le crime, voyent aprocher la mort, traînant à ſa ſuite les châtimens de l'éternité, quelle frayeur n'en doivent-ils point avoir ? c'eſt alors que la conſcience, qui avoit été aſſoupie pendant tant d'années, ſe réveille, & les tourmente avec d'autant plus de rigueur, qu'elle leur a donné plus de tems pour ſe reconnoître; la vieilleſſe étant déja aſſez triſte d'elle-même, par le grand nombre d'infirmitez qui l'accompagne, eſt encore plus miſérable, quand elle eſt bourrelée par les reproches continuels de la conſcience, les aſſemblées, les folles amours, les grands repas, & tous ces divertiſſemens qui paroiſſoient agréables à un jeune homme dans ſon printems, lui déplaiſent dans l'arriére-ſaiſon; il n'a dans cet âge mélancolique & ſolitaire, d'autre conſolation ni d'autre ſuport, que le ſouvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'eſpoir d'une vie plus heureuſe : ſi au contraire il eſt accablé du double regret d'avoir mal vécu, & de ſe voir privé des récompenſes du Ciel, que peut-on s'imaginer de plus malheureux ?

Mais celui qui eſt dans la grace de Dieu, eſt en poſſeſſion du véritable bonheur, il nage dans la volupté & dans la joye : car il ne faut pas s'étonner de voir une joye ſurnaturelle où eſt Dieu, qui eſt la ſource de tous les plaiſirs ; il ſe trouve par tout où il voit une conſcience pure ; où Dieu ſe trouve, le Para-

dis est ouvert ; où est le Paradis, est nécessairement la béatitude, & c'est de la béatitude que se rencontre la véritable joye.

II. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les âges de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans la Jeunesse.

IL n'est pas difficile de se persuader qu'on est plus heureux dans la jeunesse, que dans tout autre âge de la vie, l'innocence des mœurs, toujours agréable à la sagesse infinie de Dieu, attire sur les jeunes gens des graces qu'il n'accorde pas aux vieillards avec la même facilité, *sinite parvulos venire ad me.*

Dès que cette jeunesse brillante commence à paroître sur le théâtre du monde, accompagnée de tous ses agrémens, elle n'y reçoit que des aplaudissemens & des caresses, elle ne connoît point l'amertume des soucis ; elle n'essuye point la fatigue des voyages, & n'est point exposée au péril des combats ; elle est suivie des ris & des jeux ; elle ne marche que sur des roses, ou sur des tapis de fleurs, dans la paix profonde dont elle joüit dans les dé-

lices continuelles dont elle se rassasie, qui pourroit disconvenir de son bonheur ?

Multa ferunt anni venientes commoda secum.
Horat.

J'ai établi d'abord le bonheur de cet âge sur son innocence ; car si les enfans reçoivent de leurs peres une mauvaise éducation, & si par les commencemens d'une vie libertine, ils écartent les benignes influences que le ciel étoit prêt de répandre sur eux, ils ne posséderont pas long-tems le tresor de la félicité : or comme la jeunesse n'a pas l'expérience, qui pourroit la garantir des écueils de la débauche ? il est de la prudence des parens de prendre un soin particulier de ceux que la providence leur a confiez, & de prévenir le déréglement où ils pourroient tomber par leur négligence. Il est d'autant plus facile aux gens d'honneur ? que pour l'ordinaire les bons engendrent les bons, & qu'on ne voit point naître un milan d'une tourterelle. Il faut donc que les parens eux-mêmes fassent tous leurs efforts pour se rendre vertueux, qu'ils enseignent de bonne heure à leurs enfans les préceptes de notre Religion ; qu'ils leur donnent de beaux sentimens, & qu'ils ne leur montrent que de bons exemples ; car on doit bien prendre garde de quelle liqueur on abreuve un vaisseau neuf.

Quo semel est imbuta recens servabit odorem.
Testa diu.
Horat.

On ne ſçauroit prendre cette précaution trop tôt, & il y a beaucoup de danger dans la demeure à cet âge tendre, une ame eſt plus ſuſceptible des bonnes impreſſions, & il eſt conſtant qu'un vieillard ne peut être véritablement pieux, s'il n'en a pris l'habitude dans ſa jeuneſſe ; c'eſt le tems où l'on aprend toutes choſes avec facilité.

Pour conſerver le bonheur de cette innocence, il ne ſuffit pas d'inſpirer à la jeuneſſe les ſentimens de la piété, ſi on n'a ſoin de l'élever au travail & à l'étude, ſi on ne lui fait un monſtre de l'oiſiveté, elle tournera du côté de la moleſſe, & ſuivant le penchant que l'homme a naturellement pour les plaiſirs, elle quittera ſes bonnes habitudes pour s'abandonner au torrent de ſes paſſions.

J'exhorte un jeune homme à former d'abord le deſſein d'acquérir la vertu, & comme il eſt impoſſible d'y réüſſir ſans une grace particuliere du ciel, il faut qu'il demande tous les jours à Dieu qu'il la lui accorde, & en attendant qu'il puiſſe l'obtenir par ſes prieres, il doit tâcher de la mériter par ſes bonnes œuvres.

D'ailleurs il faut qu'il évite la compagnie des libertins, qu'il ne fréquente que ceux dont la converſation eſt honnête & la conduite irréprochable, afin de profiter de leur exemple ; car les entretiens trop libres corrompent les mœurs, & de la maniere dont on vit aujourd'hui, il faudroit demeurer dans une ſolitude pour ne ſe point trouver parmi les méchans.

De même qu'une terre devient abondante par le ſoin qu'on prend de la cultiver, ce jeune homme ayant eu au commencement de

bons préceptes, ayant été accoutumé au travail & à l'étude, & élevé avec des enfans de bonnes mœurs, à meſure qu'il avancera en âge il augmentera en vertus, & produira dans la ſaiſon des fruits qui récompenſeront ſa famille de la bonne éducation qu'elle lui aura donnée.

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans l'âge viril.

QUoique j'aye couronné la jeuneſſe de fleurs, je ne prétens pas que l'homme dans l'âge viril, ne marche que ſur des épines : chaque ſaiſon de la vie a ſon différent bonheur; s'il a perdu ces douceurs qui lui rendoient ſon printems ſi agréable, il en eſt ſuffiſamment récompenſé par les connoiſſances que la maturité de ſon eſprit lui dévelope tous les jours, & par l'expérience qu'il s'eſt acquiſe ; cette jeune plante qui étoit le joüet des vents, eſt devenuë un chêne majeſtueux, dont la ſolidité eſt à l'épreuve des tempêtes les plus furieuſes ; cette jeuneſſe inconſidérée qui ſe portoit continuellement juſques ſur le bord des précipices, eſt preſentement éclairée d'un flambeau, à la clarté duquel elle ne fera plus de faux pas, l'homme riche de ſon propre fonds n'a plus beſoin de ſecours étrangers; il n'avoit rien à lui dans ſa jeuneſſe; tout ſon bien étoit entre les mains de ſes parens ; ſa majorité l'en a rendu le maître ; cette indépendance balancée avec les frivoles plaiſirs de la jeuneſſe, ne doit-elle pas emporter la préférence du

bonheur ; il va commander où il vivoit dans la ſoumiſſion ; il va enſeigner où il alloit s'inſtruire ; il va exercer la libéralité, où il languiſſoit par ſon indigence ; ce changement n'a-t'il pas dequoi le dédommager des douceurs qui lui ſont échapées, car pourvû qu'il ſache faire un bon uſage des talens qu'il a reçûs de la nature & des inſtructions qui lui ont été données dans ſa jeuneſſe, il ne tiendra qu'à lui de conſerver ſon bonheur.

C'eſt dans cet âge que l'homme fait choix d'un genre de vie & d'une profeſſion qui puiſſent l'établir dans le monde ; il y en a de pluſieurs ſortes, chacun conſulte là-deſſus ſes inclinations & ſes facultez ; il y a bien des gens qui aiment la vie privée : mais quoi qu'elle ait beaucoup d'agrémens, principalement ſi l'étude eſt une de ſes occupations ordinaires, je conſeillerois plûtôt à un honnête-homme de prendre de bonne heure un emploi ou une charge qui le mette à couvert du mépris, qui ne ſoit point onéreuſe au peuple, & qui ne lui faſſe point d'ennemis dans ſa Province, dans laquelle au contraire il puiſſe trouver l'occaſion de rendre ſervice à ſes amis ; il faut pour ſe rendre heureux, qu'il borne ſon ambition & qu'il exerce cette charge, de ſorte qu'elle reçoive plus d'éclat de ſon miniſtere, qu'il n'en emprunte du rang qu'elle lui donne. Je veux encore qu'il ne ſe mêle d'aucune intrigue, qu'il ne cherche point à s'enrichir des dépoüilles d'autrui, & qu'il ait de l'horreur pour ces entrepriſes qui rendent les gens odieux au public ; ſi ſans y penſer il a déplû à quelqu'un, qu'il l'apaiſe par une prompte ſatisfaction, plûtôt que d'avoir une querelle à ſoutenir,

qu'il évite les procès autant qu'il lui eſt poſſible, & qu'il relâche quelque choſe de ſes intérêts à ſon adverſe partie, plûtôt que de perdre ſon amitié & ſon repos, qu'il en uſe avec beaucoup de douceur dans toutes les rencontres, qu'il n'inſulte perſonne, qu'il faſſe bon viſage à tout le monde, qu'il ſaluë & qu'il rende la civilité qu'on lui fait agréablement, qu'il ne contrediſe jamais qui que ce ſoit, qu'il ne blâme point les autres, qu'il ne s'eſtime pas plus qu'eux, qu'il ne confie point ſon ſecret, qu'il ne révéle point celui de ſon ami, qu'il ne ſoit point curieux des affaires qui ne le regardent pas, qu'il ne s'entretienne des abſens que pour en dire du bien : il eſt ſûr que par cette conduite il ſera aimé & conſidéré de tout le monde, & qu'il maintiendra aiſément le bonheur que la Providence a attaché à ſon âge.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans la vieilleſſe.

CElui qui a vécu dans l'honneur, ne doit point regretter ſon jeune âge ; c'eſt la marque d'un eſprit bien fait d'obéïr ſans répugnance aux loix de la nature : cette ſage mere ayant ſi bien partagé l'homme dans ſon printems, ne laiſſera pas ſon ouvrage imparfait, en l'abandonnant dans l'arriere-ſaiſon.

Les raiſons les plus ordinaires pourquoi la vieilleſſe nous ſemble malheureuſe, ſont.

1°. Qu'elle nous empêche d'agir commodément à nos affaires.

de de la Philoſophie; ils y eurent encore plus d'aplication dans cet âge qu'ils n'en avoient eu auparavant.

Malherbe illuſtre écrivain de nos jours, parle en ces termes de ſa vieilleſſe.

Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore.
Non loin de mon berceau commencerent leurs cours.
Je les poſſedai jeune, & les poſſéde encore
A la fin de mes jours.

Si la vieilleſſe eſt ſujette à quelques infirmitez, il n'y a pas lieu de s'en étonner, puiſque la jeuneſſe même n'en eſt pas exempte, la plus commune eſt le défaut de la mémoire; *Ciceron* allégue une aſſez plaiſante choſe là-deſſus. J'ai bien connu des vieillards (dit-il) mais je n'en ai pas vû un qui eût oublié l'endroit où il avoit caché ſon treſor.

Appius avoit neuf enfans chez lui, il étoit borgne & fort âgé, cependant ſa maiſon n'en étoit pas moins bien gouvernée, il étoit vigilent, laborieux, & ne ſuccomboit point ſous le poids de ſes années; il commandoit abſolument; ſes enfans l'aimoient, ſes ſerviteurs le craignoient, jamais pere de famille n'accorda ſi bien l'autorité avec la douceur.

L'Orateur Romain raporte, après Homere, que Neſtor ayant vécu trois fois l'âge d'un Homme, étoit encore très éloquent, *ex ejus lingua* (dit-il) *melle dulcior fluebat oratio.*

Si la vieilleſſe manque de force, elle n'en a pas beaucoup affaire; le Sénat n'eſt compoſé que de vieillards, dequoi ſerviroit à un Sénateur la force du corps du gladiateur Milon, celle de l'eſprit lui eſt bien plus néceſſaire.

On reproche encore aux vieillards qu'ils ne ſont plus propres aux plaiſirs, ce n'eſt pas un grand inconvénient pour eux de perdre une choſe qui eſt pernicieuſe aux jeunes gens mêmes, en ce qu'elle leur ôte le goût de la vertu, au contraire c'eſt un avantage pour les vieillards que l'âge faſſe en eux ce que la raiſon ne ſçauroit faire.

La mort eſt le crime de la vieilleſſe, mais c'eſt un crime pardonnable, puiſque la mort eſt commune à tous les hommes.

Chacun doit être ſatisfait du tems qu'il lui a été donné pour vivre; la vie eſt aſſez longue, pouvû qu'on en veuille bien uſer.

Le printems produit des fleurs en attendant les fruits, & la jeuneſſe ſéme pour recueillir; les fruits de la vieilleſſe, ſont le ſouvenir des bonnes œuvres & l'abondance des vertus acquiſes.

Tout ce qui arrive ſelon le cours de la nature, doit paſſer pour un bien, qu'y a-t'il de plus naturel aux vieillards que de mourir? Ce qui arrive aux jeunes gens contre la régle ordinaire ne doit pas paroître étrange aux vieillards; la jeuneſſe qui meurt, eſt comme un fruit qu'on arrache de l'arbre: quand il eſt mûr il tombe de lui-même, la vieilleſſe en fait autant, il n'y a rien là de ſurprenant ni de fâcheux.

On a des inclinations dans la jeuneſſe qu'on n'a plus dans l'âge viril, on en a dans l'âge viril qu'on n'a plus dans la vieilleſſe: quand elles ſont ſatisfaites ou éteintes, il eſt tems de mourir.

D'ailleurs la vieilleſſe n'a pas de moindres avantages que les autres âges de la vie.

La ſageſſe qui eſt un des apanages de cet âge, eſt une aquiſition aſſez précieuſe à l'homme pour mériter tous ſes empreſſemens, & l'em-

pêcher de regretter l'écoulement de ſes premieres années, puiſqu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe le rendre heureux. *Platon* nous enſeigne qu'il n'eſt rien de ſi beau, ni de ſi aimable que la ſageſſe, & que ſi elle pouvoit ſe voir des yeux du corps, tous les hommes en deviendroient épris.

Dans la vieilleſſe l'homme délivré de la tyrannie de ſes paſſions, commence à reſpirer une liberté dont il avoit ignoré les douceurs pendant le tumulte de ſon jeune âge; il mépriſe la terre, il n'eſt plus occupé que des deſirs du ciel; il ſouhaite de terminer avec gloire une carriere qu'il a fournie avec danger, le ſouvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'eſpoir d'une vie plus heureuſe, verſent dans ſon ame des conſolations qui lui rend ſon ſort très-ſuportable.

Si la vieilleſſe a encore du goût pour l'étude, rien n'eſt plus agréable que ſon oiſiveté.

La place d'honneur qu'on céde aux vieillards, dans tous les lieux où ils ſe rencontrent, n'eſt pas un des moindres agrémens de ſon état, la troupe de jeunes gens qui s'aſſemble autour de lui pour prendre ſes conſeils, ne flâte pas peu ſon amour propre, la déférence qu'on a pour ſes ſentimens, la confiance qu'on prend dans ſa parole, les égards qu'on a pour ſes démarches, ſont des plaiſirs aſſez ſenſibles pour lui faire oublier une partie des incommodités de ſon âge.

Les Lacedemoniens avoient tant de vénération pour les vieillards étrangers, qu'ils leur donnoient ſéance dans leurs aſſemblées.

Chez les Romains, quand les Sénateurs alloient aux opinions, on préféroit celle du vieillard à celles des autres, quoiqu'ils fuſſent plus élevez en dignité.

Baucis & *Philemon* étoient si heureux sur la terre, quoique dans une extrême vieillesse, qu'ils firent envie à Jupiter & à Mercure de descendre du ciel, pour venir goûter avec eux les plaisirs d'une vie si délicieuse.

Je finirai par le plus grand des avantages de la vieillesse, & la récompense de ceux qui ont bien vécu, qui est une florissante postérité : avec quel plaisir ce vieillard se voit-il renaître dans cette nombreuse famille, qui forme dans sa maison une petite armée pour sa défense ? les honneurs qu'il en reçoit, les secours qu'elle lui procure, ont des charmes capables d'enchanter ses plus vives douleurs, *filii ejus sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ.*

III. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les états de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans l'Etat Ecclésiastique & dans la vie Religieuse.

APrès avoir prouvé dans la premiere partie de cet ouvrage, que le bonheur de l'homme consiste dans la piété, je ne crois pas qu'il soit difficile de persuader que l'Etat Ecclesiastique, & celui de la vie Reli-

gieuſe, ſont les plus heureux de la vie par raport à leur dignité, l'uſage continuel des Sacremens, & les occaſions toûjours preſentes d'exercer la charité, & de pratiquer les bonnes œuvres.

Si le Prêtre pénetré des Myſteres de notre Religion, annonce l'Evangile avec autant de zéle que de capacité, s'il exhorte les malades, s'il conſole les affligez, s'il remontre aux pécheurs, s'il tâche de les convertir, & s'il s'acquitte dignement des emplois qui lui ſont commis; il obtient la grace de Dieu, qui eſt la ſource du véritable bonheur; il répand de toutes parts une odeur très-agréable de ſes vertus.

Il s'aplaudit d'avoir renoncé aux vanitez du ſiécle : heureux de n'être plus engagé dans l'embaras qu'il traîne à ſa ſuite; il n'a que le ſoin de s'unir à Dieu, d'écouter ſa voix, d'obéir à ſa volonté, il en reçoit les forces & les conſolations qui lui ſont néceſſaires pour ſuporter patiemment lés ennuis de cette vie, & c'eſt dans ce commerce divin qu'il goûte des plaiſirs qui ſont bien d'une autre nature que ceux dont on ſe repaît dans le monde.

Les ſecours ſpirituels qu'il peut rendre tous les jours aux affligez, ne lui ſont pas d'une médiocre utilité, & lui procurent beaucoup de gloire : un Prêtre charitable a autant d'amour pour ſon prochain que pour ſoi-même, il fait l'aumône aux pauvres, il viſite les priſonniers, il remet la paix dans les familles déſunies, il prend ſoin des malades dans les hôpitaux, l'ardeur de ſa charité le tranſporte par tout où il croit ſa préſence utile pour le ſoulagement, & pour la conſolation de ſes fre-

res, c'eſt-là toute ſon occupation & tout ſon bonheur.

L'état de la vie religieuſe, comme plus détaché du monde, me paroît encore plus heureux.

Le Religieux qui veut plaire uniquement à Dieu, & qui regarde la Croix où il a été attaché, comme la bouſſole qu'il doit ſuivre pour arriver au port de l'éternité, mene une vie très-délicieuſe, *ſolatium exilii noſtri.* Ce n'eſt pas une choſe ſi difficile que d'obéir à un honnête homme de Prieur, qui l'exhorte à la pénitence, ou à lire l'Ecriture ſainte, qui l'accompagne à l'Egliſe, & qui ne lui commande que des choſes utiles pour ſon ſalut.

L'uſage continuel de la priere, qui doit être ſon principal exercice, l'entretient dans un état de grace qui doit lui cauſer une véritable felicité; il chante continuellement les loüanges de Dieu; il fait ſur la terre ce que les Anges font dans le Ciel; il n'eſt point expoſé aux occaſions périlleuſes du péché: la lecture de l'Evangile & des Peres de l'Egliſe nourrit ſon ame des préceptes de la vertu & des ſentimens de notre Religion; rien ne le détourne des douces occupations de ſon état; la compagnie de tant d'amis ſages & pieux le délaſſe des ennuis de ſa ſolitude; il ſe plaît à voir la Majeſté des temples & la magnificence des autels, où l'on fait ſi dévotement l'Office divin; il a la clef de cette ample Bibliotheque où il va puiſer quand il veut des tréſors de piété & d'érudition; ſans parler de ces cloîtres & de ces jardins ſpacieux, où il peut prendre avec ſes confreres une récréation honnête: enfin de quelque côté qu'il porte ſa vûë, il ne voit

point d'objet qui ne lui plaiſe & qui ne l'entretienne de ſon bonheur.

Cette chaſte épouſe de Jeſus-Chriſt, qui a préferé la demeure du cloître à un établiſſement pompeux dans le monde, doit goûter la même félicité en faiſant les mêmes exercices : c'eſt une tourterelle dont la fidélité eſt très-agréable à Dieu, dès qu'il entend ſa voix, il eſt toûjours prêt à lui accorder les graces que mérite l'attache qu'elle a pour lui, dans la retraite qu'elle s'eſt choiſie. *Columba mea in foraminibus petræ.*

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans le Mariage.

DIeu qui a mis une partie de ſa gloire dans la propagation du genre humain, a attaché à l'état du mariage les douceurs les plus ſenſibles de la vie : c'eſt ce qui a fait dire aux Poëtes que Venus (qu'ils font préſider au mariage) a une ceinture de l'ouvrage de Vulcain, où ſont attachez tous les attraits & les plus doux remedes de l'amour, qu'elle met autour d'elle, toutes les fois qu'elle veut lui plaire, afin de nous faire comprendre que le devoir de la femme eſt de ſe rendre agréable en toutes choſes à ſon mari, & de ne rien faire contre ſa volonté, parce que la félicité du mariage dépend de cette union tendre & réciproque, que l'amour a fait naître entre les deux époux.

Celui qui veut être heureux dans l'état du mariage, ne doit pas ſe régler ſur quantité de gens qui aiment ſans choix la premiere venuë.

Il faut qu'il cherche une perſonne de mérite, avant que de l'aimer : car le but du mariage n'eſt pas de ſatisfaire les ſens, c'eſt plutôt une union de l'eſprit que du corps. Ils ne doivent ſouhaiter des enfans, qu'afin de les élever pour la gloire de Dieu & l'utilité de la république.

Celle qui veut s'engager dans cet état, ne doit pas moins prendre de précautions ni de meſures. Il faut d'abord qu'elle s'informe en quelle réputation celui qui la recherche eſt dans le monde, comment il en uſe avec ſes amis, & les gens avec qui il a commerce. Qu'elle implore l'aſſiſtance du Ciel, afin qu'il lui inſpire ſa volonté ; qu'elle obtienne le conſentement de ſes parens, & qu'elle prenne plutôt conſeil de la raiſon que de l'amour. Tout ce que nous faiſons par le mouvement de cette paſſion flateuſe, ne peut nous produire qu'une ſatisfaction paſſagere, mais ce que la raiſon nous perſuade nous plaît toûjours.

Après s'être embarqué ſur cette mer orageuſe, ſous de ſi heureux auſpices, il eſt eſſentiel aux deux époux, pour affermir d'abord l'union conjugale, d'avoir beaucoup d'égards & de complaiſance l'un pour l'autre ; l'amour qui n'a que la beauté pour fondement, n'eſt pas de durée.

Le premier ſoin que doit avoir la femme, c'eſt d'étudier l'humeur & les inclinations de ſon mari, de remarquer en quelles rencontres il eſt chagrin ou joyeux, & ce qui peut l'irriter ou lui plaire, à peu près comme ceux qui veulent aprivoiſer des Elephans, des Lions, ou de ſemblables animaux, qu'on ne ſçauroit dompter par la force. Car enfin, que ne doit point mettre en uſage une femme pour gagner

l'eſprit de ſon mari, avec qui il faut qu'elle ne faſſe qu'un lit & qu'une table, le reſte de ſes jours?

Après avoir obſervé tout cela, il eſt néceſſaire qu'elle s'accommode à ſon humeur, & qu'elle tâche de ne lui donner aucun ſujet de ſe plaindre. Premierement en ce qui concerne le ſoin des choſes domeſtiques, qui eſt l'emploi ordinaire des femmes; qu'elle prenne garde de ne rien obmettre de ce que ſon mari ſouhaite, & que tout ſe raporte à ſa volonté, juſques dans les bagatelles.

Si elle voit ſon époux de mauvaiſe humeur, il ne faut pas qu'elle ſoit aſſez indiſcrette pour rire ni pour badiner en ſa préſence, comme bien des Femmes ont coûtume de faire; mais qu'elle prenne auſſi-tôt un viſage triſte & inquiet; car de même qu'une bonne glace rend fidelement l'image de celui qui s'y contemple, il faut auſſi que la femme ſe conforme en tout à l'humeur de ſon mari; de ſorte qu'elle ne ſoit pas gaye quand il eſt triſte, ni triſte quand il eſt gay. Si par hazard il eſt plus emporté qu'à l'ordinaire, elle doit l'adoucir par des paroles engageantes, ou ſe retirer ſans rien dire, juſques à ce qu'elle voye ſon eſprit calme, & qu'elle ait trouvé un tems favorable pour y remedier. Pour cela, il faut qu'elle choiſiſſe un lieu commode & ſans témoins; alors elle peut lui remontrer doucement, ou plutôt le prier de donner un meilleur ordre à ſes affaires, d'avoir plus de ſoin de ſa réputation ou de ſa ſanté; encore eſt-il néceſſaire que cette réprimande ſoit aſſaiſonnée de careſſes & d'enjoüement, & après lui avoir dit ſes ſentimens ſur ſa conduite, elle doit tourner adroitement

le discours sur un sujet plus agréable ; car le défaut des femmes, c'est de ne pouvoir finir quand elles ont commencé de parler.

Il faut bien qu'elle se donne de garde, surtout de reprendre jamais son époux en présence de personne, ni de s'entretenir de leurs différens hors de la maison. Il est plus aisé d'accommoder une affaire qui n'a point eu d'autres témoins que les deux parties, qu'une qui a fait de l'éclat, s'il s'est passé quelque chose de nature à ne pouvoir souffrir, ou même tout l'esprit d'une femme ne puisse aporter de remede, il est plus à propos qu'elle s'en plaigne aux parens de son mari qu'aux siens, mais de maniere qu'il paroisse toûjours, que si elle a de l'aversion pour ses défauts, elle n'en a aucune pour sa personne ; il est aussi de sa prudence d'en taire une partie, afin que l'époux reconnoissant la discrétion de sa femme, l'en estime davantage & l'en aime plus volontiers.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Célibat.

LA liberté du Célibat est un bonheur incontestable. *Optima libertas omni pretiosior auro.*

Si l'homme sçait faire un bon usage de cette liberté, c'est-à-dire, qu'il employe utilement le tems que l'indépendance de son état lui donne, il peut se rendre très-heureux. Or le tems le mieux employé est celui qu'on donne au service de Dieu : celui qui vit dans le Célibat doit s'y attacher plus exactement qu'un autre, parce qu'il peut le faire plus commodément.

Le pere de famille occupé de ſes affaires domeſtiques, n'a pas toûjours le tems qu'il voudroit donner à l'exercice de la piété & à la pratique des bonnes œuvres. L'autre plus oiſif doit ſe faire une obligation d'employer une partie de la journée au culte qu'il faut rendre à ſon Souverain. Celui qui n'a point de femme (*dit S. Paul aux Corinthiens chap. 7.*) s'occupe des choſes qui regarde le Seigneur, & du ſoin de lui plaire. Ce que je dis pour vous porter à un état qui eſt honorable, & qui vous donnera la facilité de prier le Seigneur, ſans aucun obſtacle.

Après cela, rien ne l'empêche de vaquer à l'exercice de ſa profeſſion; ou à l'étude des belles lettres, de fréquenter des gens d'érudition, d'aller aux ſpectacles dignes de la curioſité d'un honnête homme, de voir ſes amis, de prendre avec eux tous les plaiſirs qui ne ſont point contraires aux bonnes mœurs, & qui entretiennent agréablement la ſocieté, raportant toutes ſes actions à la volonté & à la plus grande gloire de Dieu. *Deus nobis hæc otia fecit.*

Qui pourroit diſputer de la félicité avec un homme de ce caractere? il eſt exemt des déplaiſirs que cauſe ſouvent aux peres de famille le mauvais naturel de leurs enfans, quelque bonne éducation qu'ils leurs ayent donnée. C'eſt l'habitant d'une terre ferme, qui voit de loin le danger de ceux qui naviguent ſur une mer agitée; s'il lui arrive quelque accident, il ſouffre ſeul, ſa douleur ne redouble ni ſe multiplie par le nombre de ceux qui ſouffriroient avec lui. Il eſt en état de ſecourir ſes amis, de les conſoler, de les enrichir; il en a le tems, il en a le pouvoir: l'un & l'autre lui en inſpirent la volonté. Il n'eſt point borné dans ſa

fortune, il porte loin ſes eſpérances, chacun s'empreſſe à rechercher ſon amitié & lui fait des offres de ſervice; s'il eſt riche, les femmes ſe l'arrachent des mains, s'il eſt pauvre, il trouve plus facilement des reſſources, il lui faut ſi peu de choſe, que ce qui ne ſuffiroit pas pour faire ſubſiſter honnêtement une famille, peut le mettre fort à ſon aiſe dans le monde, il ne tient qu'à lui de ſe choiſir un genre de vie, qui lui ſoit agréable; il n'eſt point eſclave de la volonté de perſonne, il n'eſt point aſſujetti à la complaiſance; c'eſt un Souverain qui commande abſolument dans ſes Etats; c'eſt un Protée qui change de forme comme de volonté; c'eſt un Coſmopolite qui ſe tranſporte facilement d'un climat dans un autre; il n'entend point à ſon départ les cris d'une femme affligée, il ne voit point ſes enfans répandre de pleurs, il s'arrête où il veut, il ſéjourne où il ſe plaît, il fuït où il commence à s'ennuyer. *Ubi bonum ibi patria.* Dans les divers mouvemens qu'il ſe donne, tout lui eſt facile, il eſt bien venu par tout, il amene avec lui les plaiſirs & les beaux jours.

IV. PARTIE.

On peut être heureux dans toutes les conditions de la vie.

CHAPITRE I.

Du bonheur dans l'exercice de la Magiſtrature.

C'Eſt un problême de ſçavoir ſi l'homme de guerre eſt préférable au Magiſtrat, ou ſi le Magiſtrat doit être préferé à l'homme de Guerre, par les ſervices que l'un & l'autre rendent également à la République. Tite Live ſemble décider la queſtion en faveur du Magiſtrat; quand il dit au commencement du ſecond livre de ſes Annales. *Liberi jam hinc populi Romani res pace belloque geſtas, annuos Magiſtratus, imperiaque legum potentiora quàm hominum per agam.* Juſtinien en parle en ces termes dans la Préface de ſes inſtituts. *Imperatoriam Majeſtatem legibus armatam, armis decoratam eſſe oportet.* Quoiqu'il en ſoit, rien ne me paroît plus grand, plus reſpectable, ni plus heureux ſur la terre, qu'un digne Magiſtrat. C'eſt l'oracle des Dieux, c'eſt l'organe des Rois, c'eſt le dépoſitaire de leur volonté & de leur puiſſance, c'eſt le Patron des Loix & de la Juſtice; elle tient la balance d'une

main & l'épée de l'autre, l'une pour marque de ſon équité, & l'autre de ſon pouvoir. *Cedant arma togæ.*

Celui que le Prince a élevé dans une place ſi honorable, ne doit plus être attentif qu'à en remplir dignement les devoirs, mais ſans faire une recherche exacte de toutes les obligations où s'engage le Magiſtrat, quand il veut ſe revêtir de la pourpre de Themis, nous avons un modele devant les yeux qui nous l'aprendra bien mieux par ſon exemple, que nous n'en ſerions inſtruits par les réflexions.

C'eſt ſon mérite ſeul qui l'a mis dans le poſte qu'il remplit ſi glorieuſement. Notre invincible Monarque, auſſi judicieux que fortuné, dans le choix des Juges, à qui il confie la diſpenſation des Loix, a trouvé en lui tout ce que ſa prudence pouvoit deſirer, pour faire un excellent Magiſtrat.

La nobleſſe de ſon ſang fut la caution de ſa vertu; les diſpoſitions heureuſes qu'on remarqua dans lui, dès ſes plus tendres années, tant du côté de l'eſprit que du cœur, furent les premiers fruits qui parurent de l'éducation élevée qu'on lui avoit donnée; l'ardent amour qu'il a pour la juſtice, lui fit préférer la robbe à l'épée; l'étude des belles lettres & l'aplication continuelle qu'il eut au travail, le rendirent en peu de tems capable des grands emplois. La plus importante charge de la premiere Ville du Roïaume vient à vaquer; le choix du Prince lui donne la préférence ſur vingt rivaux; il eſt reçû aux acclamations du peuple & aux aplaudiſſemens des étrangers; il entre en poſſeſſion de ſa nouvelle dignité; dès qu'il paroît dans ſon tribunal, on voit pâlir le vice, & la

vertu reprendre ſon premier éclat ; les ténébres de la chicane ſe diſſipent, le tumulte des mécontens s'apaiſe, & toutes choſes en peu de tems changent de face.

Tum pietate gravem, meritis ſi fortè virum quem Conſpexere, ſilent, &c.

Mais après avoir produit la tranquillité dans la Ville, en rétabliſſant le bon ordre, & redonnant la vigueur aux loix, ce digne Magiſtrat n'en ſçauroit joüir lui-même; ſon vaſte genie, la parfaite connoiſſance qu'il a de toutes choſes le rendent néceſſaire pour l'exécution des plus grands deſſeins de l'Etat; on lui donne la conduite des affaires les plus délicates, un autre en ſeroit accablé; mais plus cet Atlas eſt chargé de ce poids glorieux, plus il fait paroître de fermeté & de zèle; on ne vit jamais un eſprit ſi laborieux, un jugement ſi net, une pénétration ſi vive; il eſt auſſi heureux dans ſes négociations, qu'éclairé dans ſes projets; il ménage en même tems l'intérêt du Prince & le ſoulagement du peuple ; il conſacre tous ſes ſoins au bien commun, il a des reſſources inépuiſables dans la guerre comme dans la paix; il a une affection particuliere pour les gens de lettres, & protége également les beaux arts; il eſt par tout auſſi agréable qu'utile, parce qu'il ſçait unir enſemble la ſéverité d'un Magiſtrat, avec la politeſſe d'un homme de qualité; il peut dire avec Caton. *Ita vixi, ut frustrà me natum non eſſe exiſtimem.*

Avec des talens ſi rares, un Magiſtrat ne peut-il pas s'aplaudir en lui-même, & après

lui, ceux qui pourront imiter sa conduite ; & doit-on douter que celui qui s'acquite si dignement de sa charge, ne soit parfaitement heureux, si de l'accomplissement de ses devoirs dépendent la sureté & la tranquillité publique?

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans la profession des armes.

LA gloire est un des principaux ornemens de la vertu, dont le propre est de se produire aux yeux des hommes, comme est celui du Soleil d'éclairer l'Univers ; & comme elle en est aussi la récompense, elle ne peut manquer de rendre heureux celui qui peut y parvenir.

C'est l'objet où s'attache ordinairement celui qui embrasse la profession des armes ; j'entens la gloire qui est fondée sur la justice, car celui qui ne l'envisage pas dans toutes ses entreprises, & qui lui préfére honteusement l'estime & la faveur des hommes, s'écarte en même tems de la véritable gloire.

La valeur ne suffit donc pas à un homme de guerre pour acquerir la reputation de grand Capitaine, si elle n'est accompagnée de l'équité ; il ne faut pas qu'il s'engage dans le parti de ceux qui entreprennent injustement une guerre civile, on la fait avec bien plus d'honneur aux ennemis de l'Etat. La gloire qui a l'honneur pour objet, & que nous recherchons par un principe de raison, est immortelle, & la seule qu'un honnête homme doive ambitionner.

Les Grecs au siége de Troyes, préférerent la sagesse d'Ulysse à la valeur d'Ajax, lorsqu'ils aju-

ajugerent au premier les armes d'Achille, dont ces deux Heros diſputoient avec autant de droit en aparence, l'un que l'autre.

Mais quand ces deux rares qualitez ſe rencontrent dans un même ſujet, elles élevent un homme au-deſſus de la Sphere des autres, elles le couronnent de gloire & le comblent de bonheur.

En quelle eſtime eſt un grand Capitaine auprès du Prince dont il ſoûtient les intérêts avec une noble vigueur ? de quel œil eſt-il regardé des peuples, auſquels il ſert de rempart ? quelle terreur ne donne-t'il point aux ennemis de l'Etat, quand il ouvre la Campagne à la tête d'une Armée formidable ? ne fait-il point auſſi l'admiration du Ciel, qui eſt le témoin de ſes actions héroïques ? lorſqu'il tire l'épée pour la défenſe de ſa patrie, quand des voiſins liguez veulent envahir ſes Provinces ; car pour lors, il y a autant de piété que de gloire à combattre pour ſon Roi, pour ſa religion & pour la cauſe publique.

Le ſuperbe monument que notre invincible Monarque a fait élever à la mémoire d'un des plus grands Capitaines de nos jours, dans le lieu ſaint deſtiné pour la ſépulture des Rois, fera la preuve de ce que je dis ; voici comme en parle un célebre écrivain, dans un épitaphe qu'il a fait à ſa loüange.

Turenne a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'eſt le prix glorieux de ſes rares exploits ;
On a voulu par-là diſtinguer ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiécles à venir,
On ne fit point de différence,
De porter la couronne, ou de la ſoûtenir.

Le beau ſexe a toûjours fait beaucoup d'eſtime des hommes vaillans, quoiqu'il ſoit d'un naturel doux & paiſible.

Venus, Déeſſe de la beauté, conçût de l'amour pour Mars préférablement aux autres divinitez du Ciel, parce qu'il étoit le Dieu de la guerre.

Penthéſilée Reine des Amazones, inſtruite par la renommée, des fameux exploits d'Hector, en fut tellement épriſe, qu'elle vint le trouver au ſiége de Troyes, où elle l'accompagna toutes les fois qu'il combattit les Grecs, s'efforçant de lui donner de l'amour, autant par ſa valeur, que par ſa beauté. Mais elle ne joüit pas long-tems d'un plaiſir ſi doux; car s'expoſant ſans ceſſe aux plus grands dangers, pour mieux mériter l'eſtime d'Hector, elle perdit la vie dans un combat.

Talleſtris, autre Reine des Amazones, traverſa une grande étenduë de païs, pour venir joindre Alexandre, elle étoit accompagnée de trois cens Dames de ſa Cour, parée magnifiquement, & qui portoient leurs armes avec une grace merveilleuſe. Alexandre la reçut avec grande joye, & lui rendit tous les honneurs que méritoit une ſi aimable Princeſſe. Elle demeura treize jours avec lui, pendant leſquels ces illuſtres Amans ſe donnérent toutes les marques d'une eſtime & d'une tendreſſe réciproque.

La Reine de Carthage ne ſentit de l'amour pour Enée, qu'après qu'il lui eût raconté les belles actions qu'il avoit faites pendant la guerre de Troyes, & elle en étoit ſi charmée, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir extrême d'en entretenir ſa ſœur.

Anna ſoror, quæ me ſuſpenſam inſomnia terrent,
Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes,
Quem ſe ſe ore ferens! quam forti pectore & armis;
Credo equidem (nec vana fides) genus eſſe deorum, &c.

Agnès Soreau, dite la belle Agnès, ſous le régne de Charles VII. un de nos Rois, voyant ce Prince ſi paſſionné pour elle, qu'il abandonnoit le ſoin de ſon Etat pour lui faire l'amour, & que ſon courage s'amolliſſoit dans le plaiſir, elle lui dit un jour, qu'étant jeune, un Aſtrologue lui avoit prédit qu'elle ſeroit aimée d'un des plus vaillans Rois de l'Europe; que quand le Roi lui avoit découvert ſon amour, elle n'avoit point douté qu'il ne fût ce brave Prince, qui lui avoit été prédit; mais que le voyant s'acquitter ſi mal du gouvernement de ſon Royaume, elle reconnoiſſoit bien qu'elle s'étoit trompée, & que ce Roi magnanime n'étoit pas lui, mais le Roi d'Angleterre qui faiſoit tant de conquêtes, & qui lui prenoit tant de Villes, ajoûtant qu'elle étoit réſoluë de l'aller trouver: le Roi fut tellement piqué de ce reproche, qu'il en verſa des larmes, & prenant courage, il fit ſi bien, qu'en peu de tems il chaſſa les Anglois de la France.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Commerce.

DE tous les états de la vie, le Commerce eſt celui qui a le plus de commoditez, & peut-être le plus d'agrémens; un Marchand

qui vit avec honneur dans ſa condition, qui ne vend, ni à faux poids, ni à fauſſe meſure, & qui ſe contente d'un gain légitime, trouve non-ſeulement dès ce monde la récompenſe de ſa probité, par la bonne réputation qu'il s'acquiert; mais il ſe prépare un bonheur éternel pour l'autre, où Dieu rendra poids pour poids, & meſure pour meſure, à chacun ſelon le mérite de ſes actions.

Je dis donc, que le commerce eſt la condition dans laquelle on peut vivre le plus à ſon aiſe & où l'on eſt le moins borné; la circulation de l'argent, qui eſt l'ame de toutes les affaires, entretient chez le Marchand l'abondance des choſes, dont le Gentilhomme a bien ſouvent diſette; la qualité eſt honnête, un Marchand parvient aux dignitez de la Ville, & à tous les honneurs & priviléges attachez à ſa condition.

Cet état convient à celui qui eſt naturellement curieux de la nouveauté, qui a de l'inclination pour le voyage, qui aime à voir différens païs, à ſçavoir les langues étrangeres, à connoître les mœurs de chaque nation, & c'eſt ſur les remarques qu'on fait dans les voyages que ſe forme la prudence.

En France, à la vérité le négoce n'eſt pas dans la même ſplendeur qu'il eſt dans les autres états. Le Gentilhomme & l'Officier de Judicature ont le pas devant le Marchand; mais s'il leur céde cet avantage, il ſemble qu'il en ſoit dédommagé par le gain qu'il fait ſur ſes marchandiſes, & par l'eſpérance d'une fortune auſſi étenduë que celle des autres eſt bornée.

La bonne foi eſt l'intelligence qui ſemble

animer ce grand corps, que nous apellons le commerce. Et en effet, il n'y a point de richeſſes qui ſoient mieux acquiſes, que celles du Marchand; il a riſqué ſur les Vaiſſeaux, il a eſſuyé la fatigue de pluſieurs longs voyages, il s'eſt expoſé à tous les dangers.

Impiger extremos currit mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes.

Enfin, il a été aſſez heureux de voir arriver ſes marchandiſes à bon port, il les vend, il les diſtribuë à prix raiſonnable à d'autres négocians; il ne lui faut qu'un jour ou un vent favorable pour lui produire des tréſors. Dans quelle autre condition de la vie peut-on avoir de ſemblables eſpérances?

Le Gentilhomme eſt contraint, pour vivre ſelon ſa condition, de ſe paſſer du revenu de ſon Fief & de ſa métairie; il croiroit déroger & s'avilir, s'il faiſoit quelque entrepriſe qui eût la moindre couleur du négoce, & il deviendroit en même tems le mépris & la riſée de toute ſa Province.

L'homme de guerre, qui ne veut acquerir que de l'honneur, ne ſe reſſent que très-rarement des faveurs de la fortune; on ne fait pas tous les jours des priſes ſur les ennemis; il en coûte bien du ſang, & quelquefois la vie, pour s'enrichir des dépoüilles d'autrui; l'homme de robe, qui ne veut ni vendre la juſtice, ni intéreſſer ſa conſcience, n'a que les gages du Prince, & certains droits attribuez à ſa charge, qui conſiſtent en très-peu de choſe, par raport à ſa dignité, & à la dépenſe qu'il eſt obligé de faire pour la ſoutenir.

On m'opoſera le riſque attaché aux entrepriſes du négociant; l'infidélité de la mer, les banqueroutes, la peine des voyages, l'échéance des lettres de change, *&c.* qui peuvent ſouvent déranger le bonheur que je prétens établir dans cette profeſſion; mais je répons, que le Marchand partage avec les autres conditions de la vie, les malheurs communs à tous les hommes; & comme il n'eſt point d'établiſſement dans le monde, qui n'ait ſes inconveniens particuliers, comme il a ſes agrémens ordinaires; je perſévere dans mon opinion, qui eſt que de tous les états de la vie, le négoce ayant le plus de commoditez, eſt celui dans lequel on peut rencontrer plus facilement le bonheur.

CHAPITRE IV.

Du Bonheur dans la profeſſion du Barreau.

APrès la dignité de la Magiſtrature, la profeſſion du Barreau eſt l'emploi le plus honorable, qu'un homme de mérite puiſſe exercer. Celui qui a reçû de la nature des talens propres pour y réüſſir, peut diſputer hardiment du bonheur avec ceux qui éclatent dans les autres conditions de la vie.

Il faut que celui qui veut embraſſer cette profeſſion, aime naturellement la juſtice, afin qu'il ſe porte de lui-même à protéger l'innocence oprimée, & à demander le châtiment du crime.

Un Avocat doit poſſéder, non-ſeulement la

Juriſprudence, mais ſçavoir parfaitement l'hiſtoire, & connoître les beaux arts; c'eſt à quoi Ciceron exhorte ceux qui veulent ſe diſtinguer au Barreau, dans ſon Traité de l'Orateur. *Ac meâ quidem ſententiâ nemo poterit eſſe omni laude cumulatus orator, niſi erit omnium rerum magnarum atque artium ſcientiam conſecutus, etenim ex rerum cognitione efflore ſcat & redundet oportet oratio.*

Si avec cette étenduë de connoiſſances il a en partage la délicateſſe de l'eſprit, la bonne grace du diſcours, la voix ferme, la mémoire heureuſe, une politeſſe naturelle, & qui n'eſt point étudiée, ce charme ſecret qui gagne les cœurs, & ce bonheur qui accompagne les entrepriſes, dont nous admirons tous les effets, dans certaines gens, ſans en pouvoir découvrir la cauſe; il brillera ſans doute dans cet emploi auſſi glorieux qu'il eſt difficile; mais il eſt bien rare de trouver des hommes ſi parfaits, & c'eſt ce qui a fait dire à Ciceron dans le même Traité, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a peu de bons Orateurs. *Quamobrem mirari deſinamus, quæ cauſa ſit eloquentium, paucitatis, cùm ex iis rebus univerſis eloquentia conſtet quibus in ſingulis elaborare permagnum eſt, hortemurque potius liberos noſtros, cæteroſque quorum gloria nobis, & dignitas cara eſt, ut animo rei magnitudinem complectantur.*

S'il eſt naturellement porté à faire le bien, il aimera mieux défendre que d'accuſer, & obtenir l'abſolution de l'innocent que le châtiment du coupable; s'il eſt pris pour arbitre d'un différent, il ſe ſervira autant qu'il lui ſera poſſible des voyes de la douceur pour le terminer; il traitera la choſe avec tant d'équi-

té, que celui-là même qui ſuccombera lui aura obligation de ſon jugement.

Quoique j'aye avancé que l'Avocat doit plûtôt demander l'abſolution que le châtiment du crime, je ne prétens pas pour cela qu'il ne doive point ſe charger de la défenſe d'un criminel, il doit ſuivre en cela l'exemple de Phocion, raporté par Plutarque, qui étant un jour blâmé d'avoir défendu en jugement la cauſe d'un ſcélerat. Pourquoi non (dit-il) puiſqu'un homme de bien n'a pas beſoin qu'on le défende.

Un homme de ce caractere eſt eſtimé du Prince, aimé du peuple, écouté des Magiſtrats, & recherché des gens de bien; il ſert de modéle à ceux de ſa profeſſion, il eſt le conſeil des familles illuſtres, il eſt l'apui de la veuve & de l'orphelin; c'eſt une conſolation toûjours prête pour ceux qui gémiſſent dans l'opreſſion; c'eſt une reſſource pour ceux dont on a ravi les biens ou l'honneur, c'eſt un médecin qui guérit des maladies les plus déſeſperées.

Mais comme l'âge affoiblit les forces du corps, l'Avocat ne peut pas toûjours exercer ſa profeſſion avec la même vigueur. Après avoir été un foudre d'éloquence dans le Barreau, il devient un Oracle dans le conſeil; ſes conſultations ne ſont pas moins recherchées que ſes plaidoyers ont été courus. C'eſt un talent qui n'abandonne celui qui le poſſéde qu'à la mort. C'eſt cet art dont parle un ancien. *Diſce puer artem quæ fracta navi eum domino enatet.* C'eſt une honnête retraite pour celui qui a blanchi dans le Barreau, que la conſultation & l'interprétation des Loix. On ne peut rien ajoûter à ce

qu'en témoigne l'Orateur Romain, quand il dit qu'il s'étoit à lui-même préparé cette reſſource dès ſa jeuneſſe. *Seneſtuti verò celebrandæ, & ornandæ quod honeſtius poteſt eſſe perfugium quam juris interpretatio ? Equidem mihi hoc ſubſidium jam ab adoleſcentia comparavi; non ſolum ad cauſarum uſum forenſem; ſed etiam ad decus atque ornamentum ſeneſtutis, ut cum me vires deficere cœpiſſent iſta ab ſolitudine domum meam vindicarem.*

Outre tous les avantages qu'un Avocat tire de l'honneur de ſa profeſſion, ne doit-il pas s'eſtimer très-heureux de voir tant de familles tirées du précipice par ſon ſecours, lui devoir avec la reſtitution de leurs biens toute leur gloire & tout leur bonheur ?

CHAPITRE V.

Du Bonheur dans la profeſſion des beaux Arts.

LEs Arts liberaux ne ſont plus dans le mépris où ils étoient durant la barbarie des derniers ſiécles, principalement parmi nous, qui vivons ſous un régne plus heureux; & la France n'eſt pas moins célébre par la gloire des ſciences, que par la force des armes; les beaux arts y trouveront toûjours une protection ſûre, ſous la domination d'un Roi qui fait paroître tant d'amour pour eux au milieu des ſoins & des travaux de la guerre.

Ces arts nobles, ſans leſquels on ne peut entretenir, ni la Majeſté des temples, ni la magnificence des Palais, contribuent par trop à l'ornement du Royaume & à la gloire de ſes peuples.

Platon, le plus ſublime des Philoſophes, dit que l'homme ſeroit le plus farouche & le plus redoutable des animaux, s'il n'étoit retenu par les loix, & ſi ſon eſprit n'étoit cultivé par les beaux arts, qui non-ſeulement le rendent capable de la ſocieté civile, mais qui le font preſque ſemblable à Dieu.

En effet, ce ſont les beaux arts & la diſcipline des loix, qui ont fondé les Villes, & qui ſont la ſource de leur abondance & de leur félicité; ce ſont elles qui conſervent l'union & l'ordre parmi leurs habitans, & l'on voit qu'à meſure qu'elles y ſont en eſtime, les peuples augmentent en richeſſes & en réputation.

Les honneurs & les priviléges que nos Rois ont accordés aux Profeſſeurs, & les Académies qu'ils ont inſtituées en pluſieurs endroits du Royaume, avec des prérogatives extraordinaires, font voir que les Arts liberaux ne ſont pas moins conſiderés en France, que dans les autres païs, & que joüiſſant de cette liberté qui leur a donné le nom de liberaux, ils ſont en poſſeſſion du bien le plus conſidérable que puiſſe produire le bonheur.

La Sculpture, qu'on apelle la mere nourrice des beaux arts, éleve l'eſprit, par je ne ſçai quoi de merveilleux, qui ſurpaſſe la nature même, & qui annoblit la perſonne de ſes ouvriers, auſſi bien que la matiere de ſes ouvrages.

Socrate qui a été Sculpteur, avant que d'être Philoſophe, diſoit que cet art lui avoit enſeigné les premiers préceptes de la Philoſophie, & que comme la ſculpture donnoit la forme à ſon objet, en ôtant les ſuperfluitez; de même, cette ſcience introduiſoit la vertu dans

le cœur de l'homme, en retranchant peu à peu toutes ſes imperfections.

Seneque dit qu'il n'y a point de dépenſe plus loüable que celle qu'on fait pour acquerir des ouvrages de peinture; parce que rien n'éleve tant le cœur que les portraits des grands hommes, & que ces images de la vertu de nos peres, ſont autant d'aiguillons preſſans, qui nous piquent & qui nous excitent à les imiter.

Delà vient que les Sculpteurs & les Peintres ont été ſi fort honorez dans tous les tems, & que leur induſtrie étant au deſſus des récompenſes, il s'en eſt trouvé quelques-uns qui dédaignoient d'en recevoir, & qui conſacroient aux Dieux tous leurs ouvrages, croyant que les hommes en étoient indignes.

Que peut-on penſer de l'excellence des beaux arts & du bonheur de ceux qui les poſſédent, ſi la ſculpture enrichit l'or même, & les pierres précieuſes, & ſi l'on préfere ſes ouvrages à ce que la terre a de plus rare? n'a-t'on pas ſujet de dire que les Peintres ſont inſpirez par quelque divinité auſſi bien que les Poëtes, & que pour donner la vie à des choſes inanimées, il faut être en quelque ſorte au deſſus de l'homme?

Comment n'admirerions-nous pas les prodiges d'une ſcience, dont les ouvrages ſacrez ſont faits avec une ſi profonde ſageſſe, qu'ils égalent en quelque ſorte la grandeur Divine, & qu'ils nous donnent chaque jour de nouvelles idées du reſpect que les hommes doivent avoir pour la divinité.

Les Sculpteurs & les Peintres donnent des Leçons aux plus grands hommes, par un lan-

gage visible ; ils plaisent davantage que les Poëtes, ils representent beaucoup mieux que les Historiens, & persuadent plus que les Orateurs ; parce que le cœur se laisse plûtôt gagner par les yeux que par les oreilles, & que par une magie innocente, le passé devient present, & le spectateur se rend à lui-même la vérité sensible.

C'est par cette raison qu'Aristote a dit, que ces habiles ouvriers nous enseignent à former les mœurs par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes, & qu'il y a des tableaux & des ouvrages de Sculpture aussi capables de corriger les vices que tous les préceptes de la morale.

Les témoignages honorables que notre invincible Monarque a donnez de son estime à leur sçavante Academie, est le plus glorieux titre de leur Noblesse, & la preuve la plus certaine du bonheur de ceux qui s'y distinguent ; il l'a logée dans son Palais, il y entretient des Professeurs, pour enseigner la jeunesse ; il y propose des prix de tems en tems, pour exciter ses éleves à une noble émulation ; & lorsque quelqu'un s'est rendu capable de discerner les beautez de l'antique, & de profiter de l'imitation des grands Maîtres, il l'envoye à Rome dans l'Académie Royale qu'il y a instituée pour se perfectionner dans son art.

C'est ainsi qu'il prend soin de reconnoître le talent des hommes extraordinaires, & qu'au milieu des pénibles fonctions de la Royauté, ce même esprit qui anime ses Conseils, & qui commande ses armées, conduit aussi la structure de ces superbes édifices, qui surpassent la magnificence de l'ancienne Rome.

Il ſait bien que plus le Prince fait de choſes dignes de l'immortalité, plus il eſt obligé de conſidérer ceux qui les rendent immortelles; que ſa vie étant une ſuite continuelle de triomphes, il doit protéger les illuſtres Ouvriers qui en forment les plus riches & les plus durables ornemens; & que ſi Céſar aſſura ſes ſtatuës, en relevant celles de Pompée, il n'aſſura pas moins les ſiennes en rehauſſant le mérite des beaux arts, & en contribuant à la fortune de ceux qui érigent des monumens éternels à ſon honneur.

Je conclus qu'une profeſſion qui tire ſa naiſſance de Dieu même, qu'il a remplie de ſon eſprit, qu'il anime de ſa ſageſſe, que les Philoſophes, les Empereurs & les Rois ont exercée, qu'ils ont élevée par tant de prérogatives, & enfin que toutes les nations ont eſtimée dans tous les ſiécles, parmi celles du monde la plus polie, indépendamment des événemens de la fortune, doit trouver en elle même le véritable bonheur.

CHAPITRE VI.

Du Bonheur dans la vie Ruſtique.

PAr le ſimple mouvement de la nature, l'homme ſe porte à aimer les plaiſirs de la vie ruſtique; il ſemble que notre premier Pere ayant pris naiſſance dans ce jardin délicieux, dont Dieu l'avoit rendu le maître dans le tems de ſon innocence, nous ait laiſſé une inclination ſecrette pour le ſejour de la campagne, enſorte que quand nous y allons quelquefois

pour nous délaſſer des fatigues de nos occupations ordinaires, nous y reſpirons, pour ainſi dire, notre air natal.

C'eſt ce qui fait que les grands qui bâtiſſent dans les Villes des maiſons ſuperbes, s'efforcent de les rendre ſemblables aux demeures des champs, par les jardins & les fontaines, dont ils les embelliſſent.

Numpè inter varias nutritur ſylva columnas,
Laudaturque domus longos quæ proſpicit agros.
Naturam expellas furca; tamen uſque recurret,
Et mala perrumpet furtim faſtidia victrix.

Horat.

Les anciens charmez des douceurs de la vie ruſtique, ont cru qu'il n'y avoit pas moins de divinitez ſur la terre que dans le Ciel, lorſqu'ils ont honoré d'un culte égal Priape, le Dieu des jardins, Diane la Déeſſe des Forêts, Flore, Pan, &c. Qu'ils y ont introduit des Nimphes & des Satyres, des Faunes & des Sylvains, comme s'ils euſſent prétendu que ces divinitez trouvoient le ſéjour de la terre auſſi agréable que celui du Ciel.

De-là ſont venus les illuſtres Bergers qui quittant les Palais, & l'eſpérance de la couronne de leurs peres, aimoient mieux goûter les plaiſirs purs & innocens de la vie champêtre, que de demeurer dans les Cours de ces Monarques envieux, qui portoient de toutes parts les horreurs de la guerre, pour ſatisfaire les deſirs aveuglez de leur ambition.

Platon, Pithagore, Socrate, & la plûpart des anciens Philoſophes aimoient le ſéjour d'Athenes, à cauſe du commerce qu'ils y

avoient avec les ſavans ; mais ils ſe plaiſoient encore davantage à voir l'émail des prairies, & à entendre le murmure des ruiſſeaux, ils prenoient un plaiſir extrême à contempler les ouvrages de la nature, & c'eſt à leurs méditations ſçavantes que nous devons une partie des connoiſſances que nous avons de ſes merveilles.

Les Poëtes qui nous ont donné pareillement de ſi beaux préceptes de Philoſophie, ne nous invitent-ils pas à préférer les délices de la campagne à l'obſcurité des Villes ?

Beatus ille qui procul negotiis,
(Ut priſca gens mortalium.)
Paterna rura bobus exercet ſuis,
Solutus omni fœnore.

Idem.

Heureux celui qui éloigné du tumulte de la Ville & de l'embarras des affaires, goûte à longs traits dans le ſéjour agréable de la campagne, les douceurs d'une vie tranquile ; il eſt ſemblable à ces premiers hommes, qui vivoient dans l'âge plein d'innocence & de plaiſirs, que les Poëtes ont apellé par excellence, le ſiécle d'or ; rien ne trouble la pureté de ſon bonheur ; il eſt content de l'héritage que ſon pere lui a laiſſé, il le cultive avec ſes propres bœufs, il n'emprunte rien de perſonne, & n'étant chargé d'aucune dette, il n'eſt agité d'aucune crainte. *Horat. lib. 1. epod.*

Il s'écrie dans un autre endroit.

O rus, quando ego te aſpiciam ? quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Idem.

O aimable campagne ! quand mes yeux verront-ils les charmes de ta beauté ? quand mes affaires me permettront-elles de quitter le tumulte de la Ville, pour jouir du silence de ta solitude, & pour lire avec plaisir ces excellens ouvrages de nos anciens ? quand viendront ces heureux momens de repos, où je pourrai calmer mes ennuis, par la douceur du sommeil qui ne soit pas interrompu ?

Cet Auteur n'est pas moins agréable dans les reproches qu'il fait à son ami Fuscus Aristus, qu'il apelle par dérision *urbis amatorem.*

Tu nidum servas : ego laudo ruris amœni,
Rivos, & muſco circumlita ſaxa, nemuſque,
Quid quæris ? vivo, & regno, ſimul iſta reliqui,
Quæ vos ad cælum effertis rumore ſecundo.

Tu préfères le séjour de la Ville à celui de la campagne, & tu ressemble à ces oiseaux timides, qui n'osent quitter leur nid pour prendre l'essor ; pour moi je me plais à voir couler un doux ruisseau, le long d'une verte prairie, il me divertit par le murmure qu'il fait en roulant sur ces petits cailloux, couverts de mousse, & la chasse est mon exercice ordinaire ; enfin je goûte ici tous les plaisirs de la vie champêtre, & je m'y trouve plus heureux qu'un petit monarque ; car je n'ai point cette passion vulgaire d'amasser des richesses, je les abandonne à vous autres, qui en faites l'unique objet de vos desirs.

L'Orateur Romain est dans les mêmes sentimens, quand il dit dans son traité de la vieillesse chap. 15. *Venio nunc ad voluptates agricolarum, quibus ego incredibiliter delector : quæ nec*

illa impediuntur ſenectute, & mihi ad ſapientis vitam proximè videntur accedere, &c.

Je finirai par l'éloge que fait le Prince des Poëtes, de la vie ruſtique dans le ſecond livre de ſes Georgiques.

O fortunatos nimium ſua ſi bona norint,
Agricolas! quibus ipſa procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus.

C'eſt la marque d'un eſprit bien fait & détaché de toute corruption, que de rechercher la ſolitude, qui n'eſt jamais plus agréable qu'à la campagne, de même que Dieu, qui fait lui ſeul tout ſon bonheur, demeure toujours avec lui-même; le Chrétien ſemble atteindre en quelque ſorte à ce bonheur, lorſqu'il préfere au bruit du monde la tranquilité d'une ſainte retraite. C'eſt-là où il peut s'interroger lui-même, rapeller les deſordres de ſa vie paſſée, contempler l'état de ſa vie preſente, & ſe former une idée raiſonnable de celle à venir; cette converſation intérieure lui ſera bien plus profitable que celle de ces mauvais plaiſans, que le vulgaire admire, & il trouvera beaucoup à travailler ſur lui, après quelques momens de réflexion; il faut qu'il éloigne de ſa mémoire tous ces objets vains, & ces miroirs trompeurs, qui ne lui ont fait voir, pendant ſi long-tems que des illuſions & des menſonges, & dans ce parfait recueillement, s'uniſſant à Dieu ſeul, la grace lui fera goûter des plaiſirs bien plus doux que ceux auſquels ſon ame avoit été trop ſenſible.

V. PARTIE.

On peut être heureux dans les differentes ſituations de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans l'adverſité.

AUtant que l'homme s'accoûtume aiſément aux faveurs de la fortune, autant il lui eſt difficile d'en ſuporter les fâcheux revers; il ſe plaint dans l'adverſité de trois choſes qui lui ſont également ſenſibles.

La premiere, c'eſt d'être privé des biens qu'il avoit acquis avec tant de peine, & conſervé avec tant de ſoin.

La ſeconde, c'eſt que la perte de ces biens lui ôte l'uſage des plaiſirs.

Et la troiſiéme, c'eſt de ſe voir déchu tout d'un coup des honneurs auſquels la fortune l'avoit élevé.

A l'égard de la perte des biens, je dis que l'homme ſage ne doit avoir aucun ſentiment qui ſoit opoſé à la nature ou à la raiſon, car ce qui lui arrive de fâcheux dans les choſes qui ne dépendent pas de lui, n'eſt point un mal; qu'il corrige ſon opinion, il ſera bientôt conſolé, & trouvera tout ſon bonheur dans lui-même.

Les richeſſes poſſédent bien plus l'homme, que l'homme ne les poſſède ; quand il auroit toutes les mines d'or en ſa diſpoſition, il n'en ſeroit pas plus heureux, & il faudroit toujours les quitter avec la vie, c'eſt pourquoi il doit s'en détacher volontairement, avant qu'il y ſoit contraint par néceſſité ; je ne dis pas que celui à qui la providence a donné des richeſſes, ne ſe ſerve des avantages qu'elles peuvent lui produire ; je lui défends ſeulement de les regretter avec tant d'amertume, lorſque par quelque révolution imprévûë, elles échapent de ſes mains ; ſi elles lui apartiennent légitimement, je conſens qu'elles occupent ſa maiſon, mais non pas ſon cœur ; celui-là eſt véritablement riche, à qui les richeſſes ne font point d'envie ; il ne faut pas qu'il attende qu'un accident, ou la mort, les lui raviſſe, il doit ſe les dérober, pour ainſi dire, à lui-même.

Il ne faut pas que celui qui gémit dans l'adverſité, regarde l'éclat des favoris de la fortune, mais plûtôt la miſere de ceux qui ſont encore plus malheureux que lui ; il doit préférer les délices de l'eſprit, aux plaiſirs ſenſuels du corps ; la pauvreté peut ſe convertir en richeſſes par l'uſage de la frugalité ; ne peut-on apaiſer ſa faim qu'à une table de trente couverts ? ne ſauroit-on étancher ſa ſoif que dans une coupe enrichie de diamans ? ne peut-on habiter une maiſon, ſi elle n'eſt bâtie de marbre ? eſt-il beſoin qu'un habit ſoit brodé d'or pour nous défendre des injures du tems ?

Il eſt bien plus avantageux de rechercher les richeſſes de la vertu, qu'aucune diſgrace, ni le trépas même ne nous ſçauroient ravir,

Pourquoi se plaindre de la pauvreté, ayant dans notre cœur le Royaume de Dieu ? le Souverain bien est dans celui qui possède tous les autres ; pour mépriser ceux de la fortune, il faut penser souvent à la mort.

L'homme a un penchant naturel pour les plaisirs, dès que l'adversité les écarte de sa maison, il en devient inconsolable. O insensé ! tu les regrettes tous les jours, voudrois-tu courir encore avec les jeunes gens, après ce poison agréable qu'ils prennent pour le vrai bien ? n'est-il pas tems de reconnoître que tu as négligé les choses précieuses, pour te livrer tout entier à tes sales desirs ? rentre en toi-même, & si tu as une si grande soif du plaisir, considere que Dieu t'en prépare dans le Ciel qui dureront une éternité ? voudrois-tu pour une joye passagere te priver d'une félicité si étenduë ? où est ta raison ? vois le Ciel & ses bien-heureux habitans. Autrefois sur la terre ils trempoient leur pain avec leurs larmes, ils enduroient la pauvreté, ils couchoient à l'injure de l'air, ils passoient la nuit en prieres, ils se privoient de tous les divertissemens, ils se sont ouvert le chemin du Ciel au travers du fer & de la flâme, des tyrans & des bourreaux. Regarde l'enfer & la multitude desespérée des démons ensévelis pour jamais dans ses abîmes ; ils ont embrassé autrefois les faux plaisirs, ils reconnoissent maintenant le tort qu'ils ont eû ; contemple avec horreur ces affreux objets, & fais ton bonheur de leur infortune.

On ne doit pas plus regretter la perte des honneurs que celle des richesses & des plaisirs. Le titre d'Empereur même n'est rien en

comparaiſon de la qualité d'enfant de Dieu. Remonte à ton origine, Chrétien, ſoutiens les avantages de ta nobleſſe, regarde avec mépris les vanitez de la terre. Si la miſere qui eſt attachée à la dignité des Monarques, étoit pleinement connuë des hommes, ils ne combattroient pas avec tant d'ardeur pour la gloire de régner, il y auroit plus de couronnes que de Rois; de quoi te ſerviront les vains honneurs d'ici bas pour ton ſalut, lorſqu'il te faudra comparoître devant le tribunal de la juſtice de Dieu ? ſonge plutôt à vivre d'une maniere ſi ſainte, que tu puiſſes te reſſentir des effets de ſa miſéricorde; celui qui eſt humilié parmi les hommes, ſera glorifié parmi les Anges.

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans l'opreſſion.

LA patience eſt la plus néceſſaire de toutes les vertus, parce qu'il n'y en a point qu'il faille mettre plus ſouvent en uſage. *Melior eſt vir patiens viro forti. Eccl.* C'eſt elle qui nous aprend à ſuporter avec beaucoup de fermeté d'ame & d'égalité d'eſprit, la perte des biens, la perſécution, les maladies, & toutes les autres afflictions.

La vie de l'homme eſt une perpetuelle guerre, car il ne ſe paſſe aucun jour où il ne lui faille ſoûtenir quelque combat; s'il manque d'ennemis au dehors, il a au dedans des paſſions qui le tiranniſent. Nous commençons la vie par des larmes, *Suſpiramus gementes & flen-*

tes in hac lacrymarum valle. On a vû plusieurs hommes qui n'ont jamais ri, on n'en a point vû qui n'ait jamais pleuré. Pour fortifier notre courage contre la puissance de notre ennemi, il faut apeller Dieu à notre secours, il ne nous sera pas difficile de remporter la victoire, s'il veut embrasser notre défense. *Quia tu es Deus fortitudo mea.* Toutes les puissances des hommes unies ensemble, ont moins de force contre Dieu, qu'un foible roseau contre l'impétuosité des vents; la mort même n'a rien d'affreux pour celui qui est dans sa grace, n'étant qu'un passage pour les justes à la béatitude éternelle, & s'il est vrai que l'homme saint parle à Dieu avec cette confiance; quand je marcherois parmi les ombres de la mort, je n'aprehenderai rien, Seigneur, tant que vous serez avec moi. Il craint encore moins les démons, portant dans son sein celui devant qui ils tremblent; puisque l'Ecriture sainte nous aprend en plusieurs endroits, que le cœur du juste est le Temple de Dieu.

Malheur à celui qui n'a jamais éprouvé de mauvaise fortune; les Médecins disent qu'il n'y a rien de si dangereux que d'avoir trop de santé, & les matelots se défient d'un trop grand calme. Si nos ennemis nous persecutent, il faut les combattre par la patience & par le mépris; il n'est point de victoire sans combat, & sans victoire il n'est point de triomphe: s'il a été nécessaire que le Sauveur du monde ait souffert pour entrer dans le Royaume de sa gloire, pouvons-nous prétendre d'y avoir part, si nous ne nous rendons ici bas les imitateurs de ses souffrances? La vertu consiste à faire le bien & à endurer le mal. Les marques

de la vertu, ſont la réſignation à la volonté de Dieu, la patience dans l'opreſſion, & la charité envers nos ennemis.

Le ſage ſouffre ce qu'il ne peut empêcher, ſi quelqu'un attaque ſon honneur ou ſa fortune, il lui pardonne, à l'imitation du Pere Eternel, qui fait luire le Soleil ſur les juſtes comme ſur les pécheurs; il ne s'étonne pas qu'un perfide faſſe de mauvaiſes actions, il ſçait bien, qu'où il y a des hommes, il faut qu'il y ait des méchans, & que Dieu ſe ſert bien ſouvent de leur extravagence ou de leur malice pour éprouver la vertu des autres.

Dans le tems de la perſécution, il ne faut pas que le Chrétien ſonge au mal qu'il ſouffre, mais à celui qu'il a fait; s'il veut ſe rendre juſtice, il reconnoîtra que ſes fautes mériteroient une punition plus rigoureuſe. Dieu ne châtie le pécheur que pour le corriger; il réſerve à de plus grands maux ceux qu'il épargne; celui qui ſe laiſſe abattre dans l'opreſſion, peut-il connoître ſa vertu? Le Chrétien qui conſole ſi ſouvent ſes amis dans l'affliction, ſe refuſera-t'il à lui-même les remedes, dont il ſoulage les autres? Si nous avons tant de reconnoiſſance pour le médecin qui met le feu à notre playe, afin de nous ſauver la vie; ſi nous payons ſi libéralement ſes viſites, ne devons-nous pas rendre graces à Dieu, & nous croire bienheureux, lorſqu'il nous bleſſe pour nous guérir, c'eſt une erreur de croire un mal, ce qui eſt un remede. La perſéverance eſt le couronnement de toutes les vertus: on promet des lauriers à ceux qui entrent dans la carriere, mais on ne les accorde qu'au victorieux. Pardonnons génereuſement à nos enne-

mis, abandonnons la vengeance au Seigneur, & pour adoucir nos bleſſures & nous conſoler dans nos peines, écoutons ce que dit l'Ecriture ſainte à ceux qui gémiſſent ſous le poids de leurs afflictions.

Heureux ceux qui endurent perſécution, parce que le Royaume du Ciel leur apartient.

Vous êtes heureux lorſque les hommes vous haïſſent, vous perſécutent, & vous calomnient à cauſe de moi.

Réjoüiſſez-vous alors, car la récompenſe qui vous eſt préparée dans le Ciel eſt grande.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans la captivité.

LA liberté eſt un avantage ſi naturel & ſi précieux à l'homme, que dès qu'il vient à la perdre de quelque maniere que ce ſoit, il croit être tombé dans le plus affreux de tous les précipices. Cependant, lorſqu'il eſt revenu de l'étourdiſſement de ſa chûte, il s'aperçoit de la fauſſe idée qu'il s'étoit faite de ſon mal, s'accoûtumant inſenſiblement à ſon état, il trouve en lui-même des reſſources, dont il ne ſe ſeroit jamais crû capable.

Il n'arrive point de malheur effectif à une ame courageuſe, non pas que ſa conſtance lui donne un caractere d'inſenſibilité, mais parce qu'elle ſurmonte plus facilement qu'une autre les maux inévitables. Comme elle ſçait que tout cela vient de la main de Dieu, ou pour la punir de quelque faute, ou pour éprouver ſa vertu, elle le reçoit avec réſignation, & lui

lui rend graces, ou d'un châtiment ſi doux, ou du mérite de ſes ſouffrances.

Le captif doit conſiderer ſes chaînes comme un inſtrument, dont la grace ſe veut ſervir pour le retirer de l'eſclavage du péché, & ſe conſoler ſur l'exemple de Jeſus-Chriſt même, qui s'eſt vû lier les mains, & conduire, quoi qu'innocent, au plus infâme de tous les ſuplices.

La majeſté des Rois n'a pas été exempte de la captivité, il y en a même pluſieurs qui n'en ſont ſortis que par une mort encore plus ignominieuſe.

C'eſt donc une diſgrace qui peut arriver à tous les hommes, & perſonne n'ignore qu'il y a très-peu de diſtance entre l'élevation & la chûte, entre l'abondance & la pauvreté, entre la joye & la triſteſſe, entre la vie & le trépas.

La vertu languit par l'indolence dans la proſpérité, mais elle éclate par la patience dans l'adverſité: c'eſt un ſpectacle digne de la preſence de Dieu, qu'un captif qui lui conſacre ſa liberté & ſa vie; avec quelle joye voit-il cette ame forte triompher d'elle-même & de ſes afflictions. *Spectatum* (dit l'Apôtre) *facti ſumus Deo, Angelis, & hominibus.*

On trouve à plaindre celui qui eſt réduit dans la captivité; ſes amis s'en affligent, ſes parens s'en déſeſperent; que fait-il pendant ce tems-là? il ſe réjoüit, il s'eſtime heureux d'avoir trouvé une occaſion d'exercer ſon courage, & de ſignaler ſa patience.

Il ne faut pas s'abatre dans la captivité, non plus que dans toute autre infortune de la vie; car ſi nous faiſons d'abord une vigoureuſe ré-

ſiſtance, le premier effort de la tempête étant rompu, la victoire eſt à nous, & nous remarquons enſuite qu'il n'y avoit rien de terrible dans notre malheur, que l'opinion que nous en avions conçûë.

Il y a une infinité de gens qui endurent volontairement la pauvreté, l'ignominie, la trahiſon, & les autres calamitez de la vie. Il n'eſt donc pas naturel aux autres de s'en affliger extraordinairement; il n'y a point d'accident qui ne devienne ſuportable par la conſtance, ni de douleur qu'on n'apaiſe par le ſecours de la raiſon; il faut tâcher de ne pas faire les maux plus grands qu'ils ne ſont, par ſon impatience, car on n'eſt malheureux qu'autant qu'on ſe l'imagine.

Si la captivité ne pouvoit s'adoucir que par une douleur continuelle, je conſeillerois à un eſclave de pleurer nuit & jour, de ſe fraper la poitrine, & de s'arracher les cheveux; mais ſi tout cela eſt inutile, il doit s'armer de conſtance dans ſon malheur; on blâme le Pilote qui abandonne ſon gouvernail au moindre coup de vent, ou à l'impétuoſité de la premiere vague; au lieu que celui qui meurt le gouvernail en main, enſeveli glorieuſement dans les Ondes, mérite qu'on admire ſon courage.

Il eſt conſtant que ſi le captif veut raporter toutes ſes peines à la volonté de Dieu, il rendra ſon joug très-heureux, il briſera ſes chaînes par l'effort de ſon amour; libre dans ſa captivité, il donnera des loüanges au Seigneur. *Diripuiſti vincula mea, Domine, haſtiam laudis ſacrificabo.*

CHAPITRE IV.

Du Bonheur dans l'exil.

L'Amour que tous les hommes ont naturellement pour leur païs, leur fait regarder les Provinces qui en ſont éloignées, comme un ſéjour déſagréable, & leurs habitans, comme des peuples ennemis de la ſociété. C'eſt ce qui fait que celui que le Prince envoye en exil, pour avoir commis quelque action préjudiciable à l'honneur ou à l'intérêt de l'Etat, a beaucoup de peine à quitter ſon lieu natal, & à ſe ſéparer de ſes anciennes habitudes; cependant cette diſgrace n'eſt pas irréparable non plus que les autres, ſi on y veut apotter du remède.

Pour retirer de l'utilité de ſon exil, il y faut ajoûter un détachement volontaire de toutes ſes affections; rien n'empêchera l'exilé d'être heureux, ſi n'étant plus en la Compagnie des méchans, qui ont été le ſujet, ou les complices de ſa faute, il veut s'attacher uniquement à Dieu; n'ayant plus devant les yeux ces objets qui ont ſéduit ſon innocence, il recouvrera facilement ſa liberté naturelle; & dans l'oubli des choſes qui l'ont porté à violer les loix, il goûtera les douceurs d'un véritable repos, caché dans ſa ſolitude & dans un profond recueüillement, il recevra les conſolations de la grace. Dieu ſe plaït où les créatures n'habitent pas. *Clamabit ad me & ego exaudiam eum, cum ipſo ſum in tribulatione.*

Rien n'eſt plus dangereux pour les mœurs

que la fréquentation de ces voluptueux, dont le monde eſt rempli ; on ne ſort jamais de leur compagnie avec des ſentimens purs, notre ame n'eſt pas à l'épreuve de leurs enchantemens, elle ſe laiſſe aiſément corrompre par le mauvais exemple ; d'une legere faute, on paſſe à une plus grande, on ſe relâche, on s'amollit, un ami dans la proſpérité éveille notre ambition, & nous inſpire aiſément l'amour des richeſſes ; le récit d'une bonne fortune nous excite à l'impureté, la vûë de l'avarice refroidit les ſentimens charitables que nous avions pour notre prochain, tout conſpire pour nous faire quitter le ſentier de la vertu, les filets de la volupté ſont tendus de toutes parts. Qu'un homme ſe retire pendant quelque tems dans ſa maiſon pour être ſeul, il vit ſans inquiétude, il ne craint ni le vent ni l'orage ; arrive-t'il une affaire qui l'en faſſe ſortir, il ſe lie avec des gens adonnez aux plaiſirs, des femmes ſurviennent, on fait une partie, on ſe met à table, inſenſiblement la débauche s'allume, en ſorte que le reclus étant ſorti de chez lui très-innocent, il y rentre ſouvent très-coupable ; il ne s'aperçoit de cette faute, que lorſqu'il ſe retrouve dans ſa ſolitude.

Si l'exilé veut ſe conſoler aiſément d'être ſéparé du commerce des hommes, il n'a qu'à contempler du haut de ſa priſon le triſte état des affaires du monde, il verra les bois inveſtis par les voleurs, la mer couverte de pirates, la guerre allumée entre toutes les Puiſſances de la terre, les campagnes jonchées de morts, les rivieres teintes de ſang, le vice triompher de la vertu, l'innocence oprimée aux yeux même de la juſtice ; alors il s'écriera, *Mihi mundus carcer eſt, & ſolitudo Paradiſus.*

Les hiſtoires nous aprennent, qu'une infinité d'illuſtres perſonnages ſe ſont volontairement exilez de leur patrie, pour chercher dans les deſerts les douces conſolations de la grace, & s'adonner entiérement à l'amour de Dieu ; qu'ils ont renoncé au monde & à toutes ſes vanitez, pour ſe préparer plus facilement aux aproches de la mort ; ſi ces ames ſaintes en ont uſé de la ſorte, que doit faire un coupable qui s'eſt attiré la peine de ſon exil par ſon péché ? il ne doit pas l'enviſager comme un mal, mais comme un remede, dont la Providence s'eſt voulu ſervir pour le guérir de ſes attaches criminelles, & le faire entrer dans le ſein de ſa véritable patrie, qui eſt le Royaume du Ciel.

CHAPITRE V.

Du Bonheur dans la maladie.

L'Attache que l'homme a naturellement pour la vie, fait qu'au moindre accès de fiévre, dont il eſt attaqué, la penſée de la mort commence à lui donner de l'épouvante ; ſi ſa maladie devient dangereuſe, ſes inquiétudes redoublent à proportion ; ſi elle eſt deſeſperée, l'incertitude de ſon ſort, la perte du jour, des honneurs, & des plaiſirs, rendent ſon eſprit inconſolable. *Circumdederunt me dolores mortis, & pericula inferni invenerunt me.* On a de la peine à ſe perſuader qu'un homme attaqué d'une maladie mortelle, environné d'une troupe de Médecins, alarmé du partage de leurs ſentimens, étourdi des cris & des gémiſſemens d'une famille déſolée, attendri à la vûë de ces

objets ſi chéris, qu'il faut quitter pour toûjours; qu'un homme, dis-je, en un état ſi déplorable puiſſe être parfaitement heureux; pour comprendre comment cela ſe peut faire, il faut diſtinguer l'ame d'avec le corps; le corps à la vérité, peut être en proye aux plus cruelles douleurs d'une maladie; mais c'eſt dans ces afflictions que la joye de l'eſprit éclate le plus; car quoi qu'il ſoit attaché à cette chair mortelle, étant néanmoins d'une nature plus forte, il ſçait en quelque façon la transformer en ſoi-même, principalement ſi la grace ſeconde ſes efforts; de-là vient que nous voyons des hommes véritablement pieux, recevoir la mort avec plus de joye, que d'autres n'en ont dans un feſtin.

Dieu a rendu la mort effroyable à tous les hommes, de peur qu'ils ne ſe la donnaſſent à tout heure; car ſi nous voyons de tems en tems des malheureux qui s'ôtent la vie, que ſeroit-ce ſi la mort n'avoit rien de formidable? toutes les fois qu'un ſerviteur auroit été battu de ſon maître, un enfant de ſon pere, qu'une femme ſe verroit maltraitée de ſon mari, qu'un homme auroit perdu tout ſon bien, on les verroit tous courir à la corde, aux poignards, aux précipices, & au poiſon; mais l'horreur de la mort nous rend la vie d'autant plus chere, que les Médecins n'ont point de remede contre ſes atteintes.

Contra vim mortis non eſt medicamen in hortis.

Pour avoir moins de frayeur de la mort, il faut qu'un Chrétien s'y prépare de bonne heure, en nétoyant ſouvent ſa conſcience du péché qui en eſt la cauſe; car il n'eſt pas tems

d'aprendre à mourir, quand il faut ceſſer de vivre ; s'il entretient ſon ame dans cet état de pureté & d'innocence, la mort ne lui paroîtra pas ſi affreuſe, il la regardera comme un paſſage à l'éternité ; tout inéxorable qu'elle nous ſemble, il eſt certain qu'elle conſole autant les juſtes qu'elle épouvante les pécheurs ; il faut la conſidérer comme notre libératrice, qui tirant nos ames des priſons de la chair, les fait joüir d'un bien qu'elles ne peuvent poſſéder ni comprendre, tandis qu'elles y ſont captives. On remarque parmi les anciens, tant d'excellens perſonnages qui l'ont aimée plus que la vie. Depuis Jeſus-Chriſt, combien de martirs ont chanté des loüanges à Dieu entre les bras de la mort ? ſes effets ne ſont pas ſeulement avantageux, mais le ſouvenir en eſt très-ſalutaire ; il eſt auſſi propre à préſerver nos ames du vice, que le ſel eſt capable de garantir nos corps de la corruption du tombeau. *Optima Philoſophia mortis meditatio.*

Dieu a voulu que l'heure de la mort ait été incertaine, afin que chacun ſe tînt ſur ſes gardes & fût toûjours prêt à ſortir de ce monde, quand ſon heure ſeroit venuë, c'eſt-à-dire en état de comparoître devant le Tribunal de ſa juſtice, pour lui rendre un compte exact de toutes ſes actions.

Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure que le maître de la maiſon arrivera, le ſoir, à minuit, ou au chant du coq ; prenez garde qu'il ne vous trouve endormis, lorſqu'il viendra tout d'un coup pour vous ſurprendre.

C'eſt pourquoi Saint Auguſtin exhorte le pécheur à faire une prompte pénitence, & à

ne pas dire, je commencerai demain à bien vivre ; Dieu vous a promis (dit-il) de vous pardonner ; mais perſonne ne vous a garanti que vous vivriez demain, ſi vous avez mal vécu, commencez aujourd'hui à bien vivre. Inſenſé, on vous ôtera la vie cette nuit ; je n'ajoûte pas que deviendront les biens que vous avez ? mais que deviendrez-vous vous-même, après la vie que vous avez menée ?

Et dans un autre endroit, il dit au Chrétien pour le conſoler : celui qui eſt attaqué d'une maladie ou de quelque autre affliction, ne ſçauroit rien faire de mieux que de rentrer dans le ſecret de ſon cœur, d'apeller Dieu à ſon ſecours, dans ce lieu caché, où perſonne ne voit celui qui gémit, ni celui qui conſole ; de fermer l'entrée de ce lieu à la triſteſſe qui pourroit l'attaquer extérieurement, de s'humilier par l'aveu de ſon péché ; enfin de loüer & glorifier le Seigneur.

Si le malade eſt pénétré de ſes ſentimens, & qu'il ſouffre patiemment ſes douleurs pour l'amour de Jeſus-Chriſt, & pour expier ſes fautes ; il ne faut pas douter qu'il ne puiſſe être heureux dans ſa maladie ; mais encore à l'heure de ſa mort.

CHAPITRE VI.

Du Bonheur dans la mort.

DIeu ayant créé l'homme innocent, lui avoit deſtiné l'immortalité, & ne l'a condamné à mourir que par un juſte châtiment de ſa déſobéiſſance & de ſon péché. Or comme

c'eſt le péché qui a fait entrer la mort dans le monde, le Chrétien n'en ſçauroit concevoir aſſez d'horreur, & doit demander tous les jours à Dieu qu'il le préſerve de la mort dans le péché, qui eſt le comble & la conſommation de tous les maux. Il faut que la penſée de la mort, qui eſt ſi amere, lui ſoit toûjours préſente, afin qu'elle puiſſe le détacher des vains plaiſirs de cette vie; le rendre humble & modéré dans la proſpérité, patient & courageux dans l'affliction, vigilant & apliqué aux bonnes œuvres. *O! mors, quàm amara eſt memoria tua.*

Comme le tems de la mort eſt inconnu à l'homme, & qu'il eſt averti qu'elle le doit ſurprendre au moment qu'il n'y penſera pas, il doit s'y préparer à toute heure, vivre chaque jour, comme ſi c'étoit le dernier de ſa vie, prévenant par une ſéparation volontaire, & en mourant tous les jours à quelqu'une de ſes inclinations, le coup fatal par lequel la mort le détachera de toutes les choſes de cette vie.

L'homme ainſi attentif & vigilent ſur ſoi-même, meurt pour l'ordinaire de la mort heureuſe & tranquille dans le Seigneur qu'on apelle la mort des juſtes.

Les aproches de la mort ſont plus terribles que la mort même; ſi nous pouvions éloigner de notre eſprit l'idée & l'horreur naturelle que nous en avons, nous éviterions ſans doute la principale partie du mal, & nous nous la rendrions moins affreuſe. C'eſt pourquoi, afin de ſuporter patiemment ce qu'elle a de plus rigoureux. Il faut d'abord ſe réſigner à la volonté de Dieu, car pour ce qui eſt du ſentiment de la mort, comme l'eſprit eſt déja en quelqu-

façon détaché du corps, il eſt à croire que celui-ci ne ſent plus rien, & que l'homme eſt alors comme ſtupide, la nature ayant aſſoupi toutes les parties ſenſibles, & les ayant renduës incapables de ſouffrir.

Le malade condamné à la mort doit demander à Dieu le don de la perſéverance finale, ſans lequel tous ſes autres dons ſont inutiles pour le ſalut, il faut qu'il le faſſe avec tremblement & avec crainte, & cependant avec un ferme eſpoir que Dieu ne privera pas des biens éternels, ceux qui marchent dans l'innocence, & qu'il les fera participans de ſa gloire, après les avoir ſauvez par ſa miſéricorde.

Il ſe mettra en la préſence de Dieu, ſoumis à ſa volonté, & réſolu de mourir; il lui demandera la grace d'une ſainte mort par la mort précieuſe de Jeſus-Chriſt, & non dans la confiance de ſes propres mérites, c'eſt-à-dire de mourir pénitent, humble, détaché de ce monde, réconcilié avec ſes ennemis; offrant volontairement à Dieu le ſacrifice de ſa vie, fortifié de ſes graces, purifié par ſes ſacremens, pénetré de reconnoiſſance pour tous ſes biens-faits, rempli de foi & tout ardent d'amour: heureux au milieu de ſes ſouffrances, il ne craindra point la mort, au contraire il la deſirera, il regardera le Ciel avec une ſainte impatience d'y arriver. Ce vaiſſeau ſi long-tems battu de l'orage aſpirera d'entrer dans le port, cette ame fatiguée des ennuis de ſa priſon, s'écriera, quand joüirai-je de vous, ô mon Dieu; quand vous verrai-je face à face, quand ſerai-je dans le lieu où l'on vous aime, où l'on vous benira pendant toute l'éternité? Helas! que mon exil eſt long! qui me délivrera de ce corps de

mort ? *Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, volabo & requieſcam* ? Qui me donnera des aîles, comme à la colombe, afin que je vole au lieu de mon repos éternel ?

Si les Socrates, les Seneques, & tant d'autres Païens ont enviſagé la mort avec joye ; ſi Caton a dit la déſirant : *præclarum illum diem cùm ad illud animorum concilium, cœtumque proficiſcar, & cùm ex hac turba & colluvione diſcedam.* Que doit faire le Chrétien, dont la deſtinée eſt ſi différente ? ne faut-il pas qu'en cet état il s'écrie à haute voix ? Ayez pitié de moi, Seigneur, ſuivant l'étenduë de votre miſéricorde ? Dieu effacera toutes les ordures de ſon iniquité ; il le remplira de conſolation & de joye, & toutes les puiſſances de ſon ame abattuës & humiliées par la contrition, treſſailliront d'allegreſſe, après le pardon de ſes offenſes. *Pretioſa in conſpectu Domini mors ſanctorum ejus.*

F I N.

A01 1453225